BATAILLES & BLINDÉS

BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1765–0828

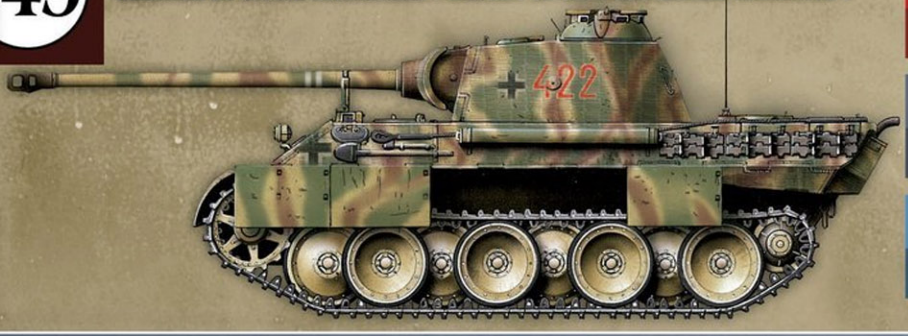
+ de 30 Profils & plans

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°49

PANZER PRODUKTION

COMBIEN DE CHARS ALLEMANDS PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE ?



BAROUD D'HONNEUR À LAUBAN

MARS 1945 : LES ALLEMANDS CONTRE-ATTAQUENT

LES TIGER DE LA MORT

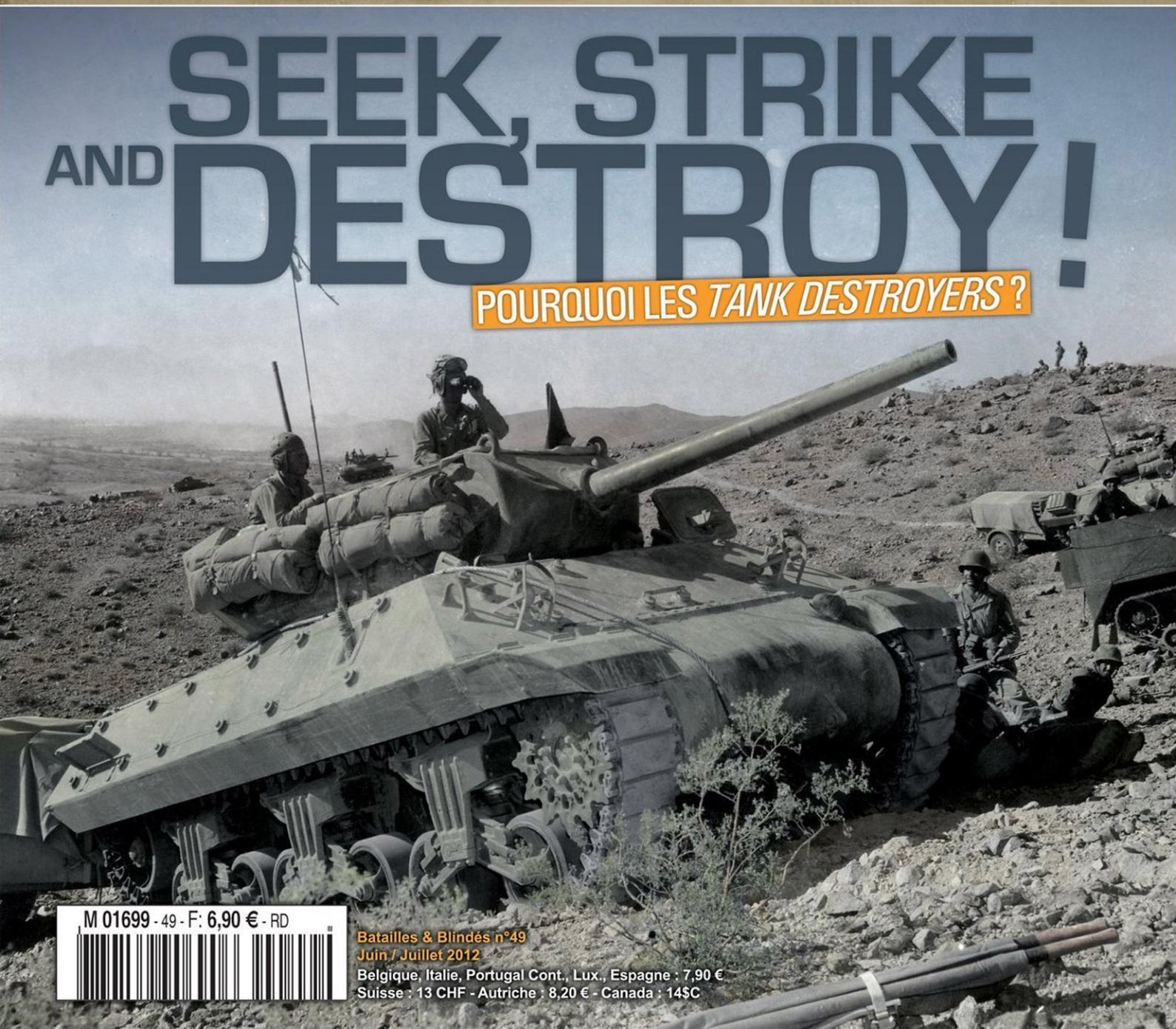
LE PARCOURS DES TIGER DE LA « TOTENKOPF »

LE 12e RCA

« AUDACE N'EST PAS DÉRAISON »

SEEK, STRIKE AND DESTROY !

POURQUOI LES *TANK DESTROYERS* ?



M 01699 - 49 - F: 6,90 € - RD

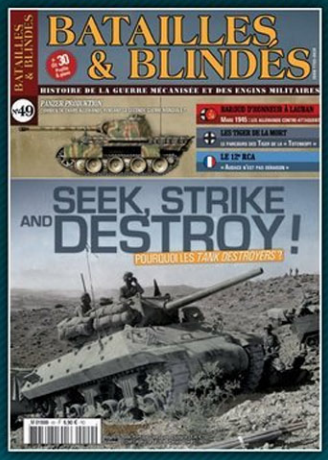
Batailles & Blindés n°49
Juin / Juillet 2012
Belgique, Italie, Portugal Cont., Lux., Espagne : 7,90 €
Suisse : 13 CHF - Autriche : 8,20 € - Canada : 14$C

Découvrez toutes les publications de Caraktère
et commandez-les directement sur notre site internet

www.caraktere.com

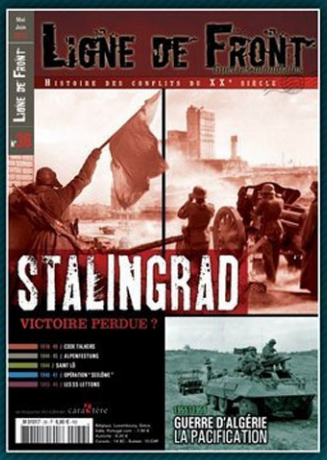
NOS MAGAZINES ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Batailles & Blindés n°49



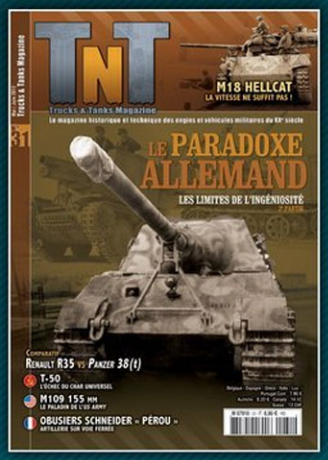
Seek, Strike & Destroy
Pourquoi les *Tank Destroyer* ?

Ligne de Front n°36



Stalingrad, victoire perdue ?

Trucks & Tanks n°31



Le paradoxe allemand
(2e partie)

Aérojournal n°29

Les briseurs de barages

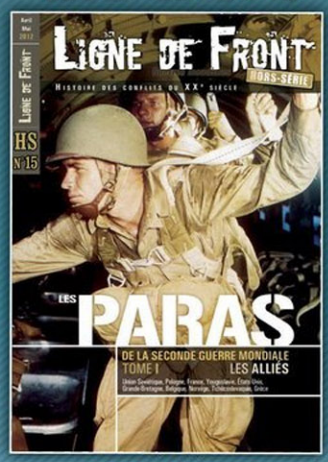
LDG n°18

Le quotidien des Français
sous l'occupation

Aérojournal HS n°11

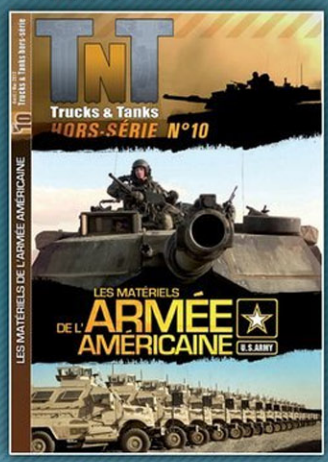
Les Phantom israéliens

Ligne de Front HS n°15



Les paras de la 2e Guerre mondiale
Tome I - Les Alliés

Trucks & Tanks HS n°10



Les matériels de
l'Armée américaine

NOS HORS-SÉRIES ET NUMÉROS SPÉCIAUX

Notre nouveau magazine :

Renseignements : Caraktère - 3120, route d'Avignon - 13090 Aix-en-Provence - France - Tél : +33 (0)4 42 21 06 76
www.caraktere.com

Batailles & Blindés n° 49

EDITO

Ainsi donc, le corps expéditionnaire français – ou du moins les troupes combattantes – sera bel et bien retiré d'Afghanistan à la fin de l'année 2012, ce retrait anticipé ayant été promis par le nouveau président de la République lors de la campagne électorale. J'imagine que la nouvelle a dû être accueillie avec un certain soulagement par les familles des soldats projetés là-bas en OPEX, ce qui est évidemment compréhensible.

En revanche, pour m'être entretenu avec plusieurs militaires ayant été engagés dans la lutte contre les talibans (et se préparant pour certains à y retourner), c'est une sorte d'amertume qui prédomine. Bien sûr, les uns et les autres mesurent parfaitement les risques pris lors de ces opérations dans les vallées et les montagnes afghanes, mais tous considèrent que la mission là-bas n'est pas achevée : après dix ans de combats, les talibans ont certes été chassés de Kaboul, mais ils n'ont pas été vaincus. Il est vrai que le problème est éminemment complexe, que ce conflit pèse sur les opinions publiques occidentales et qu'il est générateur de dépenses budgétaires élevées ; sans oublier qu'il pose de manière lancinante la question de la souveraineté dans une OTAN en grande partie financée et donc dirigée par les États-Unis.

Une interrogation demeure cependant : quel message l'État français envoie-t-il au reste du monde, et en particulier aux extrémistes de tous poils ? Voilà qui au fond me rappelle par quelques aspects la politique britannique de l'*appeasement* au cours des années 1930, celle qui consistait à faire des concessions à Hitler pour éviter l'affrontement, et qui s'est soldée par la Seconde Guerre mondiale ; rappelons-nous de Churchill : « vous aviez le choix entre le déshonneur et la guerre. Vous avez choisi le déshonneur, et vous aurez la guerre. » Voilà, « sans faire de politique » (en tous cas, pas ici), je me dis que nous aurions peut-être dû aller jusqu'au bout de nos engagements en demeurant en Afghanistan.

Je ne peux que conclure cet éditorial en renouvelant mon soutien admiratif à nos troupes engagées un peu partout dans le monde en OPEX !

Yannis Kadari

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

4 **Le Blindorama** — **Pologne** 1918 - 1945

N'ayant commencé à moderniser son arme blindée qu'en 1937, la Pologne, malgré un programme qui aurait dû voir l'introduction de nouveaux types de chars en 1941-42, est prise de court avec l'invasion allemande de septembre 1939. Après la défaite, elle va réémerger en France puis en Grande-Bretagne, et même en Union soviétique, où elle va faire montre de ses grandes capacités combatives.

10 **1944-45 Campagne** — **Le 12e RCA de la Normandie à Royan**
« Audace n'est pas déraison »

Créé en février 1943 au Sénégal, ce régiment de la 2e DB rallie l'Afrique du Nord et combat en Tunisie. Il débarque en Normandie et participe à la libération de Paris, monte en Lorraine et s'illustre à Dompaire. C'est ensuite la campagne d'Alsace et les combats pour l'assaut final contre Royan, puis l'Allemagne, où l'unité arrive trop tard pour participer aux derniers combats.

22 **1934-45 Matériel** — ***Panzer Produktion***
Combien de chars allemands pendant la Seconde Guerre mondiale ?

Bien que n'ayant consacré la quasi-totalité de son industrie à l'effort de guerre qu'en janvier 1943, l'Allemagne va voir, jusqu'en 1944, son parc blindé augmenter de façon spectaculaire.
Tour d'horizon complet sur l'évolution de la production des *Panzer*.

34 **SEEK, STRIKE AND DESTROY !**
POURQUOI LES TANK DESTROYERS ?

Destinées à l'origine à combattre les *Panzer-Divisionen* en Europe, les unités de *Tank Destroyers* américains arrivent trop tard sur le champ de bataille. En effet, dès le début de la campagne de Tunisie, la *Panzerwaffe* est sur la défensive, et les chasseurs américains n'ont pas grand-chose à se « mettre sous la dent ». Le phénomène d'attrition ne faisant que s'accentuer dans la *Wehrmacht*, ces engins sont, jusqu'à la fin de la guerre, employés dans des rôles complémentaires, en pointe, oscillant entre des missions dévolues en principe à la cavalerie mécanisée ou à l'artillerie d'assaut. Ils s'en acquittent de façon honorable, brillant particulièrement dans les missions d'appui d'infanterie, démontrant par là même leurs facultés d'adaptation.

52 **Chroniques Africaines** — **JUIN - JUILLET 1942**

60 **1945 Front de l'Est** — **Baroud d'honneur à Lauban**
Mars 1945 : les allemands contre-attaquent

C'est à Lauban, en Haute-Silésie, que la *Wehrmacht* va remporter l'une de ses dernières victoires de la guerre. La *Führer-Grenadier-Division* y joue un grand rôle (avec les *8.* et *17. Panzer-Divisionen*) en devenant l'une des deux pinces d'une manœuvre d'encerclement qui pousse les Soviétiques à reculer temporairement, en laissant quelque 115 blindés sur le terrain, pour moins d'une cinquantaine côté allemand.

70 **1943 Unité** — **Les Tiger de la mort**
De Kharkov À Koursk : le parcours des Tiger de la « Totenkopf »

Les *schwere SS-Kompanien* de la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Totenkopf », engagées à partir de février 1943 dans le secteur de Kharkov puis à Koursk et sur le Mious, vont, jusqu'à la perte quasi totale de leurs Tiger, remporter d'impressionnants succès tactiques en réalisant des manœuvres d'encerclement et en faisant une véritable hécatombe de chars adverses.

Bataille & Blindés n°49
Juin - Juillet 2012
ISSN : 1765-0828

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
3120, route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 40 000 euros
RCS de Marseille 450 657 168

www.caraktere.com

Rédaction : 09 66 02 34 75
Service Commercial : 04 42 21 06 76
Télécopie : 09 70 63 19 99
info@caraktere.com

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : Y. Mahé
Correctrice : B. Watellier
Relations clients : F. Sintive

Direction Artistique : A. Gola
Infographie :
A. Giancaterina - M. Mioduszewska – B. Drenec

Service des ventes et réassort : *à juste Titres*
à juste Titres Téléphone : 04 88 15 12 40

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B–1070 Bruxelles – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Imprimerie Riccobono - Le Muy (83)

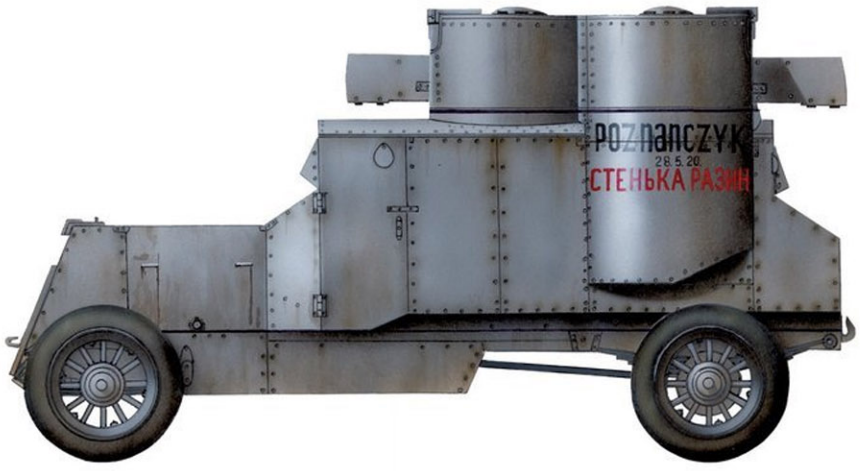
1918 - 1945

Pologne

C'est en France qu'est constitué, en 1919, le 1er régiment de chars polonais, au sein de la 1re brigade polonaise en France, dite « Armée bleue ». Rapatrié dans le jeune État, il y forme l'ossature de l'Arme blindée de la nouvelle armée nationale.

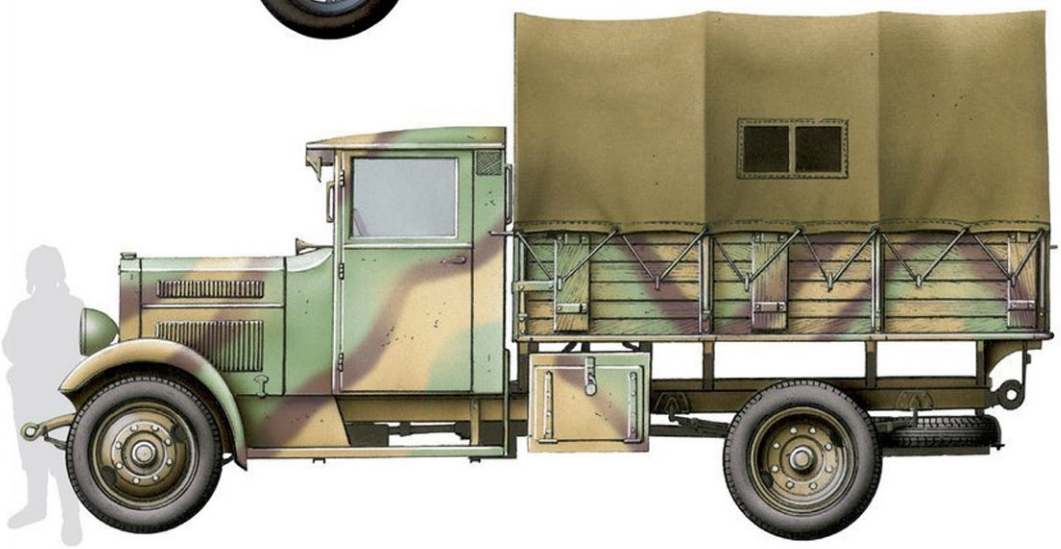
Par **Alexandre Thers**

Mais le premier engin blindé à avoir été construit en Pologne est le « char » « Józef Piłsudski » : improvisé à la fin de 1918, il a pour base le châssis d'un camion inconnu et est engagé devant Lvov contre les indépendantistes ukrainiens. La guerre soviéto-polonaise de 1919-21 voit le premier emploi réellement opérationnel de l'Arme blindée polonaise, deux bataillons dotés de chars FT-17 y participant. Les Polonais mettent également en œuvre 16 (ou 17) automitrailleuses Ford Tf-c, des véhicules de circonstance fabriqués dans le pays. Ils renforcent leur parc avec des véhicules pris aux Soviétiques : quelques automitrailleuses Armstrong-Whitworth, Austin-Poutilov, Austin-Kegresse, Izhorsky-Fiat, Poutilov-Garford, White et Jeffery-Poplavko. Si leur emploi est décisif, il n'empêche que les Renault montrent vite leurs limites dans la plaine ouverte polonaise… 1921, qui voit l'inauguration, à Varsovie, de la première école de chars, peut être considérée comme l'année de naissance officielle de cette Arme dans l'armée réunifiée. En 1923, les bataillons sont regroupés pour former le 1er régiment de chars, à l'époque rattaché à l'armée de Terre. En 1930, l'Arme s'affranchit de la tutelle de l'Infanterie pour devenir indépendante, et, en 1933, c'est au tour des automitrailleuses d'être officiellement incluses au sein des forces blindées. En 1935, tous les bataillons de chars et d'automitrailleuses sont renommés bataillons blindés.



Austin-Poutilov
Unité inconnue
Guerre soviéto-polonaise 1919-21

- **Puissance :** 50 cv
- **Vitesse max. :** 55 km/h
- **Autonomie :** 200 km
- **Blindage max. :** 7,5 mm
- **Poids :** 5,2 t



Polski-Fiat 621
Pologne, 1939

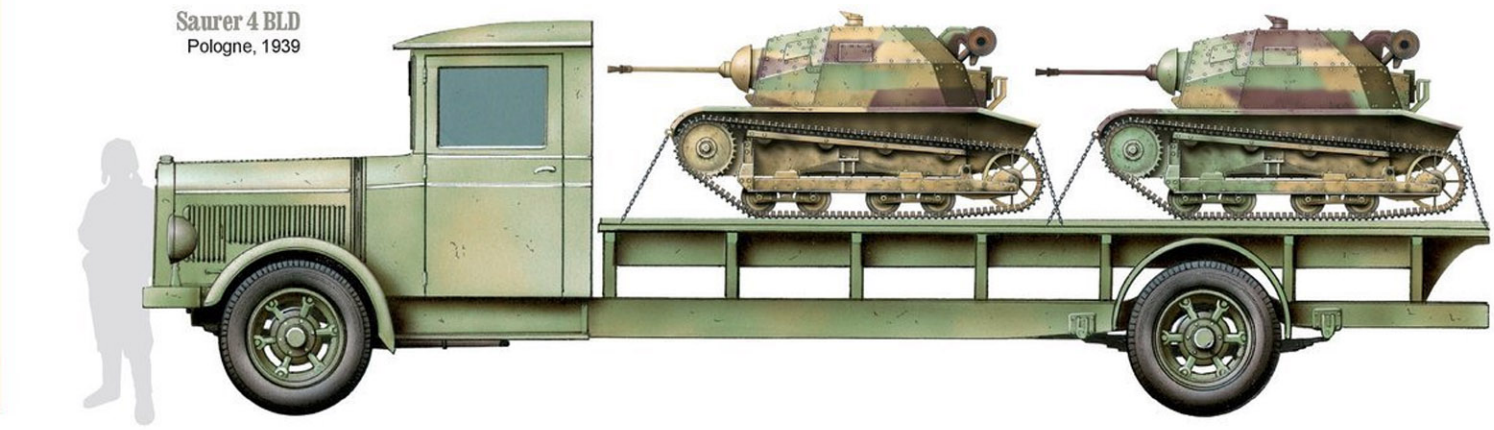
- **Puissance :** 45 cv
- **Vitesse max. :** 55 km/h
- **Autonomie :** 300 km
- **Poids :** 2,35 t

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

TKS
10e brigade de cavalerie
Pologne, septembre 1939

- **Puissance :** 46 cv
- **Vitesse max. :** 40 km/h
- **Autonomie :** 200 km
- **Blindage max. :** 10 mm
- **Poids :** 2,5 t

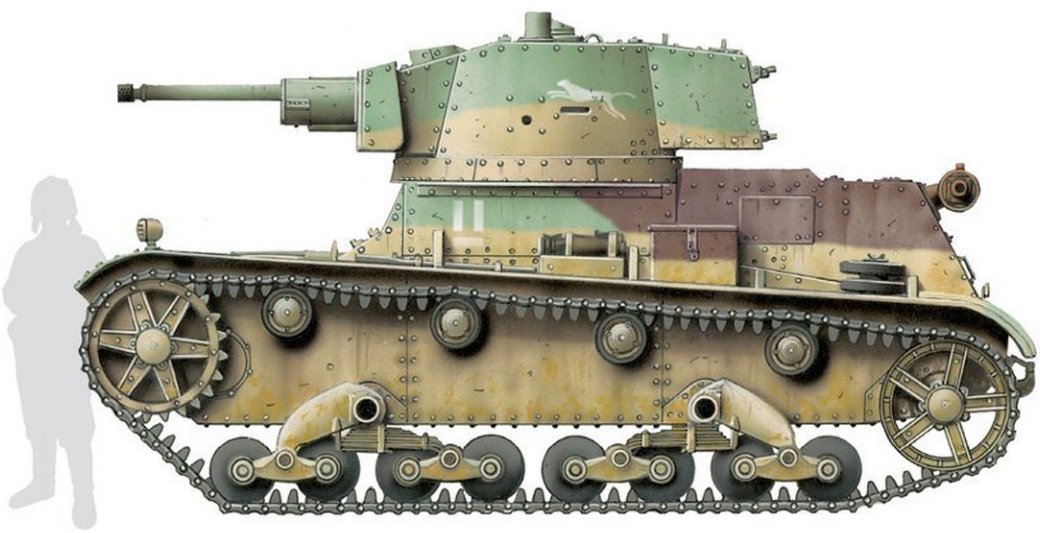
Saurer 4 BLD
Pologne, 1939



Bien que le pays fasse de louables efforts pour moderniser et augmenter son parc mécanisé à partir de 1937 – année qui voit l'apparition d'une école destinée à former des officiers de l'Arme –, la cavalerie traditionnelle demeure omniprésente jusqu'au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Le programme de production de l'Arme mécanisée aurait dû être porté à terme vers 1941-42 seulement, le pays ne possédant pas en 1937 suffisamment d'infrastructures industrielles militaires et de crédits pour se lancer dans une production à grande échelle. Cette année est décidément l'année du changement, puisque les forces blindées sont désormais réparties en trois groupes, plus deux brigades à deux régiments chacune, principalement dotés de tankettes TK. Cet engin, dérivé de la tankette Carden-Loyd Mark VI britannique (dont l'armée possède 10 ou 11 exemplaires), existe en plusieurs versions, du TK-1 au TKW. Cette gamme est la seule à être produite en série sur le sol national. Depuis le début des années trente, les autorités militaires s'intéressent à plusieurs développements : en premier lieu à un char amphibie (l'est de la Pologne comprend de vastes étendues marécageuses impropres à l'utilisation de chars classiques). Elles font l'acquisition, en 1933, d'un char Carden-Loyd amphibie, qui doit servir de base à un modèle national. Le prototype prend le nom de PZInż.130 et sera achevé à l'été 1937. Il montre certaines capacités, mais le manque de fonds condamne son développement. En 1935, les autorités décident de concevoir un char léger de reconnaissance, de conception entièrement polonaise : le 4TP. Mais l'unique prototype, réceptionné par l'armée en août 1937, ne donne pas satisfaction, et les évaluations sont arrêtées en mai 1939. De même, un char rapide, le 10TP, est étudié à partir de 1934. Son prototype, testé en 1938-39, donne naissance à un autre projet, celui qui aurait doté l'armée de son premier char moyen : le 14TP. La construction du prototype débute en 1938 ; elle est interrompue par la guerre. En 1937, le premier char de combat digne de ce nom, le 7TP (copie du char Vickers-Armstrong *6-Ton* britannique), destiné à former l'épine dorsale des unités blindées, n'existe alors qu'en petit nombre et en deux versions distinctes : le type A, avec deux tourelles armées chacune d'une mitrailleuse lourde ; le type B, avec une tourelle armée d'un canon de 37 mm et d'une mitrailleuse Ckm wz.30 coaxiale. Pour pallier la faible production du 7TP, l'armée décide d'acheter, en 1938, des chars à la France, en l'occurrence le peu puissant Renault R-35, faute d'autre matériel disponible. À la veille de la guerre, en juillet 1939, trois Hotchkiss H-35 sont réceptionnés pour être évalués. L'attaque allemande de septembre 1939 porte un coup fatal à ce programme d'expansion, seuls 49 R-35 étant livrés avant le début des hostilités. L'Armée polonaise déploie alors, en plus de ces chars, 137 7TP, 55 FT 17, 38 Vickers 6-Ton (16 de type A et 22 de type B), environ 720 tankettes TK de tous types et près de 90 automitrailleuses wz.28, wz.34 (près de 80 ex.) et wz. 29 « Ursus » (11 ex.). Les 7TP sont répartis au sein de deux régiments, les autres le sont dans de petites unités, à l'échelle du bataillon ou de la compagnie. Les unités indépendantes sont au nombre de 8 (3 bataillons et 5 compagnies) comprenant soit des chars Renault R-35, soit des chars 7TP. Seules les deux brigades constituent une véritable force de frappe.

7TP
2e bataillon de chars légers
Pologne, septembre 1939

- **Puissance :** 80 cv
- **Vitesse max. :** 37 km/h
- **Autonomie :** 150 km
- **Blindage max. :** 17 mm
- **Poids :** 9,9 t



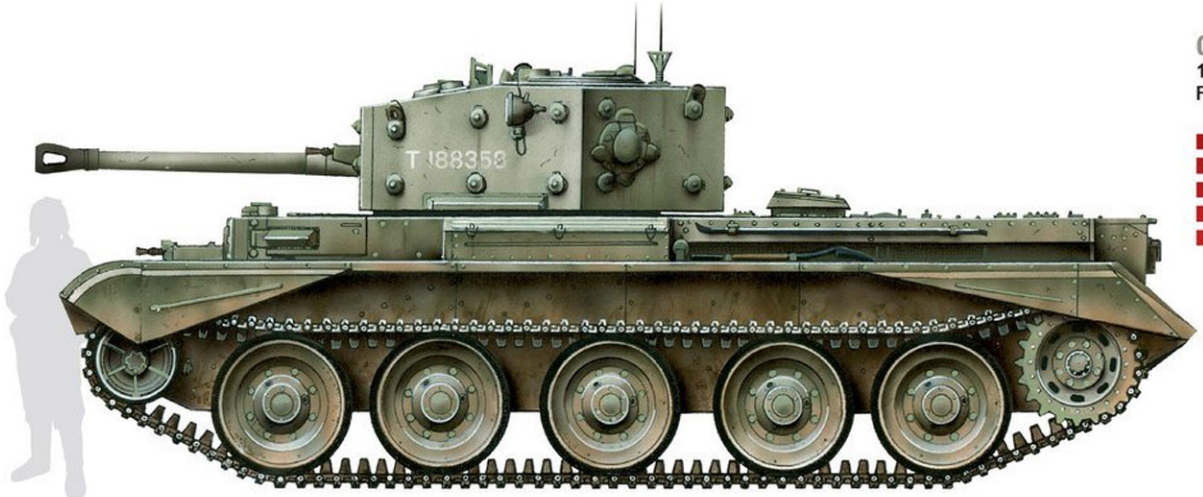
Renault-AMX R-40
10e brigade de cavalerie blindée
Juin 1940

- **Puissance :** 85 cv
- **Vitesse max. :** 20 km/h
- **Autonomie :** 100 km
- **Blindage max. :** 40 mm
- **Poids :** 11,5 t

À noter que toutes les brigades de cavalerie et 11 divisions d'infanterie comptent dans leurs rangs une compagnie blindée de reconnaissance. Engagés par petits paquets, les chars ploient sous le nombre, mais n'en portent pas moins de rudes coups. Le 7TP, à la cuirasse insuffisante, dispose en revanche d'un excellent tube : le Bofors modèle 1937 de 37 mm, qui peut lutter presque à armes égales avec le *Panzer III*. Parmi les accrochages victorieux, citons le 2e bataillon léger qui détruit, le 4 septembre, six chars et deux automitrailleuses pour une unique perte, tandis qu'une de ses compagnies pulvérise ultérieurement l'intégralité d'une colonne mobile : huit automitrailleuses, deux canons automoteurs et de l'infanterie portée. Mais les combats directs entre chars demeurent rares. Les automitrailleuses wz.34, aux performances tout-terrain limitées, subissent de lourdes pertes face aux automitrailleuses *Sd.Kfz. 231*, plus lourdes et bien supérieures. Les chenillettes TK, insuffisamment armées, connaissent pour la plupart un sort funeste, bien qu'elles se révèlent utiles en tant que soutien d'infanterie. Seules les rares versions armées d'un canon de 20 mm (TKS, TK-3) ou celles transformées en chasseurs de chars grâce à des canons de 37 et de 47 mm (TKD) infligent quelques pertes aux blindés ennemis. Le 18 septembre, au cours de la bataille de la Bzura, une TKS parvient, avec son canon de 20, à détruire trois *Panzerkampfwagen 35(t)* de la *6. Panzer-Division*. La principale unité dotée de chars Renault R-35, le 21e bataillon de chars légers, connaît un destin particulier : confronté à l'Armée rouge qui attaque à l'Est, coupé du reste de l'armée, il reçoit l'ordre de se réfugier en Roumanie. L'unité qui marque alors le plus gros score de toute la campagne est la 10e brigade de cavalerie motorisée du colonel Maczek, qui **résiste avec bravoure à deux *Panzer-Divisionen*… Les Allemands perdent 217 chars au cours de la campagne, bien que la majorité soit revendiquée par l'artillerie.**

FRANCE

C'est en France qu'affluent la majorité des évadés, les gouvernements des deux nations ayant signé un agrément d'entraide avant la défaite polonaise. Parmi eux, Maczek, qui parvient à mettre sur pied une unité mécanisée : la 10e brigade de cavalerie blindée, laquelle est envoyée au front en urgence, avant d'avoir achevé sa formation, sur la Marne. L'unité, qui comprend 5 305 hommes, combat – sans ses chars – avec la 3e division cuirassée. C'est le 12 juin 1940 que son 1er bataillon, qui a touché ses 45 chars légers, voit pour la première fois le feu, à Champaubert. Trop faible, il ne peut que couvrir la retraite d'une division d'infanterie française. Il est ensuite culbuté à Romilly. Bien que soumis à de constantes attaques aériennes, il parvient jusqu'en Bourgogne et en Côte-d'Or, tentant, sans succès, de reprendre Montbard, mais parvenant à porter de rudes coups à l'ennemi et à couvrir le repli de la 240e division légère d'infanterie sur Dijon. Il commence sa retraite qui le mènera jusqu'à la Loire. Le 17 juin, il est obligé de saborder la moitié de son parc de camions et la totalité de ses chars (sauf trois) par manque d'essence près de Moloy. Ce qui reste de la brigade se fractionne en petits groupes qui tentent de rallier les ports et d'embarquer pour la Grande-Bretagne. Le sort du 2e bataillon est différent. Avec ses 28 R-40, version très améliorée du R-35 (à train de roulement supérieur, protection frontale plus conséquente et nouveau canon SA-38 de 37 mm long, équivalent à celui du *Panzer III*), il reçoit pour mission, le 16 juin, de protéger le flanc droit de la 7e armée. Fractionné, ayant perdu le contact avec les Français, il se replie sur Bayonne sans avoir combattu pour embarquer à son tour. Un ordre de la 7e armée lui prescrit de stopper ce qu'il fait, manquant ainsi le dernier bateau **qui aurait pu embarquer ses chars pour l'Angleterre.** Les Polonais **n'ont d'autre solution que de les détruire,** mais parviendront, à partir **de Saint-Jean-de-Luz, à rallier la côte britannique.**



Cromwell Mk IV
10e régiment de fusiliers montés
France, été 1944

- **Puissance :** 600 cv
- **Vitesse max. :** 51 km/h
- **Autonomie :** 280 km
- **Blindage max. :** 76 mm
- **Poids :** 28 t

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

GRANDE-BRETAGNE

Après la chute de la France, la 10e brigade de cavalerie blindée de Maczek et le groupement blindé du colonel Dworak se rassemblent en Écosse.

Dès le 25 juin 1940, il est décidé de constituer un groupement blindé à partir des divers éléments mécanisés rescapés (3e, 4e, 5e et 6e bataillons de chars, bataillon de formation, cadres du centre de formation). Les personnels appartenant à l'Arme sont progressivement réunis à Crawford. Le 2e bataillon y rejoint ses prédécesseurs le 18 juillet 1940. Le groupement est alors dépourvu de tout engin. Le 1er régiment de chars de la 10e brigade, malgré l'absence de matériel, se métamorphose, le 19 septembre, pour donner naissance à la 16e brigade de chars. Mais il faut attendre plus d'un an pour que la brigade touche, le 31 décembre 1941, ses premiers matériels. Le 25 février 1942, le Haut commandement britannique officialise enfin la constitution d'une division blindée polonaise. Celle-ci commence son entraînement à partir d'avril 1942. Son parc consiste, pour ses tâches d'entraînement, en Covenanter – char si médiocre que la quasi-totalité des exemplaires construits ne quittent pas les îles britanniques –, Valentine, Matilda (18 ex.), Churchill et Crusader. La pénurie en personnels ralentit toutefois considérablement l'évolution du processus. Après septembre 1943, la division touche, graduellement, ses premiers matériels modernes : des Sherman, Cromwell, Stuart, complétés par des véhicules semi-chenillés d'origine américaine, des chenillettes Bren, des chasseurs de chars M10 et des engins spécifiques, comme des Sherman *Tank-Dozer*. Son 10e régiment de fusiliers montés utilise, lui, des Cromwell et des Challenger, son chef les jugeant supérieurs aux Sherman. Les pelotons de reconnaissance ont recours, quant à eux, à des voitures cuirassées Daimler Dingo et Humber. Les régiments d'artillerie motorisée emploient des obusiers automoteurs Sexton, et les unités antiaériennes des chars *Crusader Mk. III AA*. Les premières unités débarquent le 30 juillet 1944 sur le littoral normand.

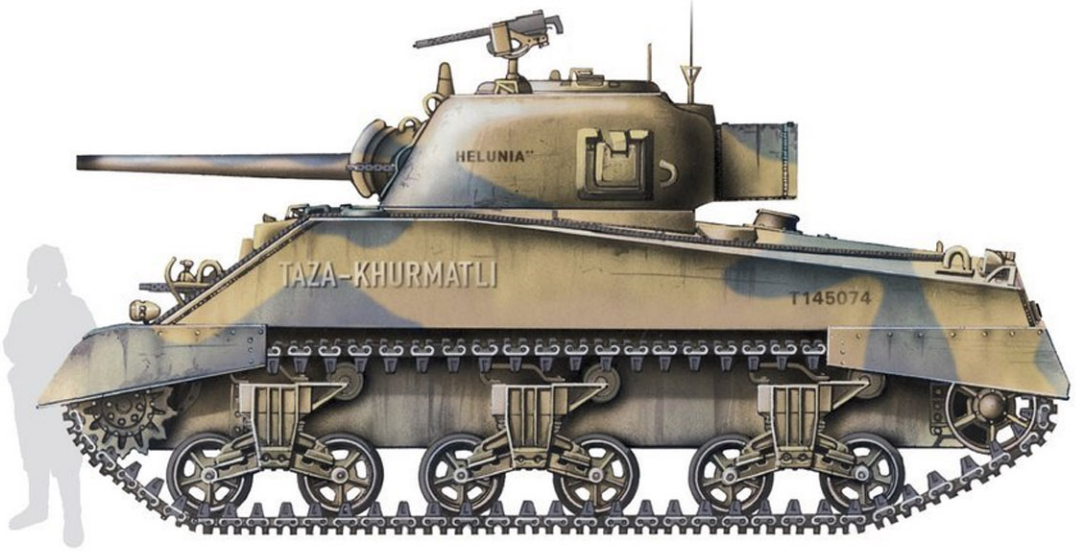
La division doit s'assurer du secteur de Falaise, pour y faire la jonction avec les forces américaines qui avancent vers Argentan. Son objectif est Caen, mais la formation se heurte rapidement à une forte résistance. Le 8 août 1944, les Polonais accrochent les *SS* de la division « Hitlerjugend », qui les étrillent sévèrement : les pertes totales en blindés enregistrées dans la division s'élèvent à une quarantaine ! Mais les Polonais prennent leur revanche en coupant la retraite des Allemands encerclés près de Trun et poussent vers Chambois afin de fermer la poche.

La division parachève la grande manœuvre d'encerclement. La dernière phase de la campagne commence. La division y joue un rôle très important, celui du bouchon dans la fermeture de l'étroit goulot délimité par Chambois et Trun, seule voie d'évacuation de la poche de Falaise. Le bouchon polonais, le mont Ormel, tient bon, les Polonais se battant comme des lions sur cette position isolée, jusqu'à ce que les Britanniques viennent les secourir : la bataille de Normandie est terminée. La grande unité, qui a perdu 11 de ses 80 chars, participe ensuite à la campagne de Belgique, libérant Gand, puis les Pays-Bas. L'un de ses grands faits d'armes est la prise de Breda, au sud du pays, qu'elle libère le 29 octobre 1944. S'ensuit alors l'attaque de l'île de Kapelsche Veer, transformée en point d'appui fortifié par les Allemands et pouvant servir de base de départ pour une éventuelle contre-attaque. Le complexe est pris d'assaut le 7 janvier 1945 par les Polonais qui, en sous-effectifs, s'y cassent les dents.

Ce n'est que le 7 avril 1945 que la 1re division blindée retourne au combat, franchissant la frontière allemande le 8 avril, à Goch. Elle terminera la guerre à Wilhelmshaven.

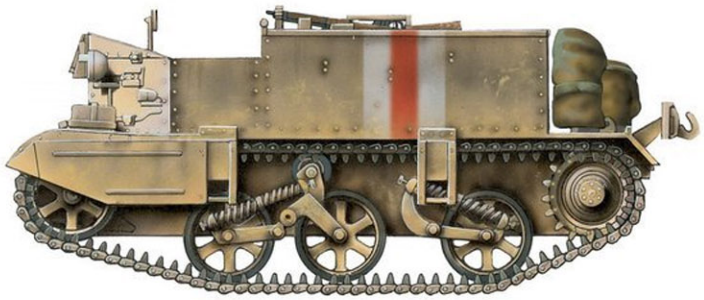
MOYEN-ORIENT

Les unités rapatriées d'Union soviétique, comme le régiment « Dzieci Lwowskie », sont dirigées en Palestine pour former la 2e brigade blindée. Elles poursuivent leur entraînement en Iraq, renforcées par des personnels en provenance d'Angleterre et par des chars Valentine et italiens de prise. Le général Rakowski en prend les rênes, et c'est à Gaza, en Palestine, que la brigade touche ses premiers Sherman. Mais c'est à Quassassin, en Égypte, qu'elle achève d'être équipée.



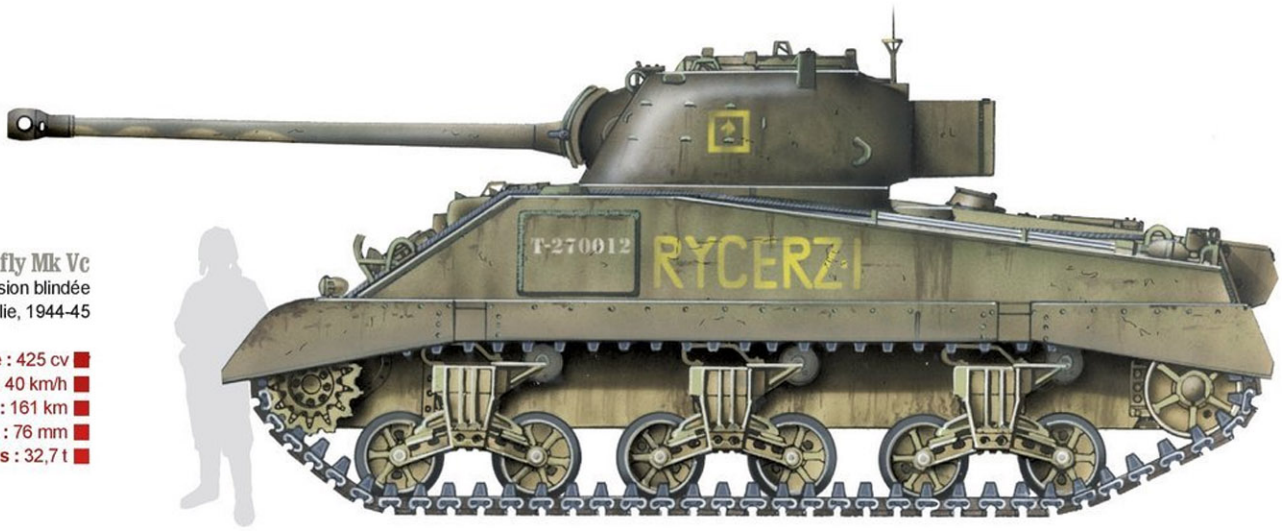
Sherman M4A2
2e brigade blindée
Égypte, 1943

- **Puissance :** 410 cv
- **Vitesse max. :** 40 km/h
- **Autonomie :** 240 km
- **Blindage max. :** 108 mm
- **Poids :** 28,6 t



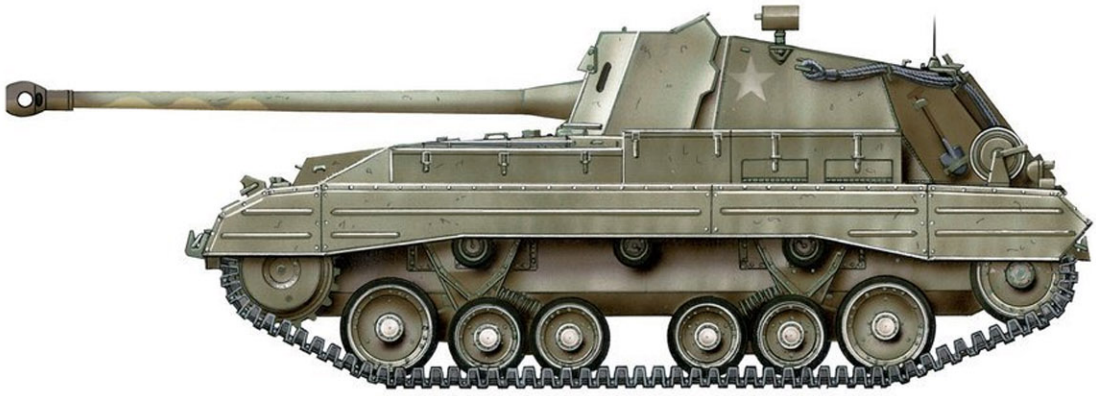
Universal Carrier
Brigade indépendante
de chasseurs des Carpates
Moyen-Orient, 1941

- **Puissance :** 85 cv
- **Vitesse max. :** 51 km/h
- **Autonomie :** 256 km
- **Blindage max. :** 12 mm
- **Poids :** 3,7 t



Sherman Firefly Mk Vc
2e division blindée
Italie, 1944-45

- **Puissance :** 425 cv
- **Vitesse max. :** 40 km/h
- **Autonomie :** 161 km
- **Blindage max. :** 76 mm
- **Poids :** 32,7 t



Archer Mk I
7e régiment antichar
Italie, 1944-45

- **Puissance :** 192 cv
- **Vitesse max. :** 32 km/h
- **Autonomie :** 140 km
- **Blindage max. :** 60 mm
- **Poids :** 15 t

Elle rejoint le 2e corps polonais qui se bat en Italie en mars 1944. C'est également au Moyen-Orient, en Syrie, qu'est formée une unité qui va devenir, en 1943, l'unité de reconnaissance la plus représentative du 2e corps polonais du général Anders : le régiment des lanciers des Carpathes. Son processus de mécanisation débute en juin 1941, et il hérite de véhicules presque déclassés, comme des automitrailleuses Marmon Harrington et Morris, heureusement complétés par des chenillettes Universal, des chars légers américains M3 Stuart et des véhicules de prise italiens SPA 40 et allemands *Panzer III* type G (3 ex.). Il s'illustre lors du siège de Tobrouk, avant d'être rééquipé et remotorisé en Égypte. En 1943, l'unité est complétée avec des engins Staghound Mk. I et Mk. II, plus leur version antiaérienne. Le régiment possède aussi une batterie de canons autoportés, avec des tubes de 75 mm montés sur châssis de *Half-Tracks* M3, ce qui lui confère une puissance de feu supérieure à celle des autres unités de reconnaissance. Il rejoint le front italien en 1944.

ITALIE

La première unité de la 2e brigade blindée à être engagée l'est devant Cassino au printemps 1944 : c'est un peloton du 4e régiment blindé. Se mouvant sur un terrain totalement impraticable pour les chars, il enregistre devant Cassino et Pierdimonte des pertes insensées, qui coûtent à la 2e brigade 75 % de ses équipements. Rappelons que, à effectifs pleins, la 2e brigade blindée aligne 264 chars et 440 voitures cuirassées… La formation est en conséquence retirée des lignes, puis dirigée vers l'Adriatique, jusque devant le port d'Ancône. La brigade mène alors une série d'actions offensives qui voit les points d'appui de l'Axe tomber les uns après les autres, Ancône compris. Après presqu'un mois de repos, la formation reprend du service dans le secteur inhospitalier des Apennins, se rendant maîtresse des monts Grosso et Spino. L'ennemi renforce son secteur et, à la mi-novembre, le front se stabilise. La brigade participe ensuite aux durs combats pour s'emparer des collines fortifiées de la ligne Fortino–Ricci, avant d'atteindre, en décembre, la rivière Senio, en Romagne.
Après avoir perçu des Sherman Firefly, la 2e brigade blindée se prépare à prendre Bologne d'assaut. La défense est âpre, et le terrain, sillonné de multiples cours d'eau et partiellement miné, s'avère impropre à l'évolution d'engins chenillés. Néanmoins, la 2e brigade vient à bout de ces difficultés et se prépare à l'assaut final… mais ce sont d'autres Polonais qui y entreront en vainqueurs… À l'issue de cette victoire, la 2e brigade, après avoir été renforcée, est transformée en 2e division blindée « Warszawska ». Mais, comme la 1re division blindée, elle est rapidement dissoute. Une autre unité blindée est formée en Italie, en décembre 1944 : il s'agit de la 3e brigade « Wielkopolska », équipée principalement de Sherman de différentes versions et de Stuart. Elle ne voit pas le feu et connaît une fin similaire à celle de ses consœurs. Enfin, le 7e régiment blindé, né sur les cendres du Centre des blindés en URSS, est employé comme réserve puis comme unité de formation.
À noter que le 2e corps polonais utilise également, au sein de son 7e régiment d'artillerie antichar, un matériel assez rare : le chasseur de chars Valentine SP *17-Pdr* Archer.

UNION SOVIÉTIQUE

Suite au pacte Sikorsky–Maisky, une armée polonaise est levée, à partir des prisonniers de guerre, sur le sol soviétique. Le manque de coopération entre les Polonais et leur ex-ennemi – phénomène encore aggravé, en 1943, avec l'affaire de Katyn – aboutit à l'évacuation de nombreux Polonais au Moyen-Orient, notamment en Iran, où un bataillon blindé est mis sur pied par les Britanniques à partir d'août 1942. Un second régiment est créé à Otar. Un troisième régiment, « Dzieci Lwowskie », formé en Union soviétique en octobre 1941, rejoint l'Iran en août 1942.

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

Seul un petit nombre de soldats polonais restent alors dans le pays. Ils sont autorisés à lever une unité polonaise, complétée par des citoyens soviétiques d'extraction polonaise et des cadres russes. Cette force embryonnaire donne naissance à l'« Armée populaire polonaise ». La première unité blindée de cette nouvelle armée est le 1er régiment de chars « Bohaterów Westerplatte », qui va accéder au rang de brigade en août 1943, avant d'être rattachée à la 1re armée. Elle participe aux combats de la libération de la Pologne en août 1944, se distinguant à Studzianki, parvenant jusqu'aux abords de Varsovie où, suivant les ordres, elle reste l'arme au pied. Elle se bat à nouveau devant la capitale en janvier, à Bydgoszcz, en Poméranie, à Kolberg, Dantzig et Gotenhafen, et sur l'Oder. Elle est dotée de toute la panoplie de matériels blindés dont dispose l'Armée rouge, y compris les plus modernes : T-70 (53 ex.), T-34/76 (71 ex.), SU-76M, SU-100 (2 ex.), SU-152 (3 ex.), JS-2M, JS-3 (3 ex.) JS-122 (71 ex.), JSU-122 (22 ex.), plus une poignée d'automitrailleuses BA-20. Les unités de la 1re armée franchissent le canal Hohenzollern et avancent sur Kremmen, Flatow, Paaren et Nauen. Ils terminent leur campagne en participant à la bataille de Berlin, puis font jonction sur l'Elbe avec les Américains. Cette armée comprend en outre un régiment d'artillerie autoportée doté de SU-85 et de JSU-152 (10 ex.). La 2e armée dispose, elle, de la 16e brigade blindée, du 4e régiment de chars lourds indépendant et d'un régiment d'artillerie portée avec des SU-85 (21 ex.).

Le 1er corps blindé est formé en août 1944. Il comprend la 1re brigade d'infanterie motorisée, les 2e, 3e et 4e brigades blindées et les unités organiques classiques. Il combat sur l'axe Niesky–Bautzen–Dresde, jusqu'en Tchécoslovaquie.

À noter qu'en plus de ces unités, d'autres existent, telles que le 3e régiment blindé de formation, le 6e régiment de chars lourds indépendant, le 7e régiment de chars lourds, les 46e, 49e, 51e et 52e régiments d'artillerie mécanisée.

POLOGNE 1944

Au cours des combats de l'été 1944 pour la libération de Varsovie, l'armée de l'intérieur polonaise capture, au cours des combats, plusieurs matériels allemands, tandis que, parallèlement, des insurgés bricolent un engin blindé sur châssis de camionnette Chevrolet 157, nommé « Kubuś », qui entre en service le 22 août. C'est au sein de quatre unités que servent ces matériels. L'un des Panther est baptisé officiellement « Pudel », alors que son équipage préfère l'appeler « Magda ». L'autre Panther est détruit au cours d'un engagement le 9 août. « Magda », endommagé, est sabordé par son équipage le 11 août, après avoir détruit une automitrailleuse ennemie. Un chasseur de chars Hetzer, capturé et baptisé « Chwat », disparaît sous les gravats d'un bureau de poste, lorsque celui-ci s'effondre lors d'un affrontement. L'un des deux *Sd.Kfz. 251* porte un double nom, « Starowka » et « Barykada 5 », et l'on ne sait rien de ses actions. L'autre prend le nom de « Jas ». « Jas » et « Kubuś » combattent dans le secteur de l'Université. « Jas », modifié par les insurgés par l'adjonction de plaques de tôles fermant la caisse à ciel ouvert, est renommé « Szary Wilk » après la mort de son premier chef. Ces deux véhicules sont sabordés le 6 septembre. Le « Kubuś » est récupéré en 1945 et est actuellement visible au Musée de l'Armée à Varsovie.

Parmi les autres blindés tombés aux mains des Polonais, citons :
- un char de provenance italienne, un M14/41, qui n'est pas engagé ;
- un *Panzer IV* et un Tiger, capturés le 4 août et perdus le même jour ;
- une automitrailleuse de provenance soviétique, de type BA 20, capturée le 1er août, mais non engagée suite à des problèmes mécaniques ;
- une automitrailleuse de type inconnu. ■

SU-85
13e régiment d'artillerie automotrice
1re armée polonaise
Berlin, mai 1945

Puissance : 503 cv
Vitesse max. : 55 km/h
Autonomie : 400 km
Blindage max. : 45 mm
Poids : 29,6 t

T-34/85
1re brigade blindée polonaise
Février 1945

Puissance : 500 cv
Vitesse max. : 55 km/h
Autonomie : 350 km
Blindage max. : 90 mm
Poids : 32 t

« AUDACE N'EST PAS DE RAISON »

LE 12e RÉGIMENT DE CHASSEURS D'AFRIQUE DE LA NORMANDIE À ROYAN

À Boulogne-Billancourt, place Marcel Sembat, un Sherman du 12e RCA orné d'un trophée : un portrait d'Hitler !

En août 1944, lorsqu'elle débarque en Normandie, la 2e DB comprend trois régiments de chars qui constituent son ossature : le 501e régiment de chars de combat, le 12e régiment de cuirassiers et le 12e régiment de chasseurs d'Afrique (RCA). Alors que le noyau du premier de ces régiments est constitué d'hommes de la France libre, les deux autres ont pour origine des unités provenant de l'armée d'Afrique. Le 12e RCA est formé à partir du 12e groupe autonome de chasseurs d'Afrique, créé en février 1943 et basé au Sénégal. Devenu 12e RCA en février 1943, il rejoint la 2e DB en septembre et entre dans la composition du groupement tactique « L » (GTL), avec lequel il participe à tous les combats de la 2e DB, de la Normandie à Royan.

Par **François de Lannoy**

Le 22 février 1941, le 1er RCA, un des régiments de l'armée d'Afrique, reçoit l'ordre de constituer un groupe d'escadrons autonomes en Afrique-Équatoriale française (AOF). Deux escadrons sont aussitôt mis sur pied, l'un équipé de side-cars Gnôme et Rhône (1er escadron), l'autre de 23 chars Somua rescapés des combats de mai-juin 1940 (2e escadron). L'utilisation de chars, pourtant interdits par la convention d'armistice, a été exceptionnellement autorisée par les Allemands afin de défendre, comme l'avaient plaidé les chefs militaires français, « l'intégrité » de l'AOF.

Placé sous le commandement du chef d'escadron Paul Girot de Langlade, le groupe autonome arrive à Dakar le 16 juin 1941 et établit ses quartiers à Thies, bourgade et nœud ferroviaire situés en pleine savane à 80 kilomètres de Dakar. Le 1er septembre 1941, il prend la dénomination de 12e groupe autonome de chasseurs d'Afrique (12e GACA). Il est alors rattaché au détachement autonome motorisé du général Perretier. L'emblème, créé à cette époque par le lieutenant de La Jonquière, consiste en une carte d'Afrique avec l'inscription « Dakar » et un cheval de Troie stylisé se cabrant, le tout s'inscrivant dans une roue dentée portant la devise « Ubique primus » (« Premier partout »), reprise au 1er RCA, et la mention « AOF » [1].

Pendant deux longues années, le 12e GACA se forme sur ses chars qu'il parvient miraculeusement à entretenir malgré le manque de pièces et le climat très défavorable. Le 23 novembre 1942, le ralliement de l'AOF au bloc nord-africain ouvre de nouvelles perspectives pour l'unité. Le 7 janvier 1943, le 12e GACA reçoit l'ordre de quitter le Sénégal. Après deux escales à Casablanca et à Gibraltar, il arrive à Alger le 7 février. Une fois à terre, le 2e escadron, commandé par le capitaine Gribius, reste près d'Alger, tandis que le 1er escadron (capitaine Le Tellier) est envoyé par chemin de fer à Rio Salado, ville située en Oranie, où il parvient le 14 février.

Le 15 février, le 12e GACA prend l'appellation de 12e régiment de chasseurs d'Afrique. Le 2e escadron, toujours équipé de ses vieux Somua, part pour le Sud-Tunisien afin d'être engagé contre les forces allemandes avec le corps d'armée français (CAF) du général Koeltz. Arrivés à Metlaoui le 16 mars, les chars de Gribius participent à l'attaque de Gafsa le lendemain et occupent les crêtes situées au sud de cette localité. Du 20 mars au 6 avril, le 2e escadron effectue une série de missions dans le secteur de M'Dilla-Bordj-Mathala. Le 7 avril, suite au décrochage des Allemands, il est lancé en exploitation. Parti de Gafsa, il se dirige vers Siliana, où il est intégré au groupement blindé du général Le Couteulx. Engagé dans la direction de Pont-du-Fahs, il se distingue particulièrement à Zaghouan. Le 8 mai 1943, à l'issue d'une poussée de 30 kilomètres, il capture de nombreux prisonniers avant d'être arrêté sur la position de résistance allemande. Il harcèle cette dernière toute la journée, mais subit de lourdes pertes. Le 11 mai, l'intervention de la division Boisseau fait tomber la position de Zaghouan, et l'escadron repart en exploitation. Il atteint Sainte-Marie-du-Ziz à la nuit. Il poursuit son avance le 12 mai et prend liaison avec les forces britanniques. Le 17 mai, l'escadron est à Tunis, où il défilera trois jours plus tard avec les troupes anglo-américaines. L'escadron Gribius rejoint le reste du régiment à Rio Salado le 14 juin 1943, auréolé de sa participation aux premiers combats contre les Allemands depuis la malheureuse campagne de mai-juin 1940.

1 Lors de la transformation du 12e GACA en 12e RCA, l'insigne est modifié. La carte porte l'inscription « Sénégal » et la roue dentée, la nouvelle devise du régiment « Audace n'est pas déraison » et toujours la mention « AOF ». Le journal de marche de la division nous apprend qu'un insigne de ce type, fabriqué en Grande-Bretagne, est livré au régiment le 10 octobre 1939. Il se portait alors sur la poche droite, sous l'insigne de la division.

Toutes photos : Musée du général Leclerc de Hauteclocque et de la libération de Paris - Musée Jean Moulin de la Ville de Paris.

▼ Les chars Somua du 2e escadron du 2e GACA dans le camp « La Tropicale » à Thies, en septembre 1942.

▲ Les Somua de l'escadron Gribius lors des combats de Tunisie.

À partir de mai 1943, les effectifs du régiment s'accroissent de manière importante, grâce notamment à l'apport de très nombreux volontaires venus de France *via* l'Espagne et Casablanca. Dans le même temps et comme dans d'autres unités de l'armée d'Afrique, le 12e RCA connaît quelques défections : des hommes (essentiellement des sous-officiers) quittent le régiment pour s'engager dans les Forces françaises libres (colonne Leclerc, brigade Koenig), attirés par le prestige de ces unités, des soldes plus conséquentes et des uniformes plus seyants.

◀ *Half-Track* radio lors d'un exercice au Maroc. Au second plan, en calot, le capitaine Gribius. À noter l'emblème du régiment sur l'aile de l'engin, ici dépourvu de toute inscription, contrairement à la version métallique portée sur l'uniforme.

LE RALLIEMENT À LA 2e DB

Fin août 1943, alors que le régiment stationne à Boufarik [2], le lieutenant-colonel de Langlade rencontre Leclerc à Alger. Ce dernier lui fait part de son projet de mettre sur pied une division blindée de type américain et de ses besoins en hommes. Langlade, qui avait connu Leclerc avant la guerre dans le Sud-Marocain, se fait fort de lui apporter l'effectif de deux régiments, le 12e RCA comprenant alors huit escadrons [3] (au lieu des quatre dans les régiments de chars américains). Lorsque Langlade annonce à ses officiers son ralliement au général Leclerc, les réactions sont diverses. Dans ses mémoires, le lieutenant de Valence raconte que le chef d'escadrons de Fürst, connu pour sa fidélité au maréchal Pétain, se borna à lancer, d'un air agacé : « *Alors nous serons désormais sous la bannière gaulliste* » et que le capitaine de Bort ajouta avec un humour plutôt grinçant : « *Nous allons pouvoir récupérer nos déserteurs !* »

Le 1er septembre 1943, comme prévu par Langlade, le 12e RCA donne naissance par dédoublement au 12e régiment de cuirassiers. Les officiers sont répartis entre les deux régiments, Langlade, selon Guy de Valence, ayant profité de cette occasion pour se « débarrasser » des éléments qu'il n'appréciait pas particulièrement ! Le 19 septembre, les deux régiments sont officiellement intégrés dans la 2e DB en cours de formation.

Laissant son dépôt à Oran, le 12e RCA, désormais formé de quatre escadrons de combat, part pour le Maroc, où il rejoint le reste de la 2e DB dans la forêt de Temara, au sud-ouest de Rabat. Suit alors une longue période d'entraînement sur les nouveaux matériels américains. Peu à peu, les frictions qui opposaient les gaullistes de la première heure aux hommes issus de l'armée d'Afrique s'estompent : qualifié au départ par les hommes du 501e RCC [4] et du 1er RMSM [5] de « Royal nazi » ou de « 12e nazi », le régiment s'amalgame progressivement au reste de la division. Selon le sous-lieutenant de Valence, sauf quelques exceptions, « *le régiment était, au début de 1944, tout à fait rallié sinon au général de Gaulle du moins à l'esprit consensuel développé à la 2e DB par son chef, le général Leclerc* ».

À partir de décembre 1943, la 2e DB s'articule à la manière américaine en trois groupements tactiques (ou *Combat Commands*) composés d'un panachage d'unités (chars, infanterie, artillerie, génie, chasseurs de chars, etc.). L'un de ces groupements (le GTL) est confié au lieutenant-colonel de Langlade et comprend le 12e RCA. Désormais, le parcours du régiment sera intimement lié à celui du GTL et ses escadrons répartis, selon les besoins, dans l'un ou l'autre des sous-groupements entrant dans sa composition. Le 6 avril 1944, le 12e RCA quitte Temara avec le reste de la 2e DB. Le 10 avril, il embarque à Casablanca avec tout son matériel sur des *LST* [6] américains. Le 22 avril, il arrive en Grande-Bretagne à Swansea. Le 1er juin 1944, le chef d'escadron Minjonnet prend le commandement du régiment, qui reçoit son drapeau des mains du général Koenig. À la fin du mois de juin, le 12e RCA stationne à Timber-Station et le général Patton lui rend visite. Au 1er juillet, ses effectifs sont de 32 officiers, 12 aspirants et 922 sous-officiers et hommes du rang (dont 193 indigènes).

À la fin juillet, le régiment se déplace à Dorchester en vue d'un embarquement pour la Normandie. Les 30 et 31 juillet, les différentes composantes prennent place dans des *LST* et *LCT* [7] à Weymouth, et, le lendemain à 14 heures, les premiers éléments sont en vue des côtes françaises.

Le régiment commence à débarquer le 1er août à minuit trente sur la plage d'Utah Beach pour se regrouper à Saint-Germain-de-Varreville avant de bivouaquer à Vesly. À la veille de son premier engagement, les différents escadrons du régiment sont répartis dans les deux sous-groupements du GTL. Les 3e et 4e escadrons (chars moyens) sont rattachés au sous-groupement Minjonnet, le 1er escadron (chars légers) et le 2e escadron (chars moyens) au sous-groupement Massu (chef d'un bataillon du RMT).

▲ Le chef d'escadron Minjonnet. Il commandera le 12e RCA de juin 1944 à mars 1946.

◤ À l'occasion d'une inspection à Témara, un chasseur du 12e RCA, en tenue de tradition (ceinture et chéchia), pose devant le Sherman 420 626. Au centre, le fanion de l'escadron Gribius. À droite, l'emblème régimentaire avec l'inscription « Dakar » sur la carte.

2 Près d'Alger..

3 Ou, plus précisément, l'ossature de huit escadrons, c'est-à-dire les cadres.

4 501e régiment de chars de combat.

5 1er régiment de marche de Spahis marocains.

6 *Landing Ship, Tank.*

7 *Landing Craft, Tank.*

PREMIERS COMBATS EN NORMANDIE

Le 8 août, un détachement mixte composé de Spahis et du 3e peloton du 3e escadron (Aspirant Nouveau), placés sous le commandement du capitaine de Bord (chef du 3e escadron), est envoyé dans le secteur de Mortain pour participer à la réduction de la contre-attaque allemande. C'est le premier engagement du régiment en Europe. Il se limite en fait à un accrochage au cours duquel les chars du lieutenant Nouveau délivrent l'équipage d'une Jeep du RMSM fait prisonnier peu auparavant, et capturent quelques Allemands. Dans la soirée, le peloton Nouveau se replie et rejoint la zone de bivouac du GTL près de Saint-James.

Ce dernier quitte Saint-James le 7 août. À l'issue d'une marche de 190 kilomètres effectuée de nuit en une dizaine d'heures, la colonne, qui s'étale sur 30 kilomètres et comprend 1 200 véhicules, arrive au sud du Mans, où elle se rassemble avec le reste de la division. À partir du 10 août, la 2e DB, rattachée au *XV Corps* (Haislip) de la *3rd Army* (Patton), reçoit l'ordre de percer vers Alençon–Argentan à partir d'une tête de pont établie par la *5th Armored Division* et la *79th Infantry Division*. Le premier objectif qui lui est assigné est Carrouges, aux lisières septentrionales de la forêt d'Écouves, au nord d'Alençon, à environ 80 kilomètres de sa base de départ. Cette mission s'inscrit dans les opérations visant à la fermeture de la poche de Falaise et sa zone d'opérations fait alors 6 kilomètres de large.

Formant l'aile droite de la division (l'aile gauche est constituée par le GTD), le GTL commence sa progression en deux colonnes sur un terrain assez compartimenté qui empêche toute manœuvre d'ampleur, le sous-groupement Minjonnet à droite, le sous-groupement Massu à gauche. En face, se trouvent des éléments aguerris de la *9. Panzer-Division*. Comme dans le secteur du GTD, le premier contact avec l'ennemi est catastrophique : vers 9 heures, au lieu-dit « Les Sablons » sur la commune de Mezière-sous-Ballon (près de Mamers), le 4e escadron (capitaine Hargous) est pris de flanc par quatre chars allemands parfaitement camouflés. C'est un carnage. Le char n° 65 « Bordelais » du lieutenant Zagrodzky, chef du 1er peloton, roulant en tête, reçoit plusieurs coups. Le radio du char, René Mathieu, se souvient : « *La tourelle est ouverte, je pense que le lieutenant a pu sortir, un regard vers les deux du poste de pilotage. Effrayant. L'aide-conducteur Gaby est décapité à sa place, m'offrant un jet de sang. Le fauteuil du conducteur Bebert déchiqueté est vide, la coupole est ouverte, je pense qu'il a eu le temps de partir. Devant toutes ces blessures, je me tâte, je suis bien là, je suis sans blessures. J'étudie ma sortie* […] *Je dois passer sous le canon et sortir par la tourelle.*

▲ Débarquement du Sherman M4A2 « Perthus » (2e escadron) à Utah Beach le 1er août 1944.

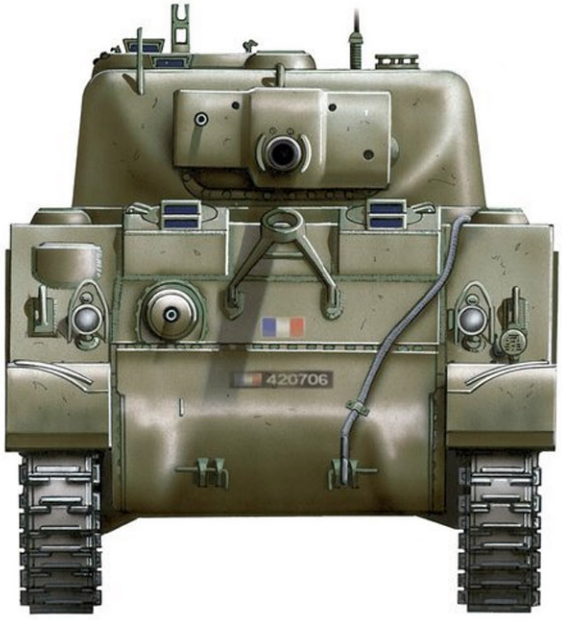
▼ Le capitaine de Bord, chef du 3e escadron de combat, et la Jeep « Amance II ». La Jeep « Amance I » avait été détruite en Normandie le 15 août 1944.

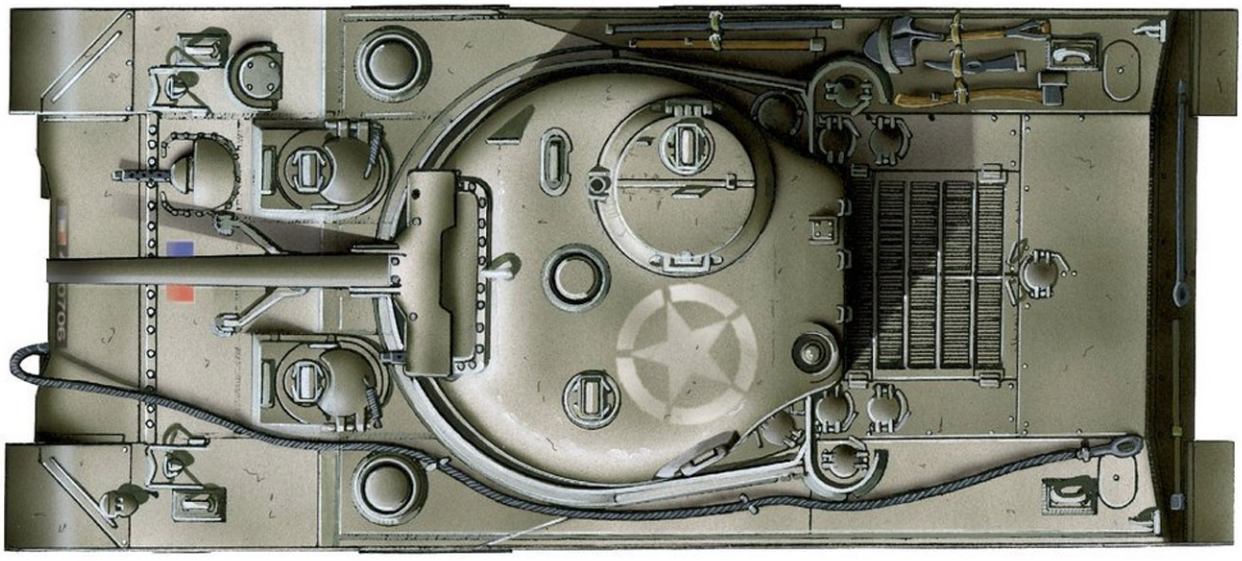
Je m'accroupis et me trouve bloqué par le corps du lieutenant affaissé […]. *Je le bascule vers moi. Les yeux renversés sont retournés, je le serre contre ma poitrine en pleurant, prononçant des mots de réconfort. Je l'appelle, il cherche à parler, la voix est faible, incompréhensible. J'insiste. Je devine plus que je comprends :* « sauve-toi, sauve-toi », *mais il demande de ne pas le laisser brûler dans le char.* » Alors que le char commence à prendre feu, Mathieu parvient à s'en extraire avec son lieutenant qui expire. En partie brûlé et blessé par une balle, il se réfugie au fond d'un fossé, attendant le départ de l'infanterie allemande. Après le « Bordelais », trois autres chars du 1er peloton sont touchés : « l'Armagnac », « l'Aquitaine » et « l'Entre-deux-mers ». Les chasseurs alliés interviennent, mais ils touchent le « Labourd », causant la mort de trois hommes. Peu après, le char « Navarre » du sous-lieutenant d'Arcangues, chef du 2e peloton, venu à la rescousse, est à son tour détruit. Le capitaine Hargous, qui assiste impuissant à ce désastre [8], rencontre ensuite Langlade venu se rendre compte de la situation. En proie à une grave crise nerveuse, comme le raconte le colonel dans ses mémoires, il crie et gesticule, déclare être tombé dans un traquenard, parle d'être encerclé, demande du renfort. Apercevant son supérieur, il se précipite vers lui, pleurant à chaudes larmes en criant : « *Ils m'ont tué deux équipages dont Zagrodzki, les deux chars flambent, un troisième char, celui de d'Arcangues, a été touché, il doit être tué.* » ; puis, prenant son casque à deux mains, il le projette avec violence sur le sol ! L'intervention massive de l'artillerie et des chasseurs bombardiers oblige finalement les Allemands à reculer. La progression reprend à partir de 13h15, et les deux sous-groupements atteignent Dangeul, où de nombreux soldats ennemis sont capturés. Le 11 août au soir, le GTL arrive à la hauteur d'Alençon, où le général Leclerc vient juste de faire son entrée.

Le 12 août, la 2e DB est chargée de nettoyer la forêt d'Écouves, massif forestier montagneux de 25 000 hectares situé au nord d'Alençon et peu propre à la manœuvre des chars. Le GTL opère toujours à la droite du GTD. L'avance est difficile, et le sous-groupement Minjonnet est détourné de son axe afin d'éviter un « bombing » allié. Passant par Louvigny et Champfleur, il perd un char. Le 13 août, les 3e et 4e escadrons (sous-groupement Minjonnet) se dirigent vers Chahains. En tête, l'escadron de Bort se heurte à une résistance importante à Cuissay. Il fait de nombreux prisonniers et détruit cinq armes antichars. Progressant vers Chahains, le 3e escadron est accroché à plusieurs reprises. Au cours d'un de ces accrochages, le char « Valois » est touché alors qu'il s'engage sur une route forestière. Le brigadier Bourdil, tireur de ce char, se souvient : « *Gigantesque coup de marteau-pilon sur la tourelle. Valois est stoppé net. L'obus pénètre sous la mitrailleuse de 30 avec une énorme gerbe d'étincelles. Torcy et Garciès sont tués. Tout brûle à l'intérieur. Deuxième coup qui ricoche et tord le canon. Je suis en train de sortir lorsque le troisième coup pénètre sous le trou de la lunette où j'étais assis une seconde avant. Explosion dans la tourelle qui me projette à l'extérieur dans une gerbe de flammes. Personne ne me voit sortir. Je me retrouve seul au pied d'un arbre. Les Allemands tirent à la mitraillette, mais comme une bagarre intense se déclenche, ils n'ont pas le temps de bien s'occuper de moi. Je fonce vers le fossé, un fossé bien profond où je suis bien à l'abri.* » Peu après, Bourdil est capturé.

8 Le bilan de cet accrochage est le suivant : 9 tués (dont deux officiers), 8 blessés, 4 chars détruits, 3 endommagés et indisponibles.

Sherman M4A2
2e escadron, 12e RCA, 2e DB
Normandie, août 1944





© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2012

▲ Le Sherman M4A2 « Navarre » du sous-lieutenant d'Arcangues, détruit lors du premier combat du 12e RCA le 10 août 1944.

Presque déshabillé par l'explosion, brûlé et légèrement blessé, il est conduit vers une maison forestière lorsque l'aviation alliée intervient, semant la panique chez ses gardiens. Il s'échappe et se réfugie dans une maison du village de Roupeyroux, où une ambulance viendra le chercher.

À 17 heures, le capitaine de Bord rentre dans Chahains, puis se dirige vers Mortrée en traversant un bois où la colonne tombe dans une nouvelle embuscade et perd deux chars, ce qui l'oblige à faire demi-tour. Le 14 août, le capitaine de Bort repousse une contre-attaque, puis l'ensemble du sous-groupement reprend sa marche à travers la forêt par la RN 808. « *Le chemin*, lit-on dans le journal de marche du régiment, *est jalonné de véhicules allemands qui ont subi la veille une action très dure de la part du GTD et de l'*Air Support*. De nombreux cadavres gisent près des véhicules.* » À 13 heures, Minjonnet parvient à Montmermel. Après quelques jours d'arrêt au cours desquels le matériel est complété, le GTL repart à l'attaque le 19 août. Il doit assurer le soutien de la *90th Infantry Division*, qui a pour mission de fermer la poche en prenant Argentan et Écouché. Les 3e et 4e escadrons se heurtent à une forte résistance à Ourméel, puis, le 20 août, ils prennent liaison avec les pointes de la division blindée polonaise. La poche de Falaise est refermée.

9 Régiment de marche du Tchad.

▼ Le Sherman M4A3 n° 70 « Lieutenant Zagrodzki » touché le 24 août 1944 près de Jouy-en-Josas. À noter, les nombreux impacts sur la tourelle. C'est sur ce char que fut tué l'aspirant Zagrodzki.

LE 12e RCA DANS LA LIBÉRATION DE PARIS

Dès le 18 août, le général de Gaulle fixe comme prochain objectif à la 2e DB la libération de Paris. Le 19 août, la Résistance déclenche dans la capitale l'insurrection générale, mais ce n'est que le 22 août qu'Eisenhower autorise la 2e DB – flanquée de la *4th Infantry Division* – à entrer dans la ville. Le lendemain, le 12e RCA, toujours stationné dans la région d'Argentan, se dirige alors vers Rambouillet, qu'il atteint dans la soirée. Le 24 août, le GTL reçoit l'ordre de se porter sur le pont de Sèvres. En tête, le 2e escadron (sous-groupement Massu) prend Toussus-le-Noble peu après 10 heures, mais il est arrêté en face du ravin de la Bièvre défendu par des canons antichars : deux blindés sont touchés et brûlent. À 11 heures, Minjonnet reçoit l'ordre de déborder cette résistance en attaquant vers Villacoublay : le 4e escadron, accompagné des fantassins du RMT[9], enlève de haute lutte Jouy-en-Josas, mais, à la sortie de l'agglomération, il perd deux chars (« Gascogne » et « Aquitaine »), détruits par un « 88 ». Ce canon est finalement réduit au silence par l'aspirant Jean Zagrodzki, qui a succédé à son frère à la tête du 1er peloton, puis l'escadron prend pied sur le plateau de l'autre côte de la Bièvre. C'est là que le char de l'aspirant – baptisé « lieutenant Zagrodzki » en souvenir de son frère Michel tombé en Normandie – est pris à partie par un canon de 37 mm monté sur châssis chenillé ; il recule mais s'encastre dans un talus. L'équipage évacue l'engin criblé d'impacts lorsque l'aspirant Zagrodzki est tué d'une balle en pleine tête. À 16 heures, le passage étant désormais libre, le 2e escadron reprend sa progression et s'empare de Villacoublay et du Petit-Clamart. À la tombée de la nuit, il est aux portes de Paris, devant le pont de Sèvres.

Le 25 août à 6h30, le sous-groupement Minjonnet reçoit l'ordre de franchir l'ouvrage et de progresser en direction de l'Étoile et de la Concorde. Aux abords de la première de ces places, deux chars allemands sont détruits, puis le 3e escadron descend les Champs-Élysées. Embusqué sur la Concorde, un Panther rate de peu le char du capitaine de Bord et est détruit par le peloton de tête. À 15h30, le reste du sous-groupement Minjonnet vient stationner dans le secteur de la place Victor Hugo, au milieu d'une foule en liesse. « *Le 25 août,* écrit le maréchal des logis Jean Leturmy du 4e escadron, *ce ne sont pas les tirs ennemis qui nous ralentissent, mais bien la densité de la foule. La situation s'est inversée. Ce sont maintenant les Allemands qui se cachent. Tout Paris vient à notre aide, depuis la mitraillette du FFI qui débusque et collecte les prisonniers jusqu'à la concierge qui indique la cave où s'est réfugié l'adversaire. Les fenêtres des immeubles s'ouvrent à grand fracas au cri de* « Les voilà *» !* »

PARCOURS DE LA 2e DB 1940 – 1945

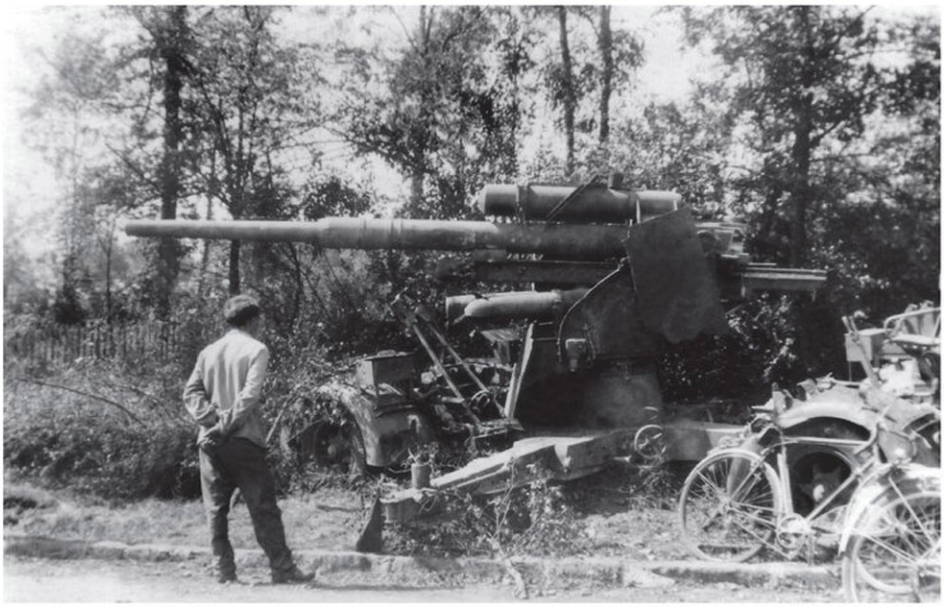
① Colonne Leclerc	⑤ 2e DFL (désignation provisoire)
② 8e Armée britannique (Montgomery)	⑥ Constitution de la 2e DB
③ Colonne "volante"	⑦ 2e DB en avril 1944
④ Force "L"	⑧ Transfert du 12e RCA

▼ Les officiers du 12e RCA en Grande-Bretagne. Au premier rang,3e en partant de la gauche, l'Aspirant de Valence. Au second rang, de gauche à droite, le Révérend Père de Chevigné, aumônier du régiment, le capitaine de Bord, le capitaine Manière (chargé du matériel), le chef d'escadrons de Fürst, le colonel Langlade, le chef d'escadrons Minjonnet, le commandant Armemann, les capitaines Hargous, du Haÿs, Starck et Marron. A noter au 3e rang, 3e en partant de la gauche, le lieutenant Zagrodzki, tué en Normandie, au 4e rang, 3e en partant de la gauche, le lieutenant Cheysson, au 5e rang, 1er en partant de la gauche, l'aspirant Zagrodzki, tué près de Paris.

Dans ses mémoires, Jean Leturmy mentionne les hommes, munis tardivement d'un brassard FFI, qui montent sur les chars et reçoivent l'ovation des foules. « *Il faut croire que chez nos officiers l'euphorie est totale, car aucun d'eux n'est intervenu pour faire cesser cette mascarade* »...
Le 27 août, le régiment dégage la banlieue Nord de Paris des pressions exercées par les Allemands qui tentent une contre-attaque. Progressant sur deux axes, il est accroché à Villetaneuse et à Montmagny. Les jours suivants sont occupés à des patrouilles au cours desquelles sont capturés les derniers éléments errant au nord de la capitale.

VICTOIRE À DOMPAIRE

Début septembre 1944, la 2e DB est de nouveau rattachée au *XV Corps*. Jumelée à la *79th Infantry Division*, elle reçoit l'ordre de couvrir, tout en progressant, le flanc Sud de la *3rd Army* qui avance rapidement vers l'est sur l'axe Nancy–Metz. Le 8 septembre 1944, après avoir complété ses effectifs, le 12e RCA quitte Villetaneuse (banlieue Nord de Paris) où il stationnait. Le 9, il est à Nogent-sur-Marne, le lendemain, au-delà de Bar-sur-Aube. Le 11 septembre en fin de matinée, le 4e escadron se heurte à des défenses allemandes à Prez-sous-Laffauche. Accompagnés de l'infanterie, les chars nettoient le village et capturent 200 prisonniers. À 18h30, le 1er escadron, qui a pris la tête du sous-groupement, est arrêté par une vive résistance devant Saint-Remimont. La nuit tombant, l'attaque est remise pour le lendemain. Le 12 septembre, alors que l'assaut est sur le point d'être lancé, contrordre : le sous-groupement Minjonnet doit participer avec le sous-groupement Massu à la prise de Vittel. Sa mission est de déborder la ville afin de surprendre les éléments ennemis qui tenteraient de s'en échapper. En première ligne, le 4e escadron détruit plusieurs chars et fait des prisonniers. À 15h30, Vittel tombe, et tout le GTL fonce sur Damas et Dompaire. En début de soirée, les premiers éléments du 12e RCA sont bien en vue de ces deux bourgs, mais il est trop tard pour attaquer. Or, dans la nuit, la *Panzer-Brigade 112* arrive en renfort, forte de 45 Panther et d'autant de *Panzer IV*. Le 13 septembre, tandis que Massu attaque Dompaire avec le 2e escadron, Minjonnet fonce sur Damas, appuyé par quatre *Tank Destroyers* du RBFM. À 9h30, les chars de la *Panzer-Brigade* apparaissent, toujours plus nombreux, et le combat s'engage. Grâce aux chasseurs-bombardiers Thunderbolt de l'*Air Support* appelés à la rescousse, les Sherman et les *Tank Destroyers* font un carnage, traquant et détruisant les chars allemands entre Dompaire et Damas. À midi, la bataille est terminée : 35 Panther brûlent et plusieurs ont été abandonnés



▲ Le « 88 » embusqué dans le Bois de l'homme mort, à Jouy en Josas, et détruit par l'aspirant Zagrodzki le 24 août 1944.

▼ en bas: L'un des Panther de la *Panzer-Brigade 112* détruit par le 12e RCA lors des combats de Dompaire.

▼ Le « Savoie II » (2e peloton du 2e escadron), détruit à Gross Rederscheing le 3 janvier 1945. La photo a été prise à la fin de l'hiver 1945.

STRASBOURG ET L'ALSACE

Le 12 novembre, Leclerc annonce à ses chefs de corps leur nouvelle mission : la prise de Strasbourg. Après la rupture du front des Vosges par l'infanterie américaine, la 2e DB devra pénétrer dans la plaine d'Alsace par la trouée de Saverne, puis s'emparer de la capitale alsacienne, but suprême de Leclerc depuis le serment de Koufra. La mission du GTL (aile droite de la division) est d'atteindre les sorties Est de la trouée de Saverne en suivant des itinéraires secondaires, en passant notamment par le col de Dabo. Les escadrons du 12e RCA sont alors répartis de la manière suivante : le 3e escadron est au sous-groupement Minjonnet, le 2e au sous-groupement Massu, tandis que les 1er et 4e escadrons sont gardés en réserve. L'attaque de l'infanterie américaine commence le 15 novembre. Quatre jours plus tard, la rupture ayant été acquise, le GTL commence sa progression : à l'aile gauche, le 3e escadron attaque Bertrambois à 12h30 et s'en empare. Mais, à 17 heures, il est arrêté par une solide résistance devant Niderhoff. Le 20, après intervention de l'artillerie, la localité tombe. De nombreuses armes antichars y sont détruites, et une soixantaine d'Allemands sont faits prisonniers. L'escadron reprend son avance et s'empare de Voyer en fin d'après-midi, après plusieurs heures de combat. Pendant ce temps, à l'aile droite (sous-groupement Massu), le 2e escadron progresse plus rapidement et atteint Sitifort le 20 novembre, bousculant les colonnes allemandes qui refluent en désordre. Le lendemain, le sous-groupement Massu oblique vers la droite et atteint le col de Dabo, où il est rejoint dans la soirée par Minjonnet. Le 22 novembre, ce dernier reçoit l'ordre d'atteindre Saverne, de dépasser la ville et d'attaquer vers le col, le nettoyage de la ville étant confié à Massu. À 13h30, le 3e escadron est en vue du col de Saverne, que l'infanterie enlève de haute lutte à la tombée de la nuit. Le 23 novembre, Minjonnet se rabat sur Phalsbourg, où il fait liaison avec des éléments américains, puis il rejoint le sous-groupement Massu à Saverne. Cependant, tandis que se déroulent ces combats, le 12e régiment de cuirassiers (sous-groupement Rouvillois), débordant les Vosges par le nord, prend de vitesse les autres unités : à l'issue d'une charge hardie, il pénètre le premier dans Strasbourg et commence à nettoyer la ville. Le 24 novembre, les 3e et 4e escadrons débouchent à leur tour dans la plaine alsacienne. La résistance allemande s'est écroulée. « *Dans le froid, la boue, la faim au ventre*, écrit Jean Leturmy, *les Allemands, groupés sur les bords de la route, font du « char stop » dans l'espoir de se faire emmener à Strasbourg. Certains chars ont pris leur lot de PG. J'en fais autant. Drôle de sensation de savoir qu'on traîne sur son véhicule, à la place de nos habituels camarades du RMT, ces détachements de l'ennemi en déroute pressés de recevoir une soupe chaude.* » En tête, le 3e escadron pénètre dans la capitale alsacienne et participe au nettoyage. Le 25, Minjonnet enlève le fort Ney et obtient la capitulation des 45 officiers et 400 hommes qui l'occupent.

intacts par leurs équipages, lorsque Minjonnet est averti qu'à Ville-sur-Illon le PC du chef du GTL est attaqué par un bataillon de *Panzer IV* ! Le 3e escadron est aussitôt envoyé en renfort. Le peloton de tête rentre dans le village qu'il nettoie en détruisant plusieurs blindés allemands avec l'aide des chasseurs-bombardiers. Le 14 septembre, les Allemands contre-attaquent sur Dompaire, mais échouent et se retirent, se contentant d'effectuer des tirs de harcèlement à grande distance. Pendant ce combat, qui dure à peine plus d'une heure, le 12e RCA élimine trois nouveaux engins ennemis. Au cours des 13 et 14 septembre, 59 chars de la *Panzer-Brigade 112* ont alors été détruits ! Du 15 septembre au 31 octobre, le 12e RCA reste sur la défensive. Ses positions sont harcelées par l'artillerie ennemie, causant quelques pertes. Des accrochages de patrouilles ont lieu tous les jours. Le 1er novembre, le sous-groupement Minjonnet, avec les 3e et 4e escadrons, participe à l'attaque sur Baccarat. Les chars enlèvent d'assaut Herbeviller, ce qui permet de sécuriser le flanc Nord de la division, puis ils s'installent défensivement dans ce secteur. Le 11 novembre, le chef d'escadron Minjonnet est promu au grade de lieutenant-colonel.

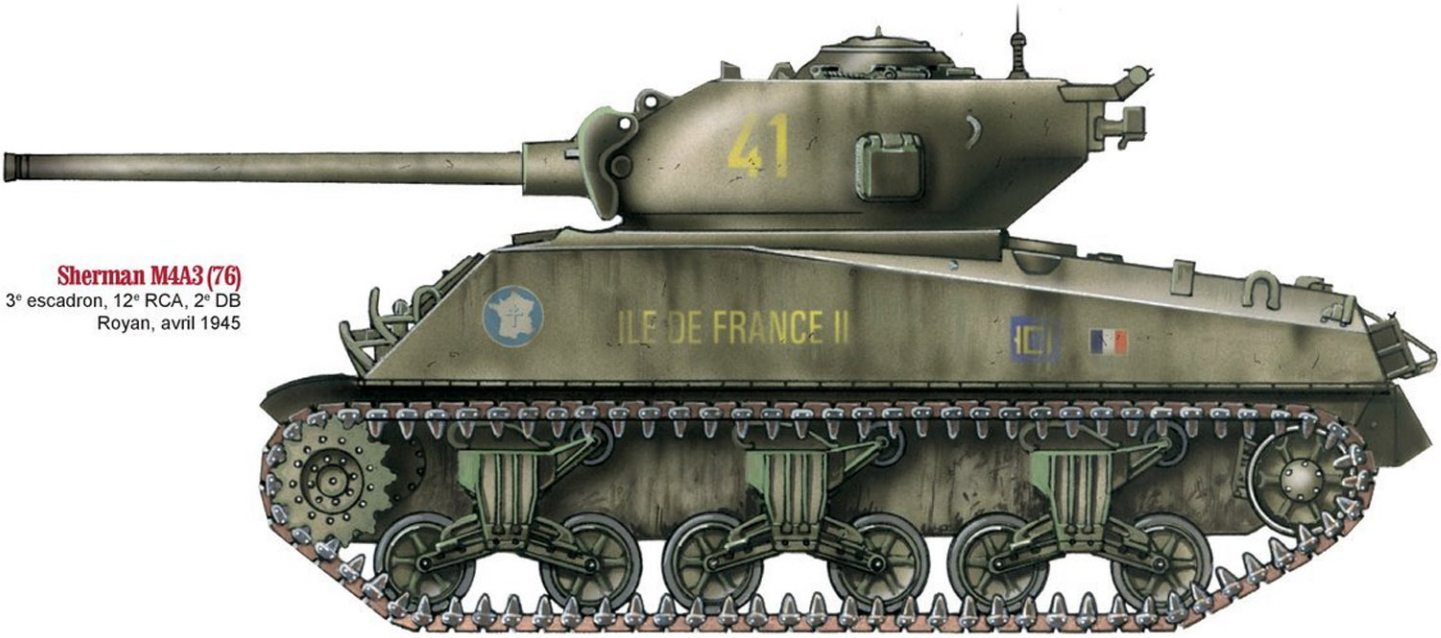
▲ Le Sherman M4A3 n° 47 « Cambrésis » du 3e escadron dans Strasbourg (rue Larrey), le 23 novembre 1944.

▲ Le char léger M3A3 « Le Blésois » du 3e peloton du 1er escadron, à l'atelier près de Metz. Ce char sera détruit le 5 février 1945.

Dès le 27 novembre, le 12e RCA quitte Strasbourg en direction du sud-ouest, où il doit bloquer les forces allemandes susceptibles de reprendre pied dans la ville. Jusqu'au 1er décembre, le 3e escadron progresse vers le sud, s'emparant des villages de Walff, de Zelviller (il y capture 150 Allemands) et de Stotzheim. Le 1er décembre, il se met sur la défensive à Semersheim, où il est harcelé pendant plusieurs jours par l'artillerie allemande. Le 9 décembre, il reprend sa progression, atteignant Goxwiller et Meistratsheim, aux abords de Sélestat, puis il se met de nouveau sur la défensive jusqu'à sa relève par les troupes américaines le 19 décembre. Le 30 décembre 1944, devant la menace d'une contre-attaque allemande dans le nord de l'Alsace (liée à celle des Ardennes), le GTL est remis à la disposition du *XV Corps* et se porte dans la région de Fenestrange-Postroff. Le 2 janvier 1945, il relève un *Combat Command* de la *4th Armored Division* et est engagé dans des missions de soutien de l'infanterie américaine jusqu'au 17 janvier ; il y subit de nouveau des pertes sensibles.

▼ Dans Strasbourg, la colonne de chars du 2e escadron (capitaine de Vandières) progresse avec les fantassins du RMT.

Le 18 janvier, la menace allemande ayant été écartée, le 12e RCA revient avec toute la 2e DB dans la plaine d'Alsace. Le GTL stationne dans la région de Furdenheim-Audratzheim, prêt à intervenir vers le sud, en Basse-Alsace, où opère la 1re armée du général de Lattre. Le 22 janvier, le sous-groupement Gribius (ce dernier remplace Minjonnet absent) reçoit l'ordre de dégager Killstet, où un bataillon de tirailleurs est encerclé. Gribius lance les 3e et 4e escadrons sur cet objectif. En liaison avec les fantassins du RMT, l'opération est un succès : 300 Allemands sont capturés et 7 chars détruits. Mais au cours des combats, le 4e escadron a perdu trois chars (« Aunis », « Bordelais II » et « Périgord »). À partir du 5 février, le GTL prend part aux opérations de la 1re armée et du *XV Corps*, dont le but est de résorber la poche qui s'était formée autour de Colmar. Le premier jour de l'attaque, le 1er escadron, assurant la flanc-garde d'une attaque américaine, enlève seul le village de Loggelsheimn, capturant plus de 100 prisonniers. Le 6 février, le sous-groupement Gribius, toujours composé des 3e et 4e escadrons, attaque sur l'axe Neufbrisach–Chalampe. Les combats sont très durs et la progression lente. Le 7 février, les chars et l'infanterie prennent Heiteren et Balgau, mais échouent devant Fessenheim, défendu par une artillerie puissante. Le 8 février, le sous-groupement prend contact avec des éléments de la 1re DB venus du sud, et Fessenheim finit par tomber. Puis, avec la 1re DB, le sous-groupement s'empare de Boldesheim. C'est le dernier combat du 12e RCA en Alsace. Dans le petit carnet d'écolier où il note ses impressions au jour le jour, le soldat Jean Batt, tireur sur le « Médoc » (4e escadron), écrit à la date du 8 février ces phrases qui expriment toute la lassitude du soldat et montrent l'intensité des combats en Alsace : « *Nous venons de passer les trois journées les plus dures depuis six mois de combats ininterrompus. Vraiment, je ne me suis jamais senti si près de la mort. Ce qui était le*



Sherman M4A3 (76)
3e escadron, 12e RCA, 2e DB
Royan, avril 1945

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2012

▲ À Fondebeau (poche de Royan), de gauche à droite, l'aspirant Nouveau, le lieutenant Cheysson (futur ministre des Affaires étrangères de François Mitterand) et l'aspirant Guichard, au pied du « Champagne ».

◥ Le Sherman M4A3 n° 41 « Île de France » (2e peloton du 3e escadron) pendant les opérations de Royan.

▶ Le « Franche-Comté II » (3e peloton du 3e escadron) passe devant un blockhaus détruit dans les environs de Royan.

plus terrible, c'était de savoir qu'à chaque attaque, il y avait un char qui y restait. Quelle serait la victime que le fatal destin désignera ? Chacun en partant se disait : « c'est ce coup-là que j'y reste. *» Cela devenait lancinant, que cela finisse* »…

L'INTERMÈDE DE ROYAN

Le 16 février, le 12e RCA est envoyé dans la région de Metz, d'où il est transféré (avec le reste de la division) dans l'Indre (région de Châteauroux) pour reconstitution. Au cours d'une prise d'armes le 15 mars, il reçoit une citation à l'ordre de l'armée pour son action en Normandie, à Paris et en Lorraine. Le 8 avril, le régiment est mis à disposition du détachement de l'armée de l'Atlantique pour participer à l'assaut final contre la poche de Royan. Le transfert s'effectue par voie ferrée, et, le 10 avril, le 12e RCA débarque dans la région de La Villedieu. Il rejoint par route ses positions de départ devant l'objectif.

Le 14 avril, les escadrons sont engagés en soutien de l'infanterie, qu'ils appuient du feu de leurs canons. Le lendemain, ils commencent à progresser vers Fontdebeau et Saint-Georges-de-Didonne, accompagnés par l'infanterie FFI, mais ils sont ralentis par des champs de mines très denses. Le 16 avril, ils enlèvent de haute lutte ces deux localités. Au cours de ces combats, le chef d'escadron Gribius est grièvement blessé par balle à la tête. Dans la soirée du 16 avril, la réduction de la poche est enfin acquise.

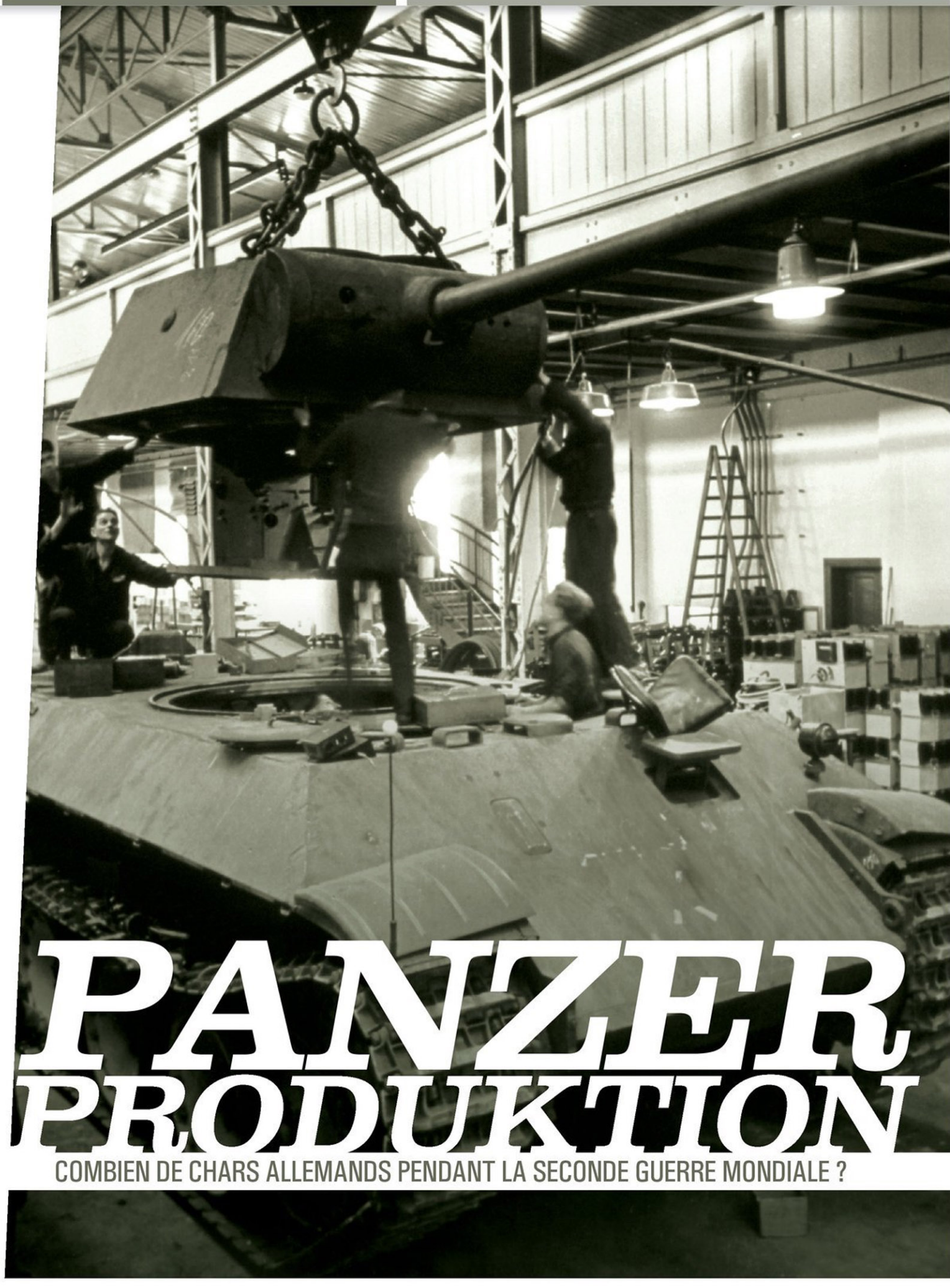
Après la fin des opérations sur le front de l'Atlantique (22 avril), le 12e RCA quitte Royan pour l'Allemagne. Le 1er mai, il se regroupe à l'ouest d'Augsbourg, mais arrive trop tard pour prendre part aux derniers combats : la guerre est terminée. Le 19 mai, le 12e RCA participe avec tout le reste de la 2e DB à la grande prise d'armes de Klosterlechfeld, puis il est rapatrié en France.

Après la guerre, le régiment tient garnison à Rambouillet. Commandé par le lieutenant-colonel Minjonnet jusqu'en mars 1946, il est transféré à Meknès, au Maroc, en août de cette même année. Il quitte ce pays pour l'Algérie en 1958 : basé à M'Sila, il participe aux opérations de pacification. De retour en métropole en 1962, il est dissous l'année suivante. ■

◀ Le chef d'escadron Gribius.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- Journaux de marche du régiment et de ses escadrons
- Gribius (A.), *Une vie d'officier*, Paris, France-Empire, 1971
- *Historique du 12e régiment d'Afrique*, s.l.n.d.
- Langlade (P. de), *En suivant Leclerc*, Paris, Au fil d'Ariane, 1964
- Valence (G. de), *La vie à bras-le-corps*, s.l.n.d.



PANZER PRODUKTION

COMBIEN DE CHARS ALLEMANDS PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE ?

Hitler aurait-il gagné la guerre avec plus de *Panzer* ? Rien n'est moins sûr, car ses ennemis possédaient une puissance industrielle et un réservoir humain bien supérieurs. Cependant, le *Reich* ne fut jamais à court de blindés, et, au fil du conflit, c'est le manque d'équipages entraînés et de soutien logistique qui se fera le plus cruellement sentir. Partant pourtant de très bas, l'Allemagne réussit en effet le tour de force de concevoir et d'alimenter une *Panzerwaffe* dont les effectifs ne feront que s'accroître jusqu'à l'irrémédiable défaite.

Par **Vincent Bernard**

« *Sont également prohibées la fabrication et l'importation en Allemagne des chars blindés, tanks ou de tout autre engin similaire pouvant servir à des buts de guerre.* »[1] Voilà comment d'un trait de plume est fermée à l'Allemagne vaincue à l'issue de la Grande Guerre toute possibilité légale de développement d'engins blindés. À l'exception d'une vingtaine d'énormes cuirassés terrestres A7V, de la réutilisation d'une poignée d'engins de l'Entente capturés et de l'étude de quelques prototypes tardifs, le Grand état-major n'a pas misé sur cette arme nouvelle et a joué son sort sur de nouvelles tactiques d'assaut d'infanterie. Malgré la saignée qu'elle vient de subir, la France sort, elle, de la guerre comme la puissance militaire dominante en Europe ; ses milliers de révolutionnaires petits chars Renault FT à tourelle y ont puissamment contribué.

Juin 1940. L'Armée française s'effondre. De Londres, le général de Gaulle lance son appel : « *Certes, nous avons été, nous sommes, submergés par la force mécanique, terrestre et aérienne, de l'ennemi. Infiniment plus que leur nombre, ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui nous font reculer. Ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui ont surpris nos chefs au point de les amener là où ils en sont aujourd'hui.* »

De cette sensation de submersion de 1940 puis de la multiplication ultérieure des « fauves » allemands sont finalement nées des visions totalement distordues de la place des fameux *Panzer* au sein de l'appareil militaire nazi. Mesure-t-on toujours qu'ils ne furent jamais si peu nombreux ni individuellement moins performants qu'au temps des victoires-éclair ? Mesure-t-on à quel point l'augmentation spectaculaire de leur production à partir du milieu de la guerre, que l'on attribue souvent un peu trop hâtivement au seul Albert Speer, accompagnera sur le terrain une succession d'échecs de plus en plus lourds pour la *Wehrmacht* ?

1 Traité de Versailles, article 171, 28 juin 1919.

◀ Installation de sa tourelle sur un Panther. Si ce char est une vraie réussite – hormis quelques « maladies » de jeunesse –, c'est aussi une machine onéreuse et relativement complexe à produire. Au fil de ses défaites, le *Reich* perdra ses sources d'approvisionnement en minerais, et l'acier à blindage du *Panzer V* se montrera de moins en moins efficace, notamment à la fin 1944 et tout au long de l'année 1945. Droits Réservés

▼ Atelier allemand installé en Belgique, spécialisé dans la remise en état de chars britanniques capturés en 1917-18. Faute de disposer de modèles nationaux en nombre suffisant, les armées du *Kaiser* se feront une spécialité d'employer des machines adverses saisies au front. Droits Réservés

DES DÉBUTS CONFIDENTIELS : LE *PANZER I*

L'histoire des *Panzer* ne débute pas avec l'Allemagne nazie. C'est en 1922 que les deux « parias » de l'Europe, l'Allemagne de Weimar et la jeune Russie soviétique, signent, en marge de la conférence internationale de Gênes, le traité bilatéral de Rapallo. Celui-ci normalise leurs relations diplomatiques, établit entre elles des relations économiques privilégiées et une collaboration militaire secrète. L'Allemagne obtient d'expérimenter sur le territoire soviétique les armes qui lui sont interdites par le traité de Versailles, à l'instar des armes chimiques et de l'aviation de combat, mais aussi des chars. C'est ainsi que, en toute discrétion, près de Kazan dans l'Oural, des militaires de la petite *Reichswehr* se relaient pour recevoir une instruction de douze semaines en matière de matériels et de tactiques blindés.

Lorsque Hitler accède au pouvoir en janvier 1933, les cadres de l'Armée allemande ont donc depuis longtemps – dans le secret de leurs bureaux, mais aussi en URSS ou encore en Suède – amorcé les conditions de la renaissance d'une machine de guerre nationale et son adaptation aux techniques les plus modernes. En matière de blindés, les efforts conceptuels ont été dirigés jusque-là par le *Generalmajor* Oswald Lutz, flanqué de deux officiers d'état-major prometteurs : l'*Oberstleutnant* Heinz Guderian et le *Major* Walter Nehring. En 1932, les industriels allemands ont été discrètement mis en compétition pour dresser les plans d'un modèle de char léger d'instruction de 6 tonnes, baptisé *Landwirtschaftlicher Schlepper* ou *LAS* (tracteur agricole) afin de ne pas éveiller les soupçons des observateurs. L'engin doit avant tout pouvoir être produit facilement et rapidement. C'est le modèle de Krupp qui est retenu et qui deviendra, une fois le réarmement ouvertement assumé, le *Sonderkraftfahrzeug 101* ou *Panzerkampfwagen I*, premier « char » léger à tourelle de conception allemande.

◀ Quelques *Panzer-Attrappen*, ces « chars » factices utilisés par les Allemands lors de leurs manœuvres, alors que le « Diktat » de Versailles leur interdisait la détention de véritables machines. Ceux-ci sont en contre-plaqué. Ils peuvent être installés sur une auto ou portés par deux hommes. À l'origine, les premiers leurres étaient faits en papier-mâché afin d'être fixés sur les épaules d'un soldat circulant en bicyclette sur les « champs de bataille » ; ce procédé de fabrication fut toutefois très vite abandonné, car il résistait mal aux intempéries ainsi qu'aux assauts des garnements qui, selon plusieurs témoignages, prenaient un malin plaisir à les trouer à coups de crayon…
Archives Caraktère

En réalité, il ne s'agit guère plus qu'une automitrailleuse chenillée à peine blindée, basée sur le concept de la Carden-Loyd Mk IV britannique étudiée à loisir en URSS.

La production du petit *Panzer I* ne débute vraiment qu'au printemps 1934, à l'issue de nombreux tests, d'abord dans les usines Krupp-Gruson de Magdebourg et Daimler-Benz de Berlin, puis en 1935-36 chez Henschel, à Kassel, et aux usines MAN de Nuremberg. Cette production décentralisée, exclusivement confiée à des firmes privées, vient alors s'ajouter aux autres activités des contractants. Pièces et éléments structurels proviennent, en outre, de nombreux prestataires extérieurs différents. Le modèle A n'est construit que jusqu'en juin 1936, alors que la production d'un modèle B amélioré, et doté d'un moteur Maybach beaucoup plus puissant que celui de Krupp, a débuté dès l'été 1935. Lorsque la production du *Panzer I* cesse totalement (sauf conversion) en juin 1937, près de 1 500 exemplaires (818 *Ausf. A* et 675 *Ausf. B*) sont sortis des chaînes. En moyenne, ce chiffre représente à peine plus de 40 exemplaires par mois pendant trois ans. Une quinzaine de variantes – transports de munitions, chasseurs de chars, engins de commandement et même quelques *Flakpanzer* – verront néanmoins le jour au cours de la guerre, soit en réservant des châssis sans tourelle, soit par « recyclage ».

Cependant, malgré la (relative) modestie de ces chiffres et l'inaptitude patente de l'engin à affronter ses vis-à-vis européens alors en développement, le *Panzer I* a d'ores et déjà permis d'atteindre, en trois ans, les objectifs de la première étape du réarmement allemand : dès le milieu des années trente, les chaînes de production des principaux industriels, testées et éprouvées, sont prêtes à accueillir de nouveaux modèles plus ambitieux. De son côté, la nouvelle *Wehrmacht* dispose de quoi équiper provisoirement et entraîner ses trois premières *Panzer-Divisionen*. La guerre civile espagnole va en outre offrir l'occasion de tester ces matériels en conditions réelles : plus d'une centaine de *Panzer I Ausf. A* y sont ainsi engagés dans le cadre de la Légion Condor.

VERS UNE PRODUCTION DE GUERRE ?

À la veille de la guerre en 1939, trois nouveaux modèles de *Panzer* issus des prescriptions de Guderian de 1934 sont entrés en production :

– Le *Panzer II*, char léger de 7,5 tonnes et armé d'une pièce de *2cm*, conçu et produit dans les usines MAN de Nuremberg à partir de 1936.

– Le *Panzer III*, premier véritable char de combat allemand – 15 tonnes, pièce de *3,7cm*, bien que toujours aussi mal protégé – conçu par Daimler-Benz en 1937, mais produit également dans les usines Henschel puis celles d'Alkett à Spandau et à la MIAG de Brunswick.

– Le *Panzer IV*, conçu dès 1936 par Krupp comme char d'appui feu – 18,5 tonnes et obusier court de *7,5cm* – et qui commence, en 1939, à sortir des chaînes de Magdebourg.

En termes d'efficience et de volume de production, les efforts d'avant-guerre paraissent faibles du fait d'une demande limitée de l'armée qui n'a guère poussé à augmenter les capacités des industriels privés en mesure d'assurer l'assemblage de chars. Seule la firme Alkett appartient alors au consortium Reichswerke Hermann Göring, contrôlé par l'État[2]. Ces limites sont d'autant plus marquées que certains groupes automobiles à capitaux étrangers, tels Ford ou Opel, ont été d'emblée écartés de projets aussi sensibles[3]. Le rythme moyen d'une quarantaine de *Panzer* mensuels, tous modèles et usines confondus, est ainsi globalement maintenu sur la période. Le domaine demeure marginal dans l'industrie de guerre, et, jusqu'à l'année 1941 incluse, les blindés représenteront toujours moins de 4 % de la production allemande d'armements. La décentralisation reste de mise, avec outre les grands sites d'assemblage à Nuremberg, Magdebourg, Brunswick Cassel, Berlin ou encore (à partir de 1939) Prague et Pilsen, de très nombreux sites de production des différents éléments nécessaires, dont les quinze plus importantes aciéries du *Reich* pour les coques et tourelles. Parmi elles, Krupp bien sûr, mais aussi Škoda ou la Eisenwerke Oberdonau de Linz relevant du cartel d'État « Göring ». En revanche, deux motoristes allemands seulement fournissent l'ensemble des moteurs pour tous les véhicules blindés : Maybach à Friedrichshafen et Nordbau à Berlin. Après 1939, s'y ajoute le groupe BMM à Prague, qui réalise les moteurs des *Panzer 38(t).*

Toutefois, malgré le caractère encore « artisanal » et restreint de la production, la mainmise de l'État s'est graduellement accrue dès 1935, que ce soit pour la répartition des matières premières, l'organisation du travail, l'encadrement des dividendes et des salaires ou encore la coordination de la fabrication. En 1938, tous les industriels contractants de matériels de guerre sont réunis au sein de commissions de production sous l'égide du ministère de l'Économie et, bientôt, sommés de partager leurs technologies. Les progrès vont être notables avec, jusqu'au début de 1942, un quasi-doublement annuel de la production.

À l'issue de la période 1934-39, sans qu'une quelconque mobilisation industrielle d'ampleur n'ait eu lieu et au prix d'une centralisation mesurée, la *Panzerwaffe* aligne donc un parc supérieur à 3 000 chars. Selon les conceptions allemandes de concentration des blindés, le nombre de divisions de *Panzer* a logiquement été doublé, pour passer à six dès 1938 puis à dix en 1940. Pour moitié, les engins qui équipent ces unités sont toutefois toujours des petits *Panzer I*, auxquels se sont joints plus de 1 200 *Panzer II* à peine plus imposants. Le total des chars « utiles », c'est-à-dire capables d'affronter à 1 contre 1 les modèles les plus aboutis du camp allié, soit les *Panzer III* et *IV*, n'est encore que de 341 au déclenchement de la guerre. S'y ajoutent rapidement plusieurs centaines de très bons chars légers tchèques récupérés lors de l'annexion du pays en mars 1939. La *Wehrmacht* fera surtout son profit de l'excellent LT vz 38 de 9,5 tonnes, qui entrera bientôt en service sous la dénomination de *Panzer 38(t)*, et dont la production se prolongera dans les usines Škoda et BMM jusqu'en 1942.

▲ Deux mécanos se tenant fièrement sur les *Panzer I* d'une compagnie blindée. La présence de ces hommes nous renseigne sur la taille du petit char, dont l'équipage s'élevait à deux tankistes... Archives Caraktère

◣ *Panzer I* appartenant à l'un des régiments cuirassés de la *1. Panzer-Division* photographiés peu avant la guerre. Cette machine n'était à l'origine qu'un char d'entraînement, que le déclenchement du conflit enverra en première ligne. Certaines unités en emploieront encore en 1943 – faute d'autre chose –, souvent dans le cadre de missions secondaires. Archives Caraktère

2 Le *Reichsmarschall* Herman Göring s'est vu confier, en 1936, le « plan de quatre ans » destiné à achever le réarmement allemand. Les rivalités entre les différentes autorités en charge de l'économie seront un facteur permanent de difficultés pour rationaliser la production.

3 Les usines Ford de Cologne produiront néanmoins plus de 100 000 véhicules militaires pour la *Wehrmacht* au cours de la guerre et seront presque totalement épargnées par les bombardements alliés.

Ce sera le seul cas d'un char de conception non allemande à intégrer la *Wehrmacht* autrement que comme pis-aller provisoire, et dont la fabrication sera maintenue après occupation de son constructeur d'origine.

LES CAMPAGNES « ÉCLAIR »

Les premières campagnes de l'Armée allemande se soldent par des victoires rapides, confortant la vision qu'une production limitée est suffisante : en Pologne ou en France, les pertes matérielles « définitives » sont en effet lourdes (plus qu'on ne l'a longtemps écrit[4]) mais sur une période très brève. En outre, la victoire permet la récupération ou la « cannibalisation » de nombreux engins endommagés sur le terrain. Toutefois, il serait faux de voir une production allemande de *Panzer* en stagnation. La croissance est certes limitée par les méthodes employées et les contraintes en matières premières, mais elle est réelle et continue : de 40/45 *Panzer* mensuels en moyenne pendant l'avant-guerre, la centaine d'engins est dépassée au printemps 1940, les 200 au printemps 1941 et les 300 exemplaires armés sont atteints dès l'été de la même année. Malgré le retrait progressif des *Panzer I*, malgré les centaines de *Panzer* perdus en Pologne, en Belgique, en France, en Yougoslavie et en Grèce, les moyens de la *Panzerwaffe* sont non seulement remplacés, mais augmentent encore graduellement. À la veille de l'invasion de l'URSS en juin 1941, elle dispose d'un total de 5 264 chars, dont 1 440 *Panzer III*, 754 *Panzer 38(t)* et 517 *Panzer IV.* Ce total exclut les chars capturés en France, qui ne seront utilisés qu'à titre transitoire à des fins d'instruction ou dans des unités de sécurité. 4 200 de ces *Panzer* sont affectés en unités et opérationnels. Le nombre de *Panzer-Divisionen* a doublé par rapport à celui de mai 1940, pour atteindre la vingtaine d'unités aux dotations brutes certes fortement réduites au regard de celles de leurs devancières. En outre, 377 canons d'assaut *StuGe* (sur châssis de *Panzer III*) sont en service au sein des formations motorisées.

4 Ces chiffres sont discutés mais ont, semble-t-il, été longtemps considérablement sous-évalués. Les pertes définitives des *Panzer* en mai-juin 1940, souvent estimées à 300, tourneraient en réalité autour de 800, non comptées les automitrailleuses et autres blindés dérivés.

Au mois de mai 1941, 262 *Panzer* sortent des chaînes (12 *Panzer II*, 78 *Panzer 38(t)*, 143 *Panzer III* et 29 *Panzer IV*), sans compter 14 blindés de commandement. En y ajoutant les 48 *StuGe III* construits le même mois par les usines Daimler-Benz, le niveau mensuel dépasse, pour la première fois, les 300 unités. Ce chiffre est sensiblement comparable à celui des productions soviétiques (1 700 chars entre janvier et juin 1941, aux deux tiers des T-34) et américaines (environ 4 000 chars sur l'ensemble de l'année 1941) à la même époque. Au total, le parc blindé allemand au moment de l'invasion de l'URSS est numériquement supérieur de 75 % – et qualitativement bien plus encore – à celui disponible en septembre 1939.

DE TODT À SPEER

À l'Est, dès l'été 1941, l'usure effroyable et la découverte des derniers-nés de l'industrie soviétique (type KV et T-34) ébranlent les certitudes jusqu'au sommet de l'armée et de l'État. Fin août, les pertes définitives cumulées de *Panzer* dépassent 1 400 unités, puis 2 500 à la fin de l'année et 3 200 à la fin février 1942, soit plus des trois quarts des effectifs en ligne le 22 juin précédent ! Il faut y ajouter environ 160 canons d'assaut.

SITES DE PRODUCTION DE *PANZER*

Sd.Kfz. 101 Panzer I | *Sd.Kfz. 121 Panzer II* | *Sd.Kfz. 141 Panzer III* | *Sd.Kfz. 161 Panzer IV* | *Sd.Kfz. 171 Panzer V Panther* | *Sd.Kfz. 181-182 Panzer VI Tiger I-II*

Pour la première fois, la grande contre-offensive soviétique devant Moscou a nécessité l'abandon d'une grande quantité de matériels. Pour la première fois également, les pertes subies par la *Panzerwaffe* sur la durée paraissent devoir équilibrer, si ce n'est bientôt dépasser, les capacités de remplacement de l'industrie…

En février 1942, la mort accidentelle de Fritz Todt conduit Albert Speer, proche d'Hitler dont il est l'architecte, sur le devant de la scène. Si, traditionnellement, l'arrivée de Speer à la tête du ministère de l'Armement est vue comme le tournant de la production de guerre allemande, notamment en matière de chars, il convient de fortement nuancer cette affirmation et de la replacer dans son contexte : la production de *Panzer* a déjà sensiblement augmenté, passant de 1 500 exemplaires en 1940 à plus de 3 200 en 1941 pour culminer à un peu plus de 4 000 exemplaires au cours de l'année 1942. Cet accroissement a été réalisé par extension des six sites d'assemblage existants (à Cassel, Henschel s'étend de plus de 9 hectares), et les conditions d'une montée en puissance sont en gestation. En 1941, une nouvelle grande usine d'État baptisée Nibelungen est ainsi construite *ex nihilo* à Saint Valentin en Autriche (en 1944, elle sera la première unité de production de *Panzer*), tandis que deux usines existantes, la Vomag de Plauen et la MNH d'Hanovre, sont converties à la fabrication de blindés.

Cet accroissement fait plus que répondre aux besoins militaires tels qu'ils sont perçus avant les premières grandes défaites à l'Est. Ceux-ci sont définis par les résultats des premières campagnes et sont aussi limités par le manque de ressources stratégiques – en tout premier lieu de pétrole. Il est bon de rappeler que ce résultat est largement dû à Fritz Todt, ministre de l'Armement entre mars 1940 et février 1942, et ce malgré un cadre politico-administratif particulièrement contraignant, avec sa juxtaposition d'autorités rivales (Göring, la *SS*, l'économie civile, les *Gauleiter*, etc.) et les fréquentes volte-face d'Hitler. Le nouveau ministre de l'Armement reconnaîtra d'ailleurs explicitement avoir prolongé un travail de rationalisation largement entamé par son prédécesseur et en partie basé sur les méthodes éprouvées avec une grande efficacité pendant la Première Guerre mondiale par l'industriel Walther Rathenau.

◤ Test en situation d'un *Panzer III Ausf. L* sur le terrain d'essai de Grafenwöhr. Comme le *Panzer IV*, le *III* sera modernisé tout au long de la guerre (du moins, jusqu'en 1943), afin d'accroître sa durée de vie opérationnelle.
Archives Caraktère

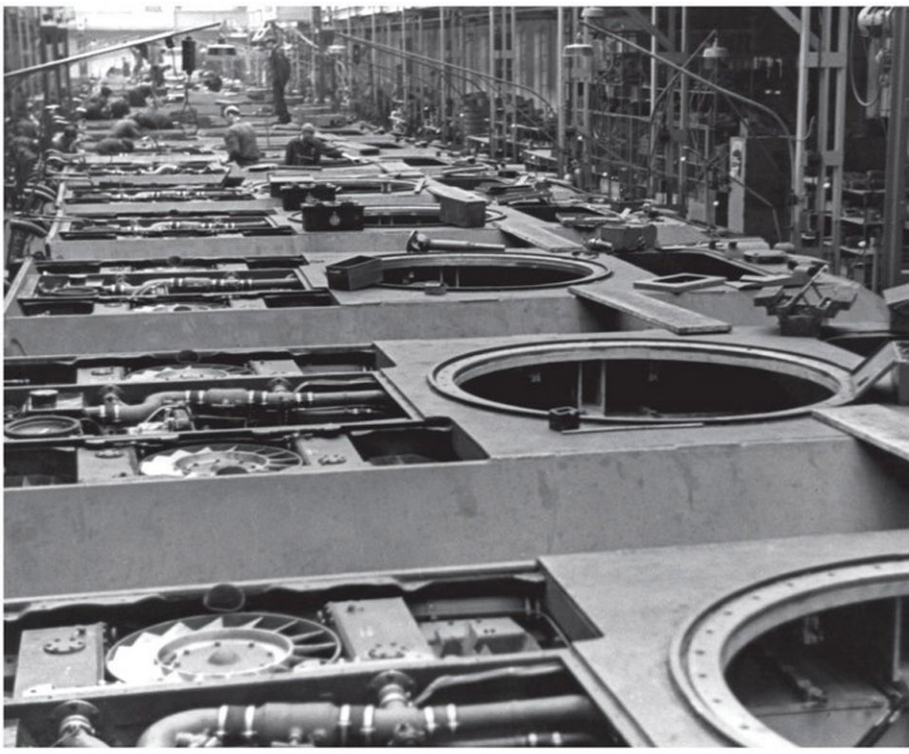
◀ Albert Speer aux commandes d'un prototype Henschel développé dans le cadre du *Tiger-Programm*. Selon les études alliées publiées dans l'immédiate après-guerre, les efforts de rationalisation de l'industrie de guerre allemande dûs à Speer auraient permis à l'Allemagne de prolonger le conflit d'environ six mois…
NAC

VERS LA « GUERRE TOTALE »

Pour réaliser un dessein auquel il n'est guère préparé, Speer va jouir d'un privilège incommensurable dans le contexte allemand de l'époque : le soutien total d'Hitler, qui va lui permettre de se jouer de presque tous les obstacles et de franchir de nouveaux paliers de production. Speer va pousser à la responsabilisation des industriels et à l'initiative des exécutants, tout en exploitant tous azimuts les ressources humaines et matérielles de l'Europe occupée. Rationalisation de la production (chaque usine se concentrant sur un seul élément), simplification administrative, incitation à la baisse des coûts par des contrats à prix fixes[5], utilisation extensive de la main-d'œuvre forcée – voire esclave – tirée des Stalag ou des camps de concentration, conversion à la production de guerre de pans entiers de l'économie civile jugés non indispensables (Speer aimera à citer l'exemple des papiers peints et des lotions capillaires) ou mise en coupe réglée des économies étrangères (les usines « Speer-Betriebe » en France) constitueront les fils directeurs de la politique du « ministère sans fonctionnaires » de l'Armement. Sans la moindre expertise technique dans ce domaine, Speer suit notamment les prescriptions de Guderian, en privilégiant auprès d'Hitler outre l'accroissement considérable de la production de munitions, le développement prioritaire de blindés à casemate de préférence aux chars à tourelle. Ces engins, certes moins souples d'emploi dans le cadre d'opérations offensives, mais beaucoup moins coûteux et complexes et mieux armés à châssis comparable, permettent notamment de démultiplier la puissance de feu et les possibilités tactiques de l'infanterie hippomobile ou motorisé. Entre 1941 et 1943, leur production (*Sturmgeschütze*, *Jagdpanzer*, etc.) va être multipliée par plus de dix. En 1944, ils seront plus nombreux que les « authentiques » *Panzer* !

1942 représente le début d'une transition de longue haleine, qui ne portera finalement que des fruits certes spectaculaires mais tardifs. À l'inverse de ses adversaires basculant brutalement d'un modèle d'économie de paix à un modèle de guerre, l'Allemagne a progressivement développé ses outils de production militaire. Le modèle atteint clairement ses limites, et, fin 1942, les sorties d'usine de *Panzer* n'augmentent que de 25 % par rapport à celles de l'année précédente. Dans le même temps, du fait d'une campagne limitée au secteur Sud du front de l'Est, les pertes n'ont pas été supérieures à celles de 1941, ce qui permet un accroissement des moyens bruts disponibles. C'est sur fond de désastre de Stalingrad, d'offensive alliée en Afrique et de déclaration bien tardive de « guerre totale » du régime hitlérien que vont apparaître les nouveaux modèles de chars voulus par Hitler pour reprendre l'initiative. Les premiers Tiger, dont le projet existe depuis les années trente, apparaissent en 1942 au sein d'unités lourdes autonomes. Mais c'est surtout le Panther, conçu comme réponse directe au T-34, qui représente une évolution majeure de l'arsenal allemand. Malgré ses 45 tonnes (10 de plus que prévu initialement), le prototype de MAN est retenu et entre en production en janvier 1943 chez MAN, MNH et à Marienfeld. Au cours de l'année toutefois, la fabrication des *Panzer III* et *IV* – fortement améliorés et modernisés – ventilée entre Krupp, VOMAG, Alkett, Nibelungen et MIAG, demeure largement majoritaire : presque 72 % du total, soit environ 6 700 engins. Le Panther ne représente encore que 1 850 engins, soit moins de 20 % du total. Quant au complexe Tiger, un peu moins de 650 sont sortis d'usine cette année, en quasi-totalité chez Henschel.

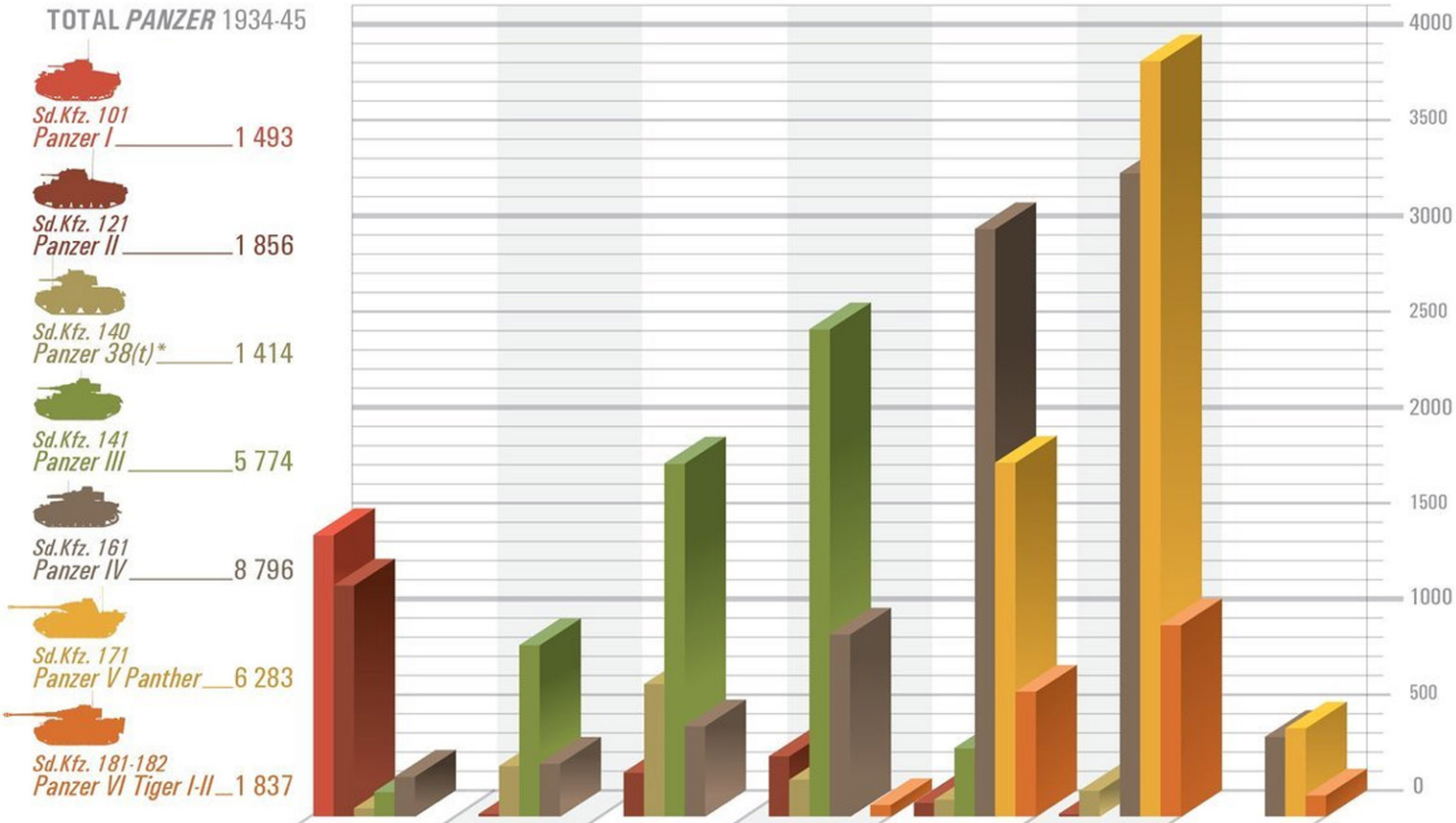
Cette diversification des productions et le recours massif aux canons d'assaut en lieu et place des *Panzer* commencent à transformer la *Panzerwaffe* en une arme à vocation défensive plutôt qu'offensive. L'échec de Koursk ainsi que l'ouverture du front italien (Sicile, en juillet) illustrent l'impasse matérielle qui se profile. Fin 1943, pour la première fois de la guerre, le nombre de chars à tourelle disponibles est inférieur à celui de l'année précédente : 5 266, soit le niveau du 22 juin 1941 (dont 4 364 dans l'armée de campagne), contre 5 648 au 31 décembre 1942. S'y ajoutent toutefois désormais près de 4 000 canons d'assaut et chasseurs de chars, alors qu'il n'en existait qu'une poignée en 1941 et environ 2 200 fin 1942. Avec l'abandon définitif du châssis du *Panzer III* comme char de combat (les tout derniers sortent des chaînes en juin 1943) et le réarmement des *Panzer IV* et autres *StuGe,* tous ces engins sont au moins armés désormais d'une pièce de *Pak 7,5cm* à haute vélocité. La puissance de feu en général et la puissance d'arrêt anti-char en particulier des formations blindées ne sont donc pas mises en cause et ont même considérablement augmenté dans l'intervalle. Les pertes infligées aux chars soviétiques seront extrêmement lourdes jusqu'à la fin du conflit, mais sans que les équilibres de fond ne puissent être modifiés.



▲ Ligne d'assemblage de Panther *Ausf. D*. Au premier plan, dans les entrailles de la bête, le moteur Maybach HL 210 P45 : puissant mais fragile...
Droits Réservés

5 Jusqu'au printemps 1942, la marge bénéficiaire de l'industriel était calculée en pourcentage du coût global de production et augmentait donc avec lui. L'établissement de marges fixes avait pour but de le pousser à réduire au maximum ses coûts.

▶ Toujours à Grafenwöhr, mais cette fois avec le test d'un Panther *Ausf. A* flambant neuf. Le terrain est boueux à souhait, mais le char passe grâce à son excellente mobilité ainsi que la puissance de son moteur, relayée par ses larges chenilles !
Archives Caraktère



	1934-39	1940	1941	1942	1943	1944	1945 **	TOTAL
Total *Panzer* de l'année	3 093	1 459	3 256	4 098	6 083	8 466	998	27 453
Autres blindés chenillés de combat ***	?	184	550	2 076	5 878	8 996	5 730	23 414
TOTAL	3 093	1 643	3 806	6 174	11 961	17 462	6 728	50 867

PRODUCTION DES DIFFÉRENTS TYPES DE *PANZER* 1934-1945

Ces chiffres sont tirés directement de sources allemandes officielles. Ils ne sauraient toutefois être parfaitement fiables, et des divergences notables entre les études les plus complètes peuvent apparaître. Outre les simples erreurs de transcription ou de calcul, ces divergences peuvent tenir à des vides documentaires, à l'imprécision des dates ou du cadre géographique, au flou dans la distinction entre les types de production. De même, les prototypes ou petites séries non abouties ou de « propagande » (tel le *Neubaufahrzeug* de 1939-40) ne sont pas comptabilisés. Enfin, les autres types de blindés armés, semi-chenillés, mais surtout engins à roues ne sont pas intégrés ici.

* Production allemande seulement. Celle de 1939 est déduite, mais est peut-être sous-évaluée.
** Chiffres disponibles jusqu'en mars seulement. Du fait de l'occupation notamment de la Ruhr et de la Silésie, la production s'effondre à ce moment.
*** Autres blindés de combat chenillés se caractérisant par leur absence de tourelle : chasseurs de chars (*Panzerjäger* / *Jagdpanzer*), canons d'assaut (*Sturmgeschütze*) et canons automoteurs basés sur les différents châssis de chars, soit par conversion, soit par production, et à l'exclusion des automitrailleuses, engins du Génie ou matériels spéciaux.

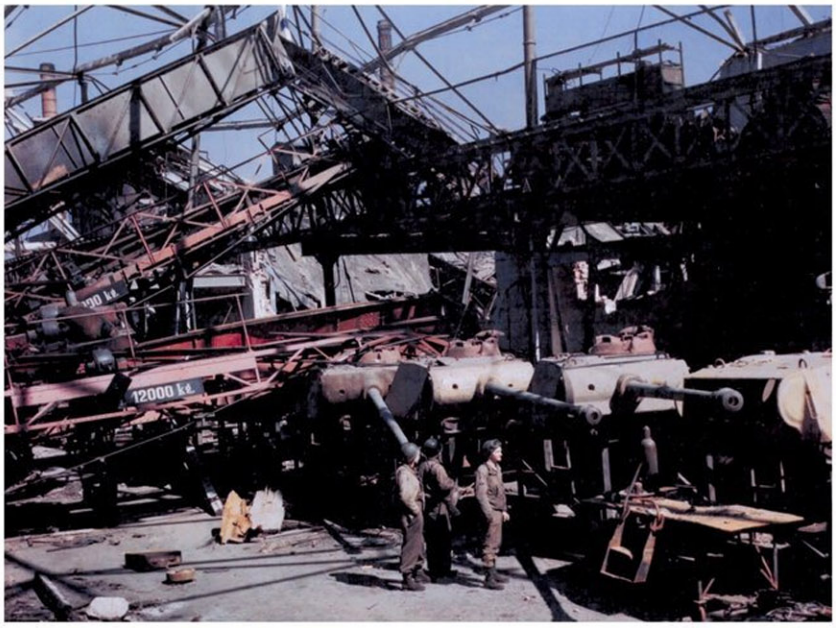
APOGÉE TARDIVE

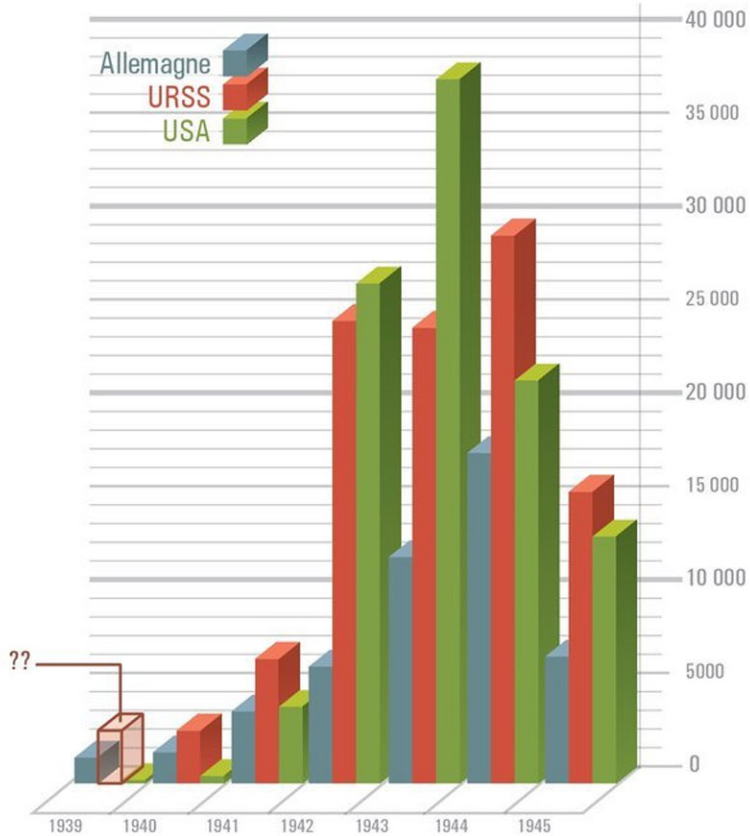
En septembre 1942, Hitler avait fixé des objectifs clairs en matière de production : 1 400 engins mensuels, dont 600 Panther, 50 Tiger, 150 *Panzer III/IV,* 300 *Sturmgeschütze* et 300 canons automoteurs. Mais ce n'est qu'en 1944 que les diverses mesures de mobilisation « totale » vont connaître leur plein rendement et permettre d'approcher peu ou prou ce volume de production ; il ne sortira notamment jamais plus de 380 Panther sur un mois donné. Le fait singulier n'est pas tant ici le volume atteint (qui reste très inférieur à celui des principaux adversaires du *Reich)* que sa croissance quasi continue dans un contexte de bombardements stratégiques alliés de plus en plus massifs. L'explication est à trouver dans les mesures prises par Speer, mais aussi dans le détournement d'une part importante des ressources allemandes à la seule reconstruction. Outre des millions de travailleurs libres, forcés ou littéralement esclaves, ce que Speer qualifie de « front » à part entière absorbe en effet une part importante des effectifs de la *Luftwaffe* pour la protection (chasse et *Flak*) et 200 000 hommes pour les seuls travaux de reconstruction des usines bombardées avec une inlassable régularité.

Les usines de l'Est (la FAMO dans le Gouvernement général ou Nibelungen en Autriche), relativement épargnées, prennent une importance considérable dans l'accroissement de la production. C'est en août 1944, alors même que la *Wehrmacht* menace de s'effondrer partout – en Biélorussie, en Italie centrale et en Normandie, – que la fabrication de blindés atteint son apogée : 810 *Panzer* sortent des chaînes (360 *Panzer IV*, 350 Panther, 6 Tiger I, 94 Tiger II), auxquels il faut ajouter presque autant de canons d'assaut et chasseurs de chars (492 *StuGe III* et IV, 20 *Sturmpanzer IV*, 263 *Jagdpanzer IV* et *Jagdpanzer 38(t)* et 14 *Jagdpanther*). Si l'on inclut les autres blindés chenillés de soutien (*Flakpanzer*, *Bergepanzer*, *Befehlspanzer*) et une trentaine de Nashorn armés de pièces de *8,8cm*, ce sont 1 688 *Panzer* et dérivés qui rejoignent les parcs de la *Wehrmacht* et de la *SS* au cours de ce seul mois d'août. Performance industrielle remarquable – mais inutile – que cette quasi-multiplication par cinq en trois ans (en août 1941, ce chiffre était de 342 engins) et par environ quarante depuis le début de la guerre ! Ces niveaux de production relativement impressionnants vont bon an mal an se maintenir jusqu'en 1945 et l'abandon de tous les bassins de production industriels. Malgré des pertes proprement terrifiantes (plus de 12 000 chenillés perdus, dont plus de 6 400 *Panzer* au cours de l'année 1944 !) et les bombardements massifs, les moyens blindés existants ne connaîtront aucune baisse durable, mais augmenteront même sensiblement jusqu'en février-mars 1945 : à ce moment-là, les forces allemandes disposent encore, en théorie, chiffre jamais atteint auparavant, de 13 400 engins chenillés, dont presque 2 400 Panther et Tiger, presque autant de *Panzer IV* de dernière génération et plus de 4 000 *StuGe*. 12 500 de ces engins sont prêts au combat ! Bien plus que le nombre brut de chars disponibles, ce sont bel et bien les réserves de carburant, le manque d'équipages entraînés et les inextricables difficultés de transport et de mouvements diurnes qui grèveront les tentatives illusoires de la *Wehrmacht* de renverser une situation stratégiquement désespérée.

EFFECTIFS DES *PANZER* ET PERTES CUMULÉES
(*PANZER* CHENILLÉS À TOURELLE SEULEMENT)

	1940	1941	1942	1943	1944
Pertes cumulées	env. 1 000 ?	2 758	2 648	6 362	6 434
Effectifs au 31/12	4 368	4 896	5 648	5 266	6 284
Dont en ligne	4 178	2 758	4 364	3 544	5 670





PRODUCTION COMPARÉE DE VÉHICULES DE COMBAT
1939-45

BILAN

Au total, malgré les imprécisions et quelques divergences entre les différentes sources, peut être retenu comme sûr le chiffre de 50 000 blindés chenillés de combat – dont un peu plus de la moitié de chars à tourelle – comme étant le véritable volume de production allemand au cours du conflit. Si l'on y ajoute tous les autres types de véhicules blindés légers ou à roues, y compris ceux du Génie ou de servitude, le chiffre total s'envole à 90 000 engins. À titre de comparaison, 50 000 est un chiffre globalement comparable à la seule production soviétique de châssis de T-34 (56 000, y compris les canons d'assaut SU-85/100/122) et à celle américaine des différentes versions du seul

char moyen M4. Voilà qui suffirait donc à illustrer les différences de conceptions de la production de masse en temps de guerre, comme les résume l'historien Mark Harrison : « *En Allemagne, la préférence pour les armements les plus récents et les plus variés possibles s'est alliée aux traditions industrielles artisanales pour limiter les possibilités de rationalisation et de réduction des coûts en temps de guerre. En Union soviétique en revanche, à la fois l'industrie et les forces armées furent engagées dans une stratégie de production de masse, quels qu'en soient les désavantages au plan de la variété des matériels et de la difficulté d'interrompre les chaînes de production pour améliorer les armements.* »

Au cours de la guerre, les usines Henschel fabriqueront pas moins de 21 types de blindés différents, Alkett 18, la MAN 17, Daimler 16, Krupp 12, la MIAG 11, la MNH 9. En comparaison, en URSS, la célèbre *Stalingrad Tracktornyy Zavod (STZ)* jusqu'en 1942 ou l'usine 183 de Niznhiy Tagil, pendant toute la guerre, se concentreront exclusivement sur le char T-34 dans ses différentes versions. Les limites propres de l'accès aux ressources disponibles et le manque de profondeur stratégique de l'Allemagne feront le reste : une guerre du matériel progressive menée avec une incontestable efficacité, mais bel et bien perdue d'avance pour le *Reich*. ■

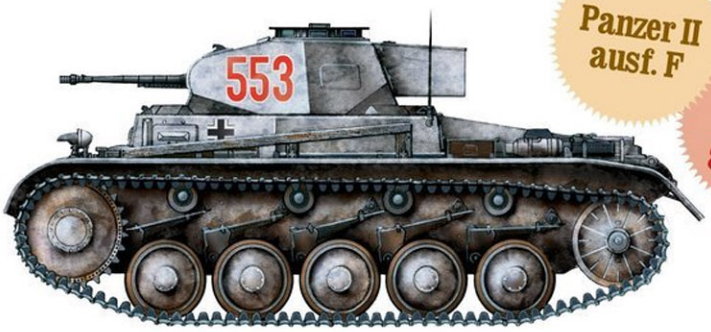
◤ et ▲ Ruines d'une usine allemande produisant des Panther et *Jagdpanther* photographiées par les troupes américaines en 1945. L'un des adversaires parmi les plus redoutables des industriels du *Reich* restera sans conteste l'aviation stratégique alliée... US Nara

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- Coll. *Tank industry report* in *Strategic bombing survey*, US Army, 1947
- Mueller-Hillebrand, *Tank Losses,* US Army, 1950
- Harrison (M), *The economics of world war II,* Cambridge U. Press, 1998
- Overy (R), *War and economy in the Third Reich,* Oxford U. Press, 1994
- Scherner (J) & Streb (J), *Was armament minister Albert Speer really responsible for the German « armament miracle » during World War II ?*
- Speer (A), *Au coeur du IIIe Reich,* Plon 1976 & *Speer Documents*
- Tooze (A), *The Wages of Destruction*, Lane, 2006

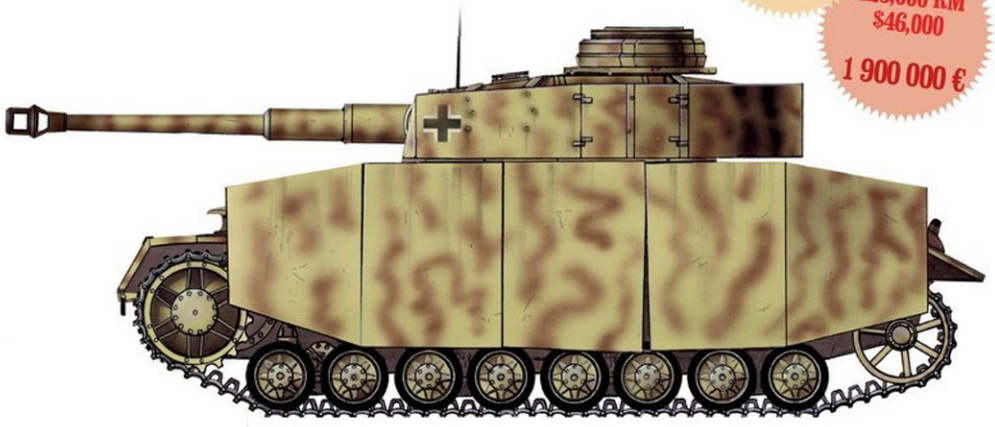
COÛT DE PRODUCTION DE QUELQUES *PANZER*

Les coûts en *Reich Mark* (RM) et en Dollar ($) sont basées sur les valeurs de 1941.
Leur conversion en Euro (€) tient compte de l'évolution générale des revenus.
À titre de comparaison , un char américain M1A2 Abrams coûte environ $6 210 000 , soit 4 800 000 €.



Panzer II ausf. F
53,000 RM
$20,000
800 000 €

Panzer III ausf. M
103,100 RM
$40,000
1 600 000 €



Panzer IV ausf. G
125,000 RM
$46,000
1 900 000 €

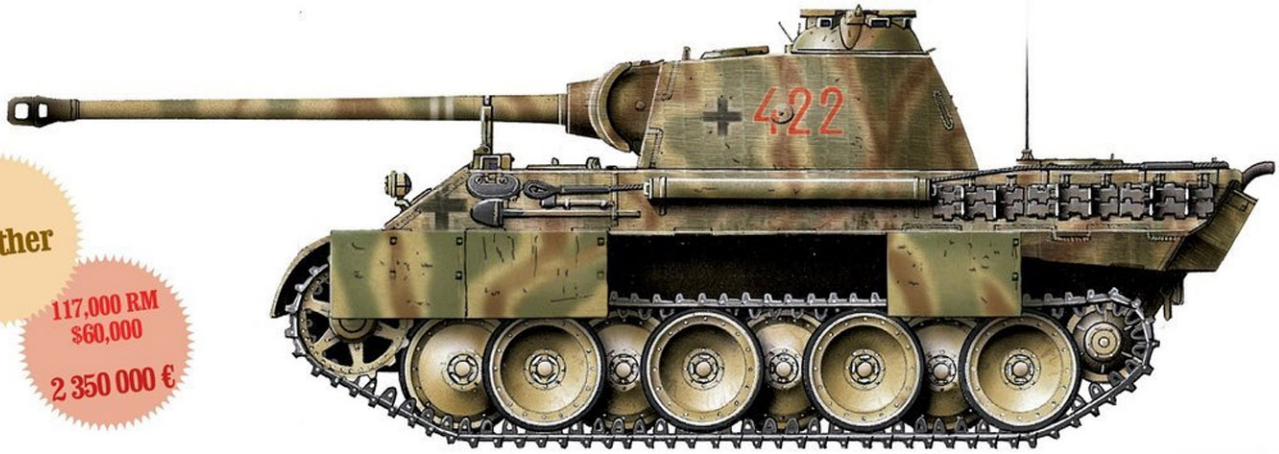
StuG III ausf. G
82,500 RM
$33,000
1 300 000 €

Note : les profils de cette double page sont représentés à une échelle relative.

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2012

Tiger I

300,000 RM
$120,000
4 700 000 €



Panther

117,000 RM
$60,000
2 350 000 €

Ferdinand/
Elefant

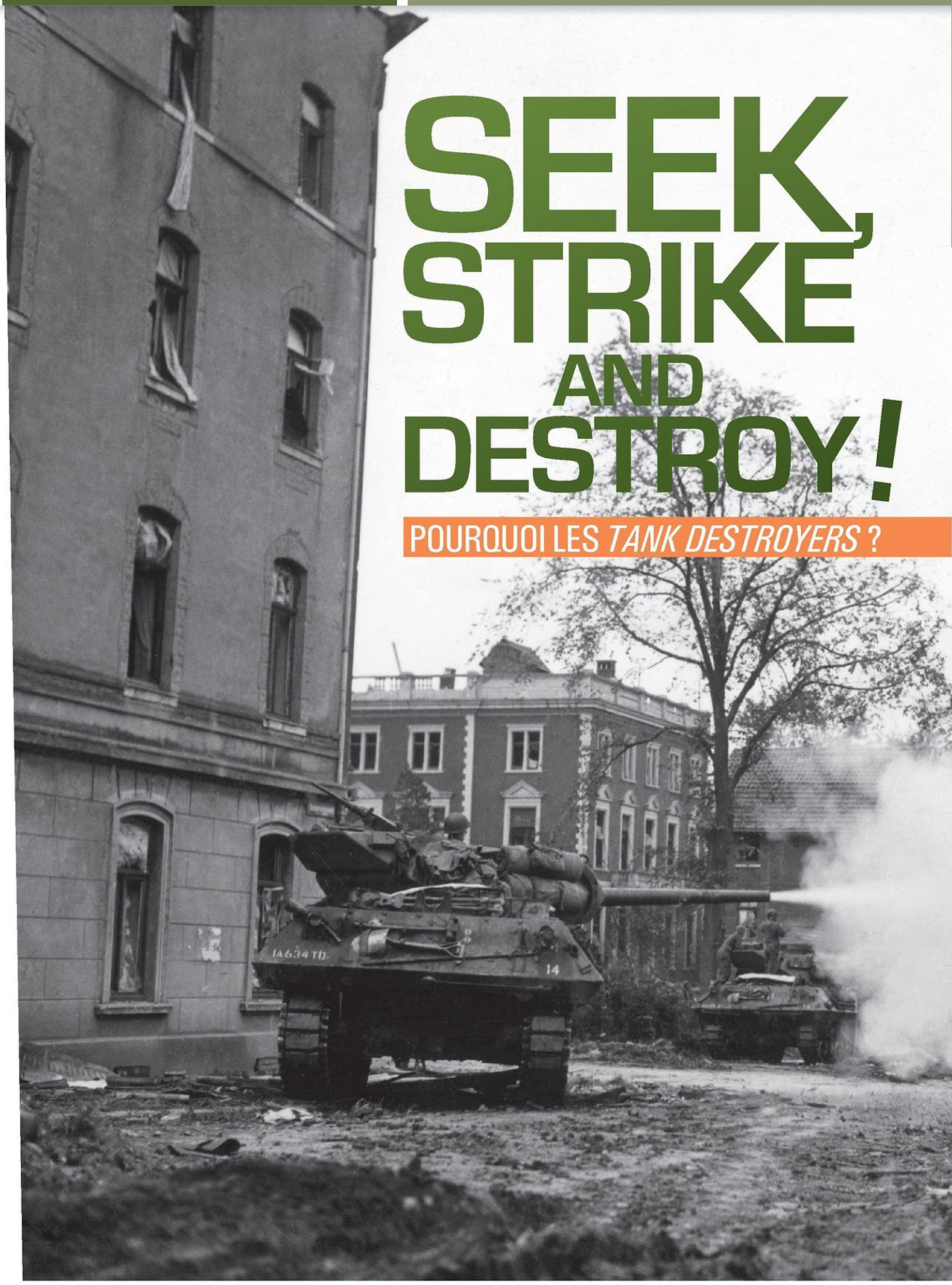
400,000 RM
$160,000
6 350 000 €

Tiger II

321,500 RM
$130,000
5 000 000 €

SEEK, STRIKE AND DESTROY!

POURQUOI LES *TANK DESTROYERS* ?



Engagés en Tunisie dans des combats pour lesquels ils n'avaient pas été conçus, les *Tank Destroyer Battalions* connaissent un baptême du feu chaotique. Par la suite, ils ne cesseront d'opérer en pointe, remplissant des missions proches de celles de la cavalerie mécanisée ou de l'artillerie d'assaut. Pourtant, en novembre 1945, l'*Army* décide de dissoudre ces unités. Un choix qui sera ponctuellement remis en cause durant la guerre froide, les États-Unis étant potentiellement confrontés à la masse mécanisée soviétique !

Par **Hugues Wenkin**

Les formations antichars équipées de pièces tractées sont conçues pour des missions strictement défensives ; elles sont donc relativement statiques : généralement, elles interdisent des secteurs critiques à l'ennemi, en se déployant le long des axes probables de contre-attaques blindées. Le but est d'infliger un coup d'arrêt à l'adversaire ou bien de le canaliser dans un « couloir de feu » où ses forces cuirassées seront anéanties. Autrement dit, elles permettent de libérer les réserves mobiles du défenseur.

En 1939-40, quasiment tous les belligérants ajoutent la mobilité à cette capacité antichar : c'est la naissance des chasseurs de chars. Certains sont développés sur des engins chenillés, comme le *Panzerjäger I*, d'autres sur des véhicules à roues capables d'évoluer en tout-terrain, à l'instar du Laffly W15 TCC français. Pour répondre à cet impératif de mobilité, les États-Unis conçoivent les *Tank Destroyers* (*TD*). À l'inverse des canons antichars tractés, leur rôle est purement offensif. Rapides et ne chassant pas à l'affût, ils ne sont théoriquement pas tributaires du terrain ; ils n'interdisent pas des zones du champ de bataille, mais recherchent et détruisent les *Panzer*.

RÉPONDRE AU « BLITZKRIEG »

Le *Tank Destroyer* est né du regard horrifié posé par les Américains sur la campagne de l'Ouest de 1940. Depuis la Grande Guerre, l'*Army* s'inspire de la pensée militaire française pour établir ses propres doctrines. Et comme à Paris, à Washington, on pense que les canons antichars représentent la parade idéale pour arrêter les colonnes mécanisées adverses, à condition toutefois de déployer une pièce tous les 100 mètres. Malheureusement pour le général Gamelin, la poussée blindée allemande se focalise sur des secteurs extrêmement étroits, avec pour conséquence la saturation des défenses. En outre, les *Panzer-Divisionen* attaquent entre Sedan et Dinant, une partie du front particulièrement mal protégée, car considérée comme peu menacée du fait de « l'impénétrable » forêt ardennaise.

La suite est tristement connue : en à peine deux semaines, la fine fleur des forces alliées est tournée, encerclée à Dunkerque et contrainte d'évacuer, en abandonnant une grande partie de son matériel lourd. La capitulation française survient le mois suivant, clôturant une bataille dans des conditions qui laissent à penser à Washington que la doctrine française a été rendue désuète par l'emploi en masse des chars. Sachant la guerre désormais inéluctable, les Américains réagissent en accroissant leurs dépenses militaires.

Dès octobre 1940, l'*Army* se lance dans son *Protective Mobilisation Plan* : un vaste programme destiné à préparer le pays au conflit et qui est placé sous l'égide du *Brigadier General* Lesley MacNair. Charge à lui d'organiser et d'entraîner les forces terrestres.

Pour les analystes d'outre-Atlantique, il est évident que le principal vecteur de la défaite alliée réside dans la puissance de la *Panzerwaffe*. C'est ainsi que la sous-estimation chronique du potentiel de l'Arme blindée – qui prévalait jusqu'alors – se transforme en une peur quasi irrationnelle des chars. Une psychose qui occulte l'ingrédient le plus important de la victoire allemande : la conception interarmes de la manœuvre au niveau opératif, erreur de jugement qui s'avérera lourde de conséquences pour les premiers *GIs* envoyés au combat.

En vue de résoudre le problème posé par les *Panzer*, un comité de réflexion a été initié à Washington. Conduit par le *Lieutenant Colonel* Bruce, ce groupe ne tarde guère à remettre ses conclusions : pour contrecarrer une attaque massive de chars, il faut être en mesure de concentrer ses moyens défensifs sur le point focal de l'assaut ennemi. Voilà qui est frappé au coin du bon sens. Mais ce n'est pas tout, car à la même époque, le *Major* Wedemeyer, diplômé de la *Kriegsakademie* et donc influencé par la pensée allemande, propose une approche inspirée de la capacité qu'ont les *Panzer-Divisionen* à rapidement concentrer leurs moyens dans des buts défensifs. Wedemeyer considère ainsi qu'il est vital que les forces antichars puissent se porter sans délai sur les secteurs menacés du front. En conséquence, il propose de mutualiser les ressources à l'échelon d'une armée, sous la forme d'une réserve mobile regroupant des bataillons antichars indépendants. Outre la mobilité, il met en exergue le fait que cette force doit posséder des armes puissantes. Vitesse et armement de gros calibre : tout est dit, cette vision est le point de départ d'une démarche qui conduira à la constitution des *Tank Destroyer Battalions.*

▲ Les différents exercices qui se déroulent dans le sud des États-Unis en 1941 et 1942 permettent à l'*US Army* d'établir sa doctrine en matière de lutte antichar. Deux courants de pensée s'affrontent, celui du général McNair, qui fait le pari du canon tracté, et celui du lieutenant-colonel Bruce, qui défend la solution des *Tank Destroyers* automoteurs. À Washington, nul ne tranchera, les deux types d'unités se côtoieront durant le conflit.

En haut : Le M6 est un petit véhicule sur châssis de Dodge armé d'un 37 mm, tandis que le M3 est un *Half-Track* équipé d'un canon de 75 mm. Dans les deux cas, ce ne sera guère une réussite...

En bas : Artilleurs antichars à l'exercice en Louisiane en 1941. Tout semble parfait, à un détail près : le 37 mm se montrera incapable de percer la cuirasse de la plupart des *Panzer* aux distances usuelles de combat !

Sauf mention contraire, toutes photos : US Nara.

VALIDER LE PRINCIPE

MacNair est un fervent défenseur de la rationalisation des forces en général et plus particulièrement en ce qui concerne la lutte antichar. Le 8 août 1941, il met ses idées en pratique : constituer un prototype de ce qu'il appelle un *GHQ antitank group*. Les formations réunies sont de la taille d'un régiment. Les moyens manquent, mais il parvient à rassembler quatre bataillons équipés de pièces de 37 mm et cinq de canons de 75 mm. Toutes ces unités proviennent de l'Artillerie. Il leur adjoint trois pelotons de voitures blindées, trois de génie et trois de fusiliers. Ils sont gérés à l'échelon d'une armée et reçoivent un entraînement spécifiquement orienté vers une fonction offensive : reconnaissance en force, prise de contact avec les chars ennemis, engagement avant que ces derniers n'aient le temps de se déployer et, enfin, destruction de l'élément blindé hostile.

En septembre 1941, les *2nd* et *3rd Armies* s'affrontent lors d'une gigantesque manœuvre en Louisiane. La première dispose d'un corps d'armée blindée, la seconde de trois *GHQ antitank groups.* L'analyse de MacNair souligne la supériorité des canons sur les chars ; mais en vérité, ce jugement est biaisé par les règles en vigueur pendant l'exercice : l'efficacité des pièces de 37 mm contre les blindés – et même des mitrailleuses ! – est grandement surestimée. Par ailleurs, pour qu'un char puisse avoir le dessus sur un canon, les arbitres considèrent qu'il doit engager sa cible par l'arrière. Curieuse conception de la guerre mécanisée que voilà, mais c'est ainsi !

Le 7 octobre, le *General* Marshall, « grand patron » de l'*Army*, ordonne l'affectation des *GHQ Antitank Groups* aux divisions existantes, les rebaptisant au passage *Tank Destroyer Battalions*. Le 27 novembre, le *War Departement* entame la mise sur pied de 53 bataillons indépendants. Jusqu'alors, les moyens de lutte contre les chars étaient dispersés au sein de *l'Armored Force*, l'Infanterie et l'Artillerie. À partir du 3 décembre, ils passent sous la tutelle du Grand quartier général. Les formations provenant de l'Infanterie reçoivent un numéro d'ordre dans la série des 600, celles originaires de l'Arme blindée (elle-même en pleine gestation) sont affublées d'un 700, tandis que les artilleurs se retrouvent dans les 800. Ainsi, par exemple, le *93d Antitank Battalion* devient-il le *893rd Tank Destroyer Battalion*.

La décision a été avalisée par les plus hauts responsables de l'*Army*, mais, concrètement, tout reste à faire. Il faut affiner la doctrine, puis concevoir une machine apte à y répondre sur le terrain. Le temps presse, car trois jours à peine après cette réorganisation, l'attaque japonaise de Pearl Harbor fait entrer l'Amérique en guerre.

LA FONCTION CRÉE L'ORGANE

Deux organismes doivent donner vie au projet. L'*Army Ground Force* (*AGF*) de MacNair est chargée de l'instruction des troupes et de la définition de la doctrine, tandis que le *Tank Destroyer Tactical and Firing Center*, sous les ordres de Bruce, doit parachever l'organisation des *Tank Destroyer Battalions*, rédiger les manuels et entraîner ces artilleurs d'un genre nouveau.

L'idée maîtresse qui émerge courant 1942 est que la mission d'arrêter une marée blindée est un problème tactique spécifique qui doit donc trouver une réponse tout aussi spécifique. La volonté affichée est de libérer les chars pour qu'ils puissent remplir leur rôle d'appui et de percée. Le *Field-Manual 18-5* de 1942, destiné à préciser l'organisation et les tactiques des *Tank Destroyers*, traduit parfaitement bien cette intention : « *Les unités de* Tank Destroyers *sont spécifiquement conçues pour conduire des actions offensives contre les formations blindées hostiles. Elles sont capables de mener des opérations en toute indépendance, mais elles opéreront préférablement en étroite coopération avec les unités amies de toutes les Armes. Quand elles appuient des troupes engagées dans des actions offensives, les unités de* Tank Destroyers *doivent les protéger contre des contre-attaques blindées et leur permettre la pleine exploitation de leurs succès.* »

Pour remplir ce rôle, toujours selon le *FM 18-5*, les caractéristiques de la nouvelle arme sont « *la mobilité et une grande puissance de feu antichar, combinées à un blindage léger et une bonne défense antiaérienne. La flexibilité opérationnelle est permise par une dotation importante en moyens de communication.*

▼ M10 à l'entraînement au *Desert Training Center*, situé en Californie et commandé un temps par le général Patton. L'engin tracte ici sa remorque à munitions.

Les troupes de Tank Destroyers *sont aussi capables de mener des actions efficaces contre les chars grâce à leurs armes de combat rapproché. Les opérations d'une unité de* Tank Destroyers *sont caractérisées par des mouvements rapides, des changements soudains de position et une succession d'engagements brefs mais violents, entrecoupés de courtes pauses dédiées au ravitaillement. Efficaces contre les chars, les* Tank Destroyers *sont cependant inadaptés au combat rapproché contre les fantassins ennemis.* »

Voilà qui augure d'une réelle innovation sur le champ de bataille, à un détail près : la doctrine est prometteuse, mais faute de moyens matériels, les *Tank Destroyer Battalions* sont encore largement équipés de pièces tractées. Or, le haut niveau de mobilité et la nécessité d'agir dynamiquement s'accommodent mal de ce genre de matériels. Sur ce point, Bruce et MacNair ont des divergences de vue tranchées. Le premier est en faveur d'un automoteur, alors que le second reste attaché au canon traditionnel. Outre le coût financier inhérent à un engin tel que souhaité par Bruce, MacNair invoque des aspects tactiques : comment camoufler ces machines, bien plus imposantes qu'un simple canon ; un argument spécieux, car le général oublie simplement qu'un canon n'est rien sans le semi-chenillé qui le tracte… Marshall tranche en faveur de Bruce ; et si MacNair se plie au désir de son supérieur, il ne sera jamais convaincu que cela aura été le bon choix.

Bruce souhaite un véhicule simple et bon marché, aisé à produire en grande série, rapide, léger, très mobile, équipé d'un tube de 3'' pouvant être servi par un équipage de cinq hommes. Ce n'est qu'après bien des réticences que l'*Ordnance Department* accepte de suivre ce cahier des charges. Finalement, fin 1942, la conception du *Tank Destroyer* commence, elle aboutira entre autres au M18 Hellcat, élégant mais perfectible par bien des aspects… En attendant, les *Tank Destroyer Battalions* s'équipent avec des matériels peu élaborés, mais faciles à assembler car basés sur des châssis de véhicules existants. Le premier de ces expédients est le M3 *Gun Motor Carriage* (*GMC*), un *Half-Track* destiné au transport de la troupe, sur lequel est greffé un canon de 75 mm datant de la Première Guerre mondiale, un simple bouclier protégeant les servants. D'autres héritent de M6 *GMC*, des Dodge tout-terrain armés d'un canon de 37 mm nettement insuffisant. Par la suite, c'est le châssis du Sherman qui sera mis à contribution, en l'équipant d'un blindage incliné et d'une pièce de 3'' antiaérienne montée en tourelle. Baptisé M10, l'engin est loin de rencontrer les suffrages de Bruce, qui le trouve bien trop « pataud ».

C'est donc avec un matériel insatisfaisant que les « chasseurs de chars » vont entrer en guerre en Tunisie, à la fin de 1942. Constituant une Arme nouvelle et indépendante, ces bataillons seront rattachés – en fonction des besoins – à des divisions dont les officiers ignorent leurs doctrines d'emploi, ce qui n'ira pas sans poser quelques problèmes graves.

▶ M3 déployés en Tunisie. L'engin est un pis-aller en attendant mieux. Il faut dire qu'il cumule les défauts et les handicaps : sa pièce manque de puissance, sa garde au sol réduit ses capacités de circulation en tout-terrain, son blindage n'est pas assez épais, sa silhouette est bien trop haute pour lui conférer un minimum de discrétion sur le champ de bataille et, pour finir, son compartiment de combat ouvert ne protège aucunement son équipage en cas de bombardements ou de combats contre des fantassins ennemis !

LA GRANDE DÉSILLUSION

Au total, sept *Tank Destroyer Battalions* participent à la campagne d'Afrique du Nord. Elle débute avec l'opération « Torch », le 8 novembre 1942, et se termine six mois plus tard, avec la chute de Tunis. Les « 601st » et « 701st » reçoivent rapidement leur baptême du feu du fait de leurs affectations, respectivement avec la *1st Infantry Division* et la *1st Armored Division*. Ils sont équipés de M3 *GMC* de 75 mm et de M6 *GMC* de 37 mm dans les pelotons légers.

L'honneur d'être les premiers à combattre revient aux hommes de la *C Company* du *701st TD Battalion*. Après avoir débarqué vers 6 heures à proximité d'Oran, ils avancent vers l'intérieur des terres, où ils se trouvent

▼ L'arrivée des premiers M10 sur le front tunisien est un soulagement pour la troupe. Malheureusement, ils seront mal employés… On voit ici le premier modèle de contrepoids installé à l'arrière de la tourelle afin de la rééquilibrer du fait de la masse importante de la pièce de 76,2 mm.

nez à nez avec une batterie d'artillerie française équipée de glorieux « 75 » modèle 1897. Les M3 *GMC* sont armés de la même pièce, fabriquée sous licence aux USA. L'engagement, bien inégal il est vrai, se solde par la destruction des canons français.

Un autre combat a lieu le 22 novembre 1942. Ce jour-là, la *B Company* du « 701st » et un peloton de reconnaissance reçoivent l'ordre de prendre Gafsa. Aucune précaution n'a été prise, et les Américains progressent vers la localité sans disposer d'informations sur l'adversaire. La compagnie envoie ses deux pelotons de M3 à l'attaque, conservant ses M6 moins protégés en réserve. La chance des débutants est avec eux : les *Half-Tracks* occupent la ville sans la moindre perte. Ils avancent ensuite vers l'est, prenant position près d'El-Guettar vers 16 heures, où ils surprennent l'ennemi. Selon le compte-rendu de l'unité, « *après quelques heures de repos le 23 novembre, la compagnie quitte Ferriana et repère l'ennemi juste avant d'atteindre Sbeitla. Conduite par les* 2nd Platoon, *la* B Company *détruit huit chars et prend 70 prisonniers Italiens et une quantité considérable d'équipement. L'automoteur de 75 mm dans lequel le lieutenant Edson jouait le rôle de canonnier s'adjuge trois blindés adverses de plus, après avoir été mis hors service par une pièce de 47 mm. Le* Corporal *Benvenuti, sévèrement blessé par des fragments de mortier, est la seule perte de la formation.* » Au total, pas moins de 400 Italiens sont capturés lors de ces combats étranges. Les instructeurs de Camp Hood décrivent ce cas d'école à leurs recrues, en précisant toutefois : « *n'espérez pas utiliser vos* Tank Destroyers *de cette manière et réussir dans la majorité des cas !* »

L'avis de ces experts est pertinent. En effet, pendant les premiers jours de la campagne, les unités ne font que s'aguerrir contre un adversaire peu motivé et mal armé. À Kasserine, les choses vont changer au cours de la bataille qui s'y déroule entre les 14 et 22 février 1943.

Pour leur premier véritable engagement, les « 601st » et « 701st » combattent en compagnies séparées, du fait de l'attrition progressive qu'ils ont eue à subir jusqu'alors. L'assaut initial des *10.* et *21. Panzer-Divisionen* balaie la *A Company* du « 701st » engagée aux côtés de *Combat Command A* de la *1st Armored Division*. Le lendemain, la *C Company* participe à une contre-attaque visant à reprendre Sidi Bou-Zid et tombe dans une embuscade allemande. Quant aux éléments du « 601st », totalisant un effectif inférieur au contingent d'une compagnie, ils défendent Sbeitla. Le 16 février, ils sont placés devant les positions tenues par le *Combat Command B* de la *1st Armored Division*. Le début de la bataille est à leur avantage : convenablement positionnés, ils prennent à partie les premiers *Panzer* qui se présentent. Malheureusement, le repli en désordre des unités de reconnaissance placées en avant-garde entraîne celui des « chasseurs de chars ».

Jusqu'alors, le bilan peu glorieux des *TD* peut – en partie – s'expliquer par le fait qu'ils n'ont pas encore rencontré une situation compatible avec leur doctrine de combat ; ce qui est révélateur d'un problème du point de vue de la souplesse d'emploi de ces unités. Ce n'est que le 23 mars 1943 que l'occasion se présente, lorsque les M3 *GMC* du *601st TD Battalion*, appuyant la *1st Infantry Division*, se déploient le long de la crête de Keddab, à proximité d'El-Guettar. Les « chasseurs de chars » y protègent le flanc Sud du dispositif américain.

L'attaque est menée par la *10. Panzer-Division,* qui a pour mission de prendre le contrôle du nœud routier de Gafsa en poussant le long de la route n° 15. Les blindés de Rommel avancent lentement vers les positions alliées, adoptant leur tactique traditionnelle de la *Flächemarsch* : les *Panzer* opèrent en pointe et en flanc-garde, encadrant les semi-chenillés et les automoteurs. Derrière cette « boîte blindée », des fantassins giclent des camions au fur et à mesure de la progression, pour sécuriser les points clefs. À proximité des lignes américaines, les assaillants se divisent en trois groupements tactiques. La pointe Nord se heurte à l'artillerie ; la *Kampfgruppe* du centre arrive au contact de l'infanterie. Ces deux pinces sont sur le point d'emporter la partie. Cependant, le gros de la force allemande tente de contourner les *Tank Destroyers* au sud. Ceux-ci sont dans leur élément : les voici enfin dans une situation à laquelle ils ont été préparés lors de leurs entraînements. Camouflés dans le Chott d'El-Guettar, une sorte de lac salé asséché, les *Half-Tracks* sont postés derrière une barrière de mines antichars. Quand ils reçoivent le choc cuirassé de 55 chars moyens et à peu près autant d'engins légers, les *Tank Destroyers* résistent sur la position. Seuls quelques fantassins et de l'artillerie au nord ont réussi à garder la liaison. Si les « chasseurs de chars » lâchent prise, ce sera une nouvelle défaite cuisante. Pendant le combat, la *A Company* du *899th Tank Destroyer Battalion*, équipée de M10, se joint à eux. Elle n'arrive que tardivement à cause des embouteillages créés par les troupes alliées en fuite. Les Américains se battent comme à l'exercice, en appliquant la tactique dite « du feu et du mouvement » prescrite par le manuel. Faisant rage toute la matinée, la bataille se solde par une victoire ; Rommel se replie, abandonnant sur le terrain 38 de ses précieux *Panzer*. Pas moins de 3 000 obus et 50 000 cartouches de mitrailleuses ont été tirés. Du côté des défenseurs, les pertes sont lourdes : 24 des 28 M3 *GMC* alignés ont été détruits, en plus de 7 M10, pour lesquels cet engagement constitue le baptême du feu. Alan Moorehead, témoin de la tentative allemande, affirme : « *Il faut avoir des nerfs d'acier et un entraînement sans faille pour s'opposer à une charge blindée. Vous devez tenir votre position jusqu'à ce que vous soyez vous-même pilonné. Les hommes ont combattu les* Panzer IV *jusqu'à parfois quelques centaines de mètres de distance. Certains chars ennemis étaient presque parvenus derrière les positions américaines. C'est alors que les Allemands ont lâché prise. La moitié d'entre eux ont tourné bride, pour finalement se replier en plein dans le champ de mines !* »

La campagne de Tunisie se solde par la défaite de l'Axe, avec le concours des *Tank Destroyers*. Mais le commandement américain, Patton en tête, a une piètre opinion de ces unités : « *Elles se sont révélées sans intérêt sur le théâtre des opérations.* » Le jugement est sévère, mais fondé.

▲ Superbe vue du M10 « Le Malin » appartenant au 3e escadron du RBFM de la 2e DB ; l'engin sera détruit au combat à la fin septembre 1944. Ayant calqué leur structure sur celle des unités blindées américaines, les divisions cuirassées françaises de la période 1943-45 seront naturellement équipées de *Tank Destroyers*.

▶ Un M10 photographié dans le secteur d'Aix-la-Chapelle (Aachen, Allemagne), à l'automne 1944. La machine emporte un dispositif coupe-haie conçu en Normandie, quelques mois plus tôt. Lors des combats pour Aix-la-Chapelle, les équipages des *Tank Destroyers* opéreront au profit des *GIs*, en les appuyant par des tirs tendus contre des cibles « molles » ou des secteurs fortifiés.

En réalité, les « chasseurs de chars » ont été confrontés à trois écueils. Le premier est le manque de maîtrise et d'expérience des chefs sur le terrain : ils ont assigné aux *Tank Destroyers* des missions qui ne leur conviennent pas, dans des conditions défavorables, les faisant par exemple attaquer au petit matin en direction du soleil levant. Ou comment employer à contre-nature des engins faiblement blindés pour conduire des assauts frontaux…

Le second problème se situe au sein de ces formations en elles-mêmes, qui ont le plus grand mal à concrétiser l'esprit de leur doctrine. Le regard d'Omar Bradley sur la campagne de Tunisie est à ce sujet éloquent : « *En Afrique, nous avons appris à ramper, marcher et ensuite… courir. Si ce processus d'apprentissage avait été lancé en France, il en serait résulté un effroyable désastre.* »

Enfin, les médiocres performances des *Half-Tracks* M3 *GMC* en tout-terrain ont poussé les divisions d'infanterie à les employer d'une manière très statique, sans toujours prendre en compte la nature dénudée du terrain, rendant leur camouflage difficile. C'est ainsi que de nombreux engins ont été détruits à longue portée par les *Panzer* ou l'aviation, alors qu'ils étaient littéralement bloqués derrière des remblais de pierres.

PARENTHÈSES

Les échecs de la campagne d'Afrique du Nord ont d'importantes répercussions sur le rôle attribué aux *Tank Destroyers*. L'aspect tactique est repensé en 1943, et la nouvelle version du *FM 18-5* est publiée le 18 juillet 1944.

Cette fois, il n'est plus question du concept « Seek, Search and Destroy » et d'actions offensives, les rédacteurs se contentant d'évoquer un état d'esprit agressif. Les *Tank Destroyers* ne doivent plus lancer de « chasses à courre » mais s'embusquer pour détruire l'ennemi : « *Mouvement sur les positions de tir pour intercepter les blindés adverses, en se déployant à l'avance afin de permettre un bon positionnement et le camouflage des engins. Les* TD *doivent piéger les chars adverses mais ne doivent pas les poursuivre.* »

Ainsi, la mobilité tactique, qui était la pierre angulaire de la doctrine du début de guerre, est remplacée par la nécessité de se camoufler et de profiter du terrain pour compenser le manque de protection des machines : « *Sélection et occupation des positions : la vulnérabilité des* Tank Destroyers *aux chars, aux antichars et aux tirs d'artillerie requiert de prendre toutes les mesures pour sécuriser le dispositif camouflé. La position la plus avantageuse est celle qui offre des tirs de flanquement. En terrain nu, les* Tank Destroyers *doivent être enterrés et camouflés. Les canons tractés doivent toujours être embossés.* »

Les hommes reçoivent pour instruction de se battre sur la position choisie et de la tenir le plus longtemps possible, il ne s'agit plus de tirer deux ou trois coups et puis changer d'emplacement. Les succès obtenus par les Britanniques avec des canons tractés positionnés en hérisson, dans le cadre d'une défense en profondeur, ainsi que les tactiques allemandes font réfléchir les stratèges américains. La méthode allemande du positionnement triangulaire – deux pelotons de front et un troisième en arrière, l'ensemble s'appuyant mutuellement – est conseillée aux commandants de compagnie. En outre, le manuel pousse les commandants à utiliser l'infanterie pour améliorer leur sécurité.

Il est également préconisé un autre emploi des « chasseurs de chars » : pendant le printemps 1943, des essais de tirs indirects sont réalisés au *Tank Destroyers Training Center*. Une formation à ce mode d'utilisation est intégrée au cursus des équipages, dont la plupart proviennent de l'Artillerie. Pendant les manœuvres de Louisiane de 1943, le *823rd Tank Destroyer Battalion (towed* – tracté*)* est affecté à différentes divisions pour chaque phase de l'exercice.

L'emphase est mise sur les possibilités de tirs indirects, afin de renforcer l'action des unités d'artillerie. Les *Tank Destroyers* sont alors spécifiquement placés sous le contrôle des artilleurs qui leur désignent les cibles à traiter. La téléphonie par câble est préconisée pour faciliter cette coordination ; mais bien entendu, avec ce « fil à la patte », l'emploi des automoteurs est obligatoirement fixe. Le passage de la Roer, le 23 février 1945, est une parfaite illustration des « chasseurs de chars » dans cet usage. À cette occasion, le *2nd Destroyer Group* reçoit une mission en trois volets : fournir un appui direct à l'infanterie d'assaut, neutraliser les positions adverses par un tir indirect et interdire les routes d'approche des renforts ennemis par une action à longue portée. D'autres missions, telles que la destruction des blockhaus ou encore la défense des plages contre des attaques amphibies, sont également envisagées.

▼▼ Usage à contre-courant mais si répandu de ce M10 : tir indirect. En Italie, comme ailleurs, les *Tank Destroyers* seront souvent employés en tant que pièces d'artillerie automouvantes. Rappelons que la plupart des officiers travaillant sur M18 ou M10 étaient issus des écoles d'artillerie ; ceci explique cela...

▼ Encore équipé de son *Fording Kit*, ce M10 ouvre le feu sur l'ennemi, peu après le débarquement de Normandie. La nature du terrain, notamment le bocage, ainsi que les pertes en Sherman conduiront les Américains à utiliser les *Tank Destroyers* comme de simples chars.

ITALIE ET NORMANDIE

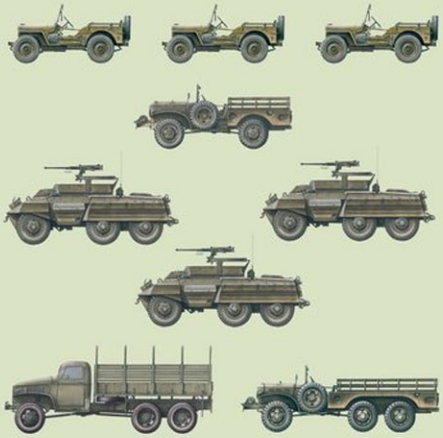
Comme en Afrique du Nord, la campagne d'Italie qui débute à la fin de l'été 1943 ne permet pas aux *Tank Destroyers* de s'exprimer à plein potentiel. Les unités sont « éclatées » dans des affrontements très localisés, et, faute de marées blindées à contrer, les « chasseurs de chars » se transforment en engins d'appui direct, aidant à la progression des *GIs*. L'Italie voit également arriver au combat les premiers M18. Mais les temps ont changé, et son excellente mobilité ne sert à rien. Pis encore, pour gagner en motricité, les ingénieurs ont diminué le poids de l'engin en sacrifiant sa protection. Le M10, moins rapide mais mieux protégé, s'avère finalement plus adapté aux missions imposées par la situation tactique.
Au sein de l'*Army*, l'expérience italienne amène certains à considérer que les *Tank Destroyers* ne servent finalement pas à grand-chose ; et le débat de leur utilité supposée par rapport aux pièces tractées de reprendre de plus belle… celui-ci est cependant très vite tranché, en faveur des automoteurs : il devient en effet évident que la mobilité et la protection des servants offertes par les pièces automotrices compensent largement les maigres avantages des tubes tractés. L'inconvénient de devoir creuser des positions plus larges, pour y placer les M10 à défilement de tourelle, est considéré comme moindre par rapport à la vulnérabilité des canons antichars – d'autant que le paysage italien, vallonné et occupé par une végétation plus dense qu'en Afrique, réduit l'impact négatif de la taille des engins.
Pourtant, peu avant « Overlord », au printemps 1944, les bataillons tractés ont encore la faveur du commandement, tandis que les formations automotrices sont délaissées. Elles sont simplement maintenues en réserve d'armée ou de corps d'armée, au grand dam de la troupe, en particulier des vétérans.

TANK DESTROYER BATTALION

Headquarters and HQ Company

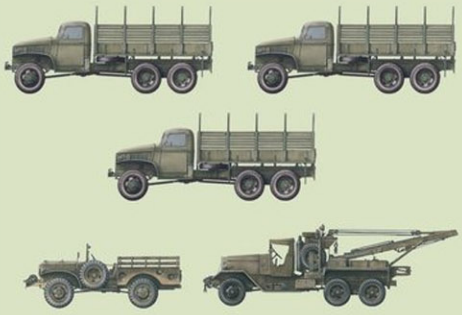
Headquarters

Staff



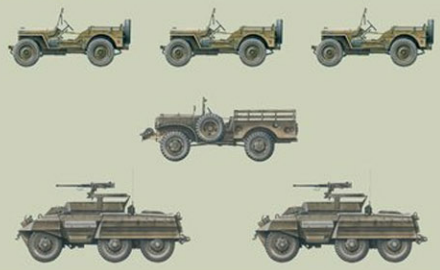
Communications

Maintenance

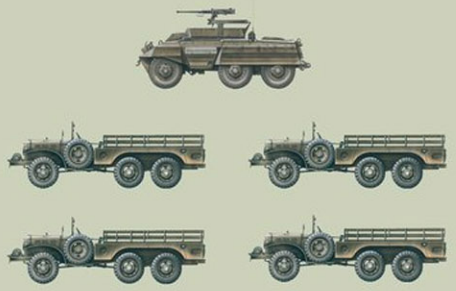


Reconnaissance Company

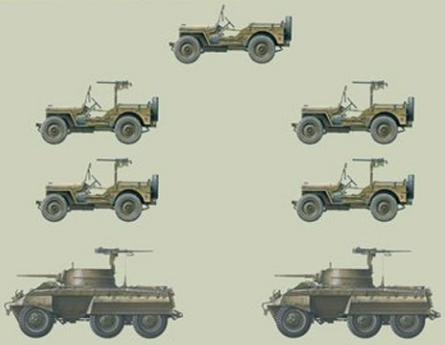
Company HQ



Pioneer Platoon

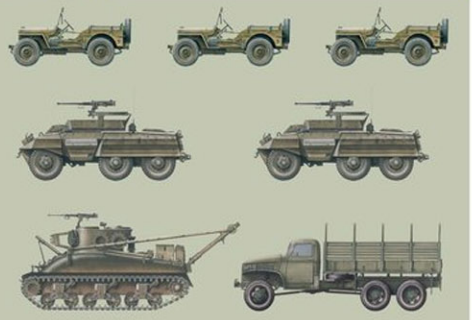


1st Platoon / 2nd Platoon / 3rd Platoon
(dotation identique)

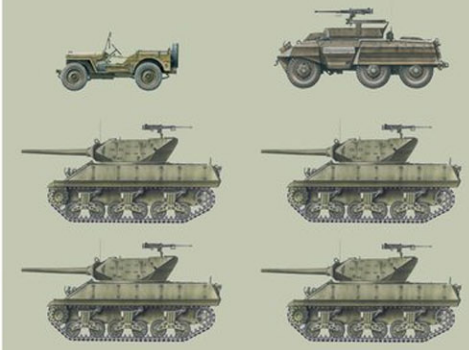


Company A | Company B | Company C
(dotation identique)

Company HQ



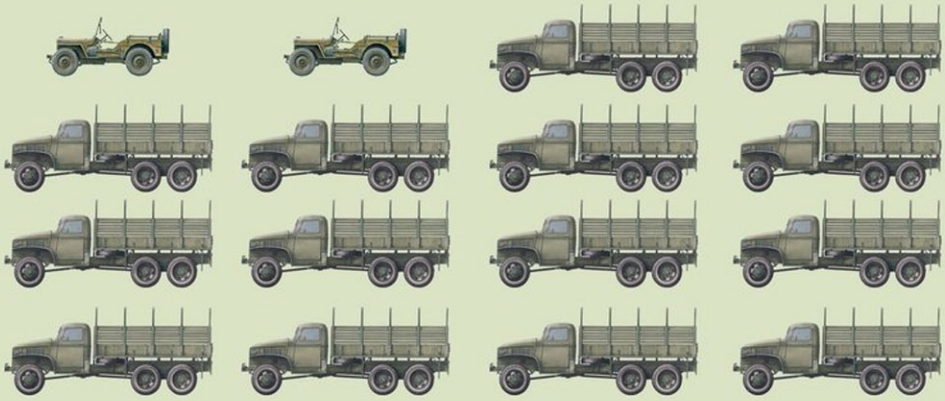
1st Platoon



2nd Platoon

3rd Platoon

Transport

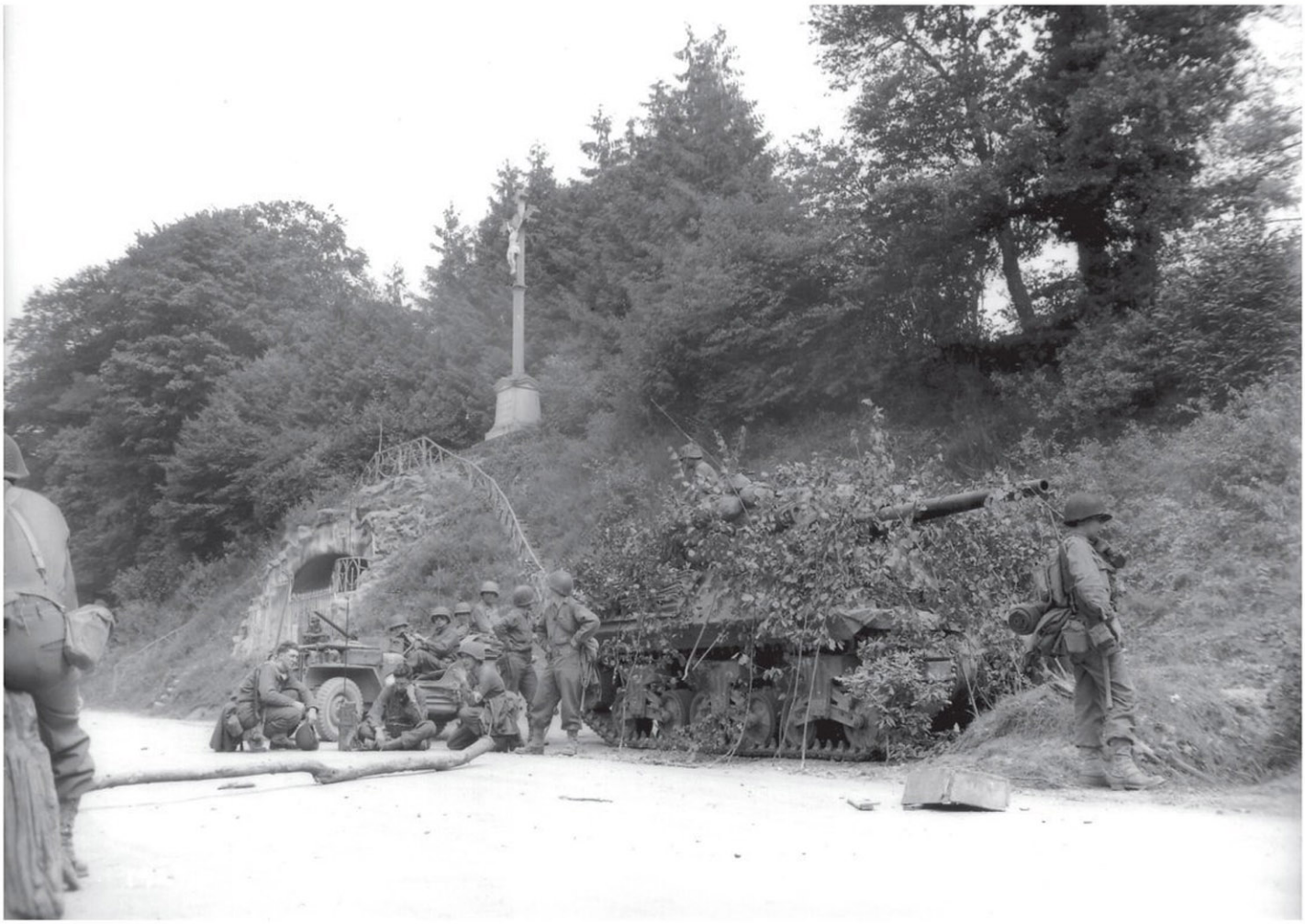


Car les leçons tirées des débarquements et des combats en Afrique du Nord comme en Italie ont souligné le fait que les canons tractés sont trop lents, trop vulnérables et trop dépendants du réseau routier. Pour les *GIs*, la meilleure arme pour faire face aux contre-attaques blindées – avant qu'elles ne soient au contact – est le M10. Ces retours d'expérience et la pénurie de pièces tractées provoquent un revirement de situation en faveur des automoteurs : les M10 seront de la partie en Normandie, ce dont les *GIs* se féliciteront. Et on les comprend, puisque, dans le cas contraire, la lutte antichar n'aurait reposé que sur le canon tracté de 57 mm et le bazooka : deux armes « de contact » ne permettant pas de maintenir à distance les blindés allemands.

Avec leur pièce de 3'', les M10 constituent donc un renfort appréciable, qui s'avérera très vite indispensable.

Les *Panzer* sont généralement employés en *Kampfgruppen*, conçues pour entraver l'avance alliée grâce à des contre-attaques ciblées et limitées. Une seule fois, la *Panzerwaffe* tente une attaque en masse pour essayer de couper en deux la *1st Army*, dans le secteur d'Isigny, mais la présence d'un bataillon de M10 sauve la situation, et de nombreux chars allemands sont neutralisés.

La Normandie est toutefois une épreuve douloureuse pour les Américains : les vergers et les prés ceinturés par des haies presque infranchissables, reliés entre eux par des chemins étroits et bordés de talus, créent des compartiments de terrain réduits. Les M10 postés à quelques centaines de mètres derrière les fantassins ne peuvent que très difficilement délivrer un appui feu efficace à l'infanterie. Néanmoins, les pièces tractées sont encore moins bien adaptées à la situation. Souvent, elles sont repérées après quelques coups tirés et doivent changer de position. Sous la mitraille ennemie, cette manœuvre est dangereuse, et de ce fait les pertes deviennent rapidement sensibles. Pris au piège du bocage, les *GIs* réclament le renfort d'un engin techniquement proche du *Sturmgeschütz* allemand, un canon d'assaut capable d'engager les chars adverses ainsi que les positions retranchées. Affecter un *Tank Battalion* à chaque *Infantry Division* ne fournit pas un appui satisfaisant, car les chars légers armés d'un canon de 37 mm ne sont d'aucune utilité. Il devient donc nécessaire de ventiler les deux compagnies de chars moyens de ces bataillons entre les trois régiments de fantassins. Mais, là encore, les pertes sont lourdes, et les *Tank Destroyers* sont à leur tour mobilisés pour assurer l'intérim, avec succès. Il est vrai que la présence des M10 rassure les fantassins.



▲ M10 faisant mouvement dans le bocage normand. L'engin allie la fiabilité du Sherman à la puissance de feu de son canon de 76 mm.

Cette réalité pousse les Américains à revoir l'emploi de leurs « chasseurs de chars ». Il n'est plus question de les regrouper à l'arrière pour les envoyer ensuite vers les points critiques du front, mais de les déployer en première ligne, aux côtés de l'infanterie. Le règlement évolue, et les vaillants M10 prennent désormais la place initialement dévolue aux armes antichars tractées : ils ne doivent plus s'échelonner le long des axes de pénétration probables de l'ennemi, mais opérer sur l'avant : le concept de défense en profondeur disparaît. Bien qu'existant toujours sur le plan administratif, dans les faits, les *Tank Destroyer Battalions* sont démantelés et leurs différentes compagnies affectées à des *Combat Commands* ou à des régiments d'infanterie. L'état-major organique des *Tank Destroyers* perd le contrôle de ses propres engins. Pratiquement désœuvrés, les officiers ne peuvent plus coordonner leurs formations ; ils doivent se contenter de tâches administratives, et, dans le meilleur des cas, ils se transforment en conseillers auprès des états-majors.

DES *STUGE* POUR LES « BOYS » !

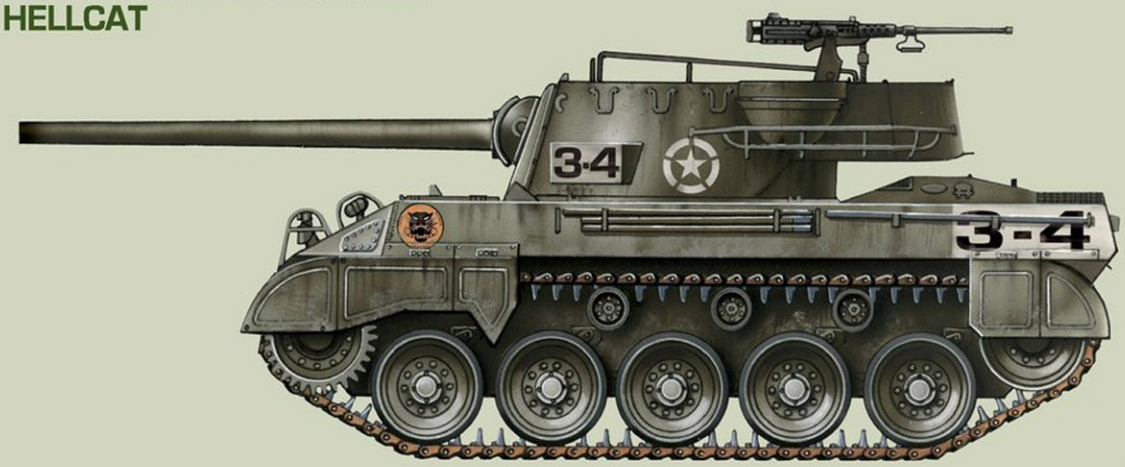
Les *Tank Destroyers* ont un rôle qui se rapproche de celui des *Sturmgeschütze* adverses : ils appuient les attaques d'infanterie en se tenant à 500 mètres environ derrière les fantassins, de manière à ne pas être la cible des snipers pour lesquels leur absence de toit de tourelle est une aubaine. De là, ils pilonnent les positions ennemies émaillant l'axe de progression de l'infanterie ; en retour, les *GIs* neutralisent les antichars susceptibles de menacer leurs compagnons d'armes. Les M10 et M18 sont parfaits pour remplir cette mission : leur blindage les protège des projectiles de petit calibre, tandis que la grande vitesse initiale et la trajectoire tendue de leurs munitions sont très efficaces contre les fortifications légères. Mais parvenus aux frontières du *Reich*, les choses changent…

◤ M10 débarquant à Utah Beach durant l'été 1944. La machine est équipée de son *Fording Kit*.

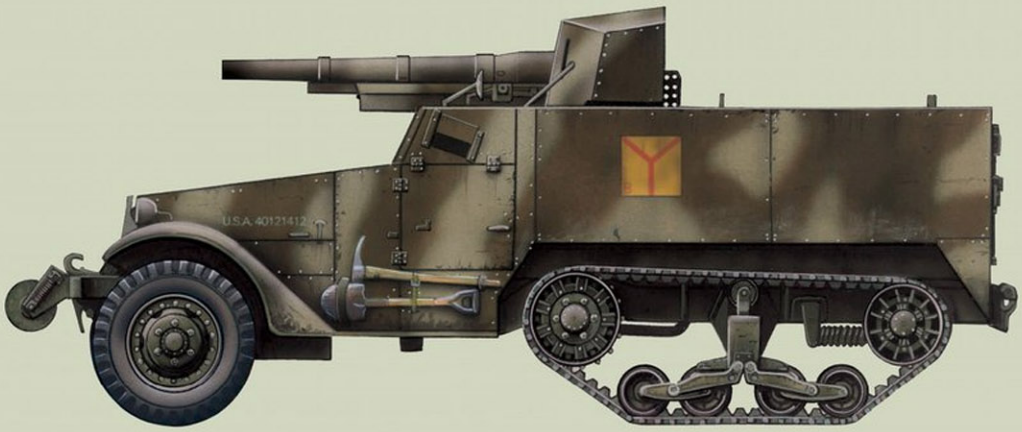
◀ Position antichar type en Normandie. Le M10 présenté ici est lourdement camouflé. Posté derrière un petit mouvement de terrain, il guette le moindre *Panzer* qui s'engagerait sur cette route.

Les fortins de la ligne « Siegfried » deviennent des cibles prioritaires pour les ex-« chasseurs de chars » qui – il est vrai ! – n'ont plus grand-chose à se mettre sous la dent, compte tenu de la raréfaction des *Panzer*. Toutefois, les limites des *Tank Destroyers* s'imposent d'elles-mêmes dans ce rôle de casseurs de bunkers. La découverte du *Westwall* a lieu pour la première fois en septembre 1944, sur la frontière germano-luxembourgeoise, près de l'Our. L'historique de la *5th Armored Division*, à laquelle est rattaché le *628th Tank Destroyer Battalion*, précise : « *À 18h15, le 11 septembre 1944, un détachement traverse l'Our, entre en Allemagne et écrit l'histoire ; ils sont les premiers combattants américains parvenus sur le sol allemand. Pendant les trois jours suivants, des patrouilles tâtent le dispositif de la ligne « Siegfried » et découvrent qu'elle n'est tenue que par très peu d'hommes. Néanmoins, l'ennemi commence à se renforcer. Les pentes raides, la boue et les défilés rendent la progression difficile pour les chars.* » Le 13 septembre, des M10 rattachés à la division se mettent en position et tirent pendant deux jours sur l'ennemi, qui ne réplique pas. Les résultats obtenus ne sont guère probants : « *Les canons des M10 sont employés de manière concentrée contre les fortifications. Il est observé que les perforants normaux n'ont pas d'effets contre le béton, en particulier quand ils sont recouverts de terre.* » En fait, le rapport indique qu'aucune munition, pas même explosive, n'est efficace. Seule l'*APC 90mm M82 Face Hardened Plate* réussit à souffler les portes d'acier des bunkers.

76 MM *GUN MOTOR CARRIAGE* M18 HELLCAT



75 MM *GUN MOTOR CARRIAGE* M3



Dans un souci de disponibilité immédiate, des canons de 75 mm sont montés sur des *Half-Tracks* M3, constituant ainsi un premier substitut de *Tank Destroyer*, en attendant l'arrivée d'un véhicule spécialisé. La conception débute à la fin de l'été 1941, et 86 machines sont déjà produites à la fin de l'année. Au total, 2 116 M3 GMC sortiront des usines.
Au combat, les M3 GMC pèchent par plusieurs défauts : leur silhouette est difficilement camouflable, et si l'engin est rapide – 72 km/h en vitesse de pointe –, ses capacités en tout-terrain sont limitées du fait de sa garde au sol de 30 cm ; la faible épaisseur de son blindage n'offre qu'une protection toute relative aux servants ; quant à sa grande superstructure ouverte, elle pose également problème lors d'accrochages avec l'infanterie. Les pertes au combat sont importantes, et l'engin sera rapidement remplacé par des M10, dès la fin de la campagne de Tunisie.

37 MM *GUN MOTOR CARRIAGE* M6

Le canon de 37 mm est initialement prévu pour équiper les unités légères de *Tank Destroyers*. Une solution est proposée par Ford, basée sur son T8 « Swamp Buggy » : elle a l'avantage d'avoir une silhouette ramassée et de constituer une plate-forme de tir stable, mais l'*Army* lui préfère finalement le Dodge ¾ ton. Désigné M6 GMC 37 mm, le petit engin emporte une pièce tirant vers l'arrière, protégée par un bouclier enveloppant de 6 mm d'épaisseur. Cet assemblage n'est théoriquement pas destiné au combat, mais uniquement à l'entraînement ; toutefois, faute de disposer de matériels en quantité suffisante, les Américains l'utiliseront en Tunisie. Notoirement inefficace, le M6 sera très vite retiré du front.

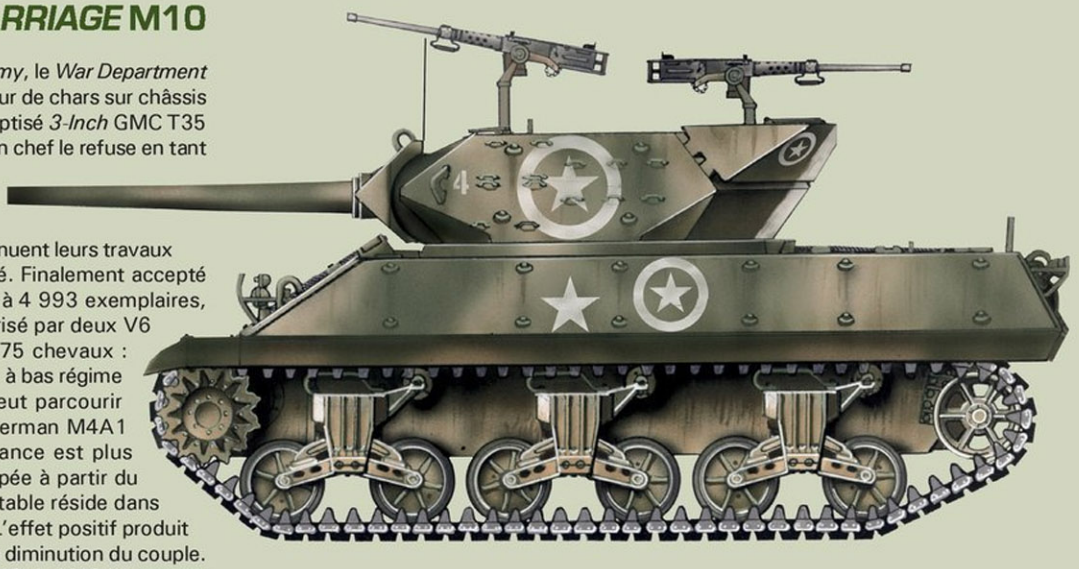
90 MM *GUN MOTOR CARRIAGE* M36

Peu après l'entrée en production du M10, le Tiger apparaît sur le champ de bataille, surclassant la pièce de *3-Inch*. Les Américains imaginent réarmer le M10 avec une arme plus puissante, basée sur le canon antiaérien de 90 mm, mais le poids du tube dans la tourelle du M10, mal équilibrée, nécessite sa refonte complète. De forme plus arrondie, la nouvelle tourelle est plus légère que celle du M10 et est maintenant motorisée. La conception est achevée en novembre 1943, et deux firmes reçoivent chacune un contrat pour transformer 500 M10A1 au standard M36. L'opération « Overlord » met en exergue la nécessité absolue de ce matériel. Pour répondre à la demande, l'American Locomotive reçoit une commande pour convertir 413 engins supplémentaires. Les châssis se faisant rares, des caisses de Sherman M4A3 sont utilisées pour donner naissance au M36B1. Septembre 1944 voit l'arrivée au combat de ce nouveau matériel. Devant l'accueil unanime réservé par la troupe, une production complémentaire de 724 exemplaires est lancée. La tourelle reçoit alors un toit faiblement blindé disposant de larges ouvertures et placé en surélévation pour permettre une excellente visibilité : c'est le M36B2.

Le cahier des charges rédigé par Bruce précise que le *Tank Destroyer* idéal doit être simple, bon marché, léger, manœuvrable, armé d'une pièce de *3-Inch* et servi par cinq hommes. La suspension est le principal obstacle que les ingénieurs doivent surmonter pour répondre à ces attentes, car les bogies à ressorts du type VVSS ne permettent pas d'atteindre le niveau de mobilité souhaité. En mars 1942, Bruce obtient de la General Motors Corporation que le système Christie soit intégré dans la conception de l'engin. Le premier jet reçoit une pièce de 37 mm comme armement principal. Mais, très vite, une seconde version armée d'un tube de 57 mm voit le jour. Le véhicule se montre satisfaisant, mais un autre prototype est réclamé : c'est le T67 équipé du canon de 75 monté sur le Sherman. La mitrailleuse de caisse est supprimée, le blindage est légèrement augmenté, tandis que la suspension à ressorts hélicoïdaux est maintenue. L'*Aberdeen Proving Ground* examine le résultat et demande qu'une suspension à barres de torsion soit utilisée, ce qui constitue une première au sein de l'*Army*. La pièce M1 de 76,2 mm de 55 calibres, plus légère que le *3-Inch* armant le M10, est choisie pour être installée dans une tourelle dépourvue de toit. L'ensemble est mu par un moteur Continental R975-C1. Le temps presse, et l'Amérique est en guerre, aussi l'*Aberdeen Proving Ground* commande-t-il immédiatement 1 000 exemplaires du nouveau 76 mm *Gun Motor Carriage* M18. Les six engins de présérie sortent d'usine en juillet 1943. La production ne s'arrêtera qu'en octobre 1944, avec 2 507 exemplaires construits.

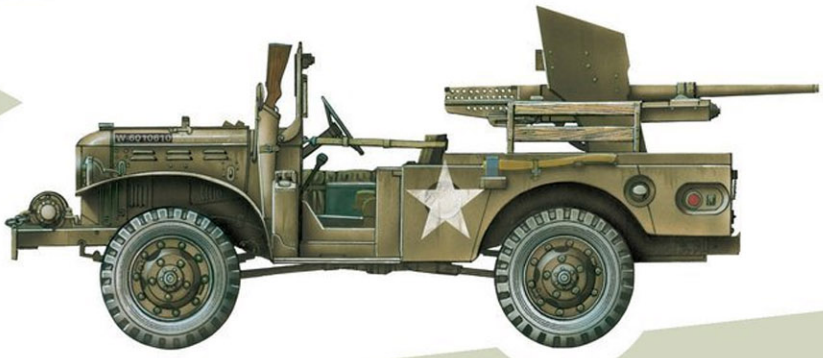
Avec une vitesse de pointe de 80 km/h, le M18 est le véhicule de combat le plus rapide produit par n'importe quelle armée pendant la guerre. Mais l'engin est peu blindé, ce qui se traduit par une grande vulnérabilité, en particulier en Italie, où les restrictions à la mobilité induites par le terrain annulent son principal avantage : sa célérité. La troupe lui préfère le M10.

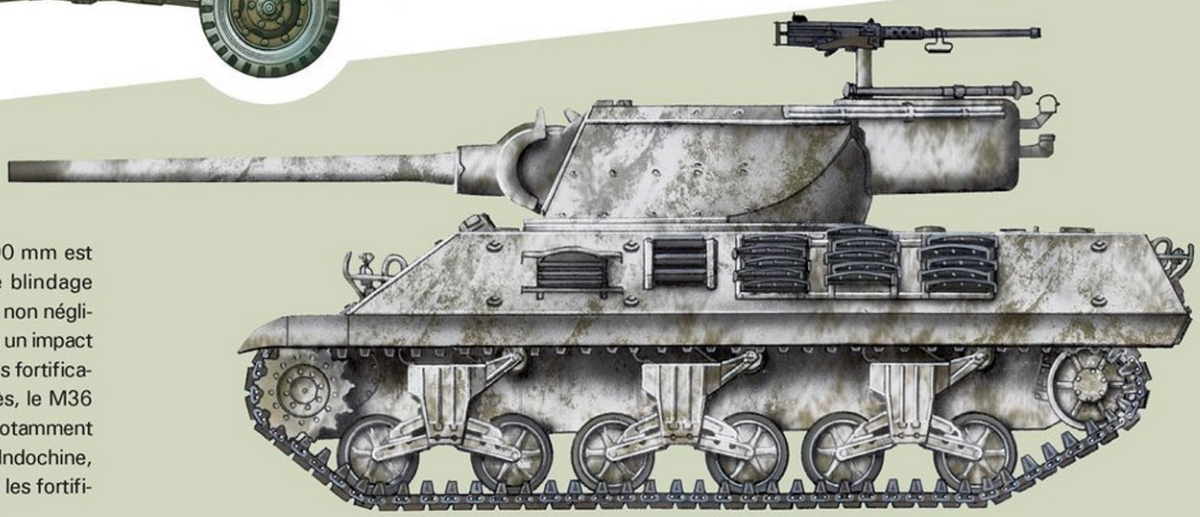
3-INCH GUN MOTOR CARRIAGE M10



Le Sherman étant le char standard de l'*Army*, le *War Department* demande à ce qu'il soit décliné en chasseur de chars sur châssis de M4A2. En mai 1942, un prototype baptisé *3-Inch* GMC T35 est proposé au *Tank Destroyer Board.* Son chef le refuse en tant qu'engin standard, en dépit de toutes les facilités logistiques et industrielles qui découleraient de son acceptation.

Néanmoins, Ford et General Motors continuent leurs travaux en dotant le T35E1 d'un blindage incliné. Finalement accepté et baptisé M10, le véhicule est fabriqué à 4 993 exemplaires, en attendant le M18. Le M10 est motorisé par deux V6 diesel, développant une puissance de 375 chevaux : la machine est fiable, la puissance élevée à bas régime et l'autonomie importante ; un M10 peut parcourir 365 km avec un plein, tandis qu'un Sherman M4A1 n'en fera que 165 ! Enfin, la maintenance est plus aisée. Une version M10A1 est développée à partir du Sherman M4A3. La seule différence notable réside dans l'adoption d'un V8 essence de 450 cv. L'effet positif produit par le gain de puissance est annulé par la diminution du couple. Moins fiable et plus gourmand que le M10, le M10A1 ne sera construit qu'à 1 413 exemplaires.





Dès qu'il arrive au front, le M36 affronte avec succès les *Panzer* les plus lourds. Son canon de 90 mm est capable de percer 152 mm de blindage à 1 000 mètres. Autre avantage non négligeable : dans son rôle d'appui, il a un impact beaucoup plus puissant contre les fortifications bétonnées. Véritable succès, le M36 connaîtra une seconde carrière, notamment sous les couleurs françaises, en Indochine, où sa pièce fera merveille contre les fortifications de campagne ennemies.

De même, dans le Pacifique, les « chasseurs de chars » sont employés à la réduction des abris fortifiés. Ces constructions ont de petites ouvertures de tir, et seul un coup direct dans l'embrasure peut permettre la mise hors de combat de la position, qui sera ensuite nettoyée par les fantassins. Cette tactique efficace a été mise au point après les premiers échecs contre la ligne « Siegfried ». Les M18, avec leur puissance de feu et leur précision de tir, se révèlent parfaits pour ce genre de situation. Cependant, les retours d'expérience insistent sur la nécessité absolue d'une coordination étroite avec l'infanterie, tant pour désigner leurs objectifs aux équipages que pour signaler des casseurs de chars adverses. Les Japonais se battent depuis des abris, dont ils émergent pour prendre à partie les *GIs* par l'arrière. Pour résoudre le problème, une conférence se tient à Washington le 18 mai 1945. Des représentants de l'*AGF*, du *Rocket Board*, de l'Artillerie, des écoles de troupes blindées et d'infanterie y reçoivent pour instruction de développer un système d'arme capable de réduire en miettes les fortifications nipponnes. Le projet reçoit le nom de code « Sphynx ». Le principe est simple, il consiste à tirer dans les entrées de manière à les obstruer. Une réplique de position japonaise est construite à Camp Hood. Le 76 mm du M18, le 90 mm du M36 et des roquettes de 2,36'' sont testés. Il s'avère que c'est le tube du M36 qui donne les meilleurs résultats quand l'obus explosif est équipé d'une fusée M78. La fin du conflit, trois mois plus tard, n'a cependant pas permis de mettre à profit les résultats de l'expérience.

OCCASION MANQUÉE

Le dernier pari d'Hitler dans les Ardennes, en décembre 1944, consiste à rééditer le succès du printemps 1940, en mettant en œuvre une ruée blindée vers l'Ouest, dont, cette fois, la course ne s'achèverait pas à Dunkerque mais à Anvers. Les *Tank Destroyer Battalions* se trouvent donc dans la situation pour laquelle ils ont été conçus trois ans plus tôt. Cette occasion de montrer leur potentiel est cependant manquée, car les formations sont dispersées en petits paquets opérant au profit de différentes divisions. Ces dernières doivent faire face à une masse de *Panzer* lourds et moyens. Très logiquement, sur le terrain, les officiers rechignent « à lâcher » la seule arme antichar valable à leur disposition. Il est donc très difficile de reformer les bataillons de « chasseurs de chars », d'autant que le chaos est immense derrière les lignes américaines, notamment lors des premiers jours de l'offensive. Des embouteillages monstres naissent lorsque les troupes en débandade croisent celles qui montent en ligne. Comme les autres engins, les *Tank Destroyers* sont bloqués sur des routes surchargées, ce qui les empêche d'intervenir à plein potentiel. Au final, les M10 et M36 des 24 bataillons mobilisés dans les Ardennes interviendront en petits groupements.

Malgré tout, ces engins démontrent de réelles aptitudes pour contrer l'attaque allemande conduite par la division *SS* « Hitlerjugend ». C'est notamment le cas sur la crête d'Elsenborn, où les machines du *644th Tank Destroyer Battalion* causent des pertes importantes à l'ennemi, le terrain boisé et tourmenté de l'endroit leur ouvrant de nombreuses possibilités pour s'embusquer et tirer à de très courtes portées. L'*After Action Report* de l'unité donne le résumé suivant des trois premiers jours d'engagement : « *Au total, les actions à Rocherath et Krinkelt se soldent par la destruction de 17 chars ennemis,*

deux endommagés et deux automoteurs détruits par le bataillon. » Les pertes subies sont minimes au regard du tableau de chasse : seuls deux M10 ont été perdus.
A contrario, le *801st Battalion*, équipé de pièces tractées par des semi-chenillés, perd 17 canons et 16 de ses *Half-Tracks* ! La boue englue les canons sur place, tandis que l'artillerie allemande s'adjuge de beaux cartons contre ces armes mal protégées.
Il faut également noter que les bataillons de *Tank Destroyers* sont « reconstitués » en catastrophe avec les éléments disparates présents sur place. Ainsi, le « 644th » se voit attacher les pièces tractées d'une compagnie du « 612th » et d'éléments du « 801st ». L'ensemble manque singulièrement de cohésion, ce qui limite la réactivité des unités ainsi amalgamées. Dans les faits, elles sont incapables de travailler selon leur doctrine.
Ce n'est heureusement pas le cas partout, le *703rd Tank Destroyer Battalion* par exemple est assigné en tant que réserve mobile dans le secteur de la *1st Infantry Division*. Son *After Action Report* affirme : « *Dans son ensemble, la situation permet de prouver que la base de la doctrine des* Tank Destroyers *est fondée. Les avantages d'une réserve mobile sont traduits par une habileté à prendre des positions favorables et à faire rapidement mouvement vers les secteurs menacés. En exploitant leur mobilité, les automoteurs ont pu stopper une attaque de chars.* »
Cette démonstration n'est pas un cas isolé, il suffit pour s'en convaincre de se référer aux combats du « 705th », équipé de M18.
Le bilan de la campagne des Ardennes est mitigé : les « pompiers du front » ont bel et bien évité un désastre à l'*Army*, mais par leur manque de mobilité, les unités tractées ont essuyé énormément de pertes. Partout où ils ont pu combattre en étant regroupés, les *Tank Destroyers* ont obtenu de bons résultats, mais « éclatés » en petits groupes, ils n'ont guère brillé. En fin de compte, l'ultime occasion du conflit de démontrer la validité du concept des « chasseurs de chars » n'a pas été saisie.

◀ Lorsque les M18, M10 puis M36 sont déployés en Europe occidentale, cela fait belle lurette que les Allemands sont sur la défensive et qu'ils n'utilisent donc plus leurs *Panzer-Divisionen* de la même manière qu'en 1939-42. La doctrine des *Tank Destroyers* est donc caduque. Les Américains vont alors employer leurs engins pour remplir plusieurs missions, dont l'appui des fantassins, que ce soit en rase campagne ou en zone urbaine.

UNE MAUVAISE IDÉE ?

Petit à petit, un toit légèrement blindé fait son apparition sur les M10 et M36 pour fermer les tourelles, tandis que des sacs de sable apparaissent sur les glacis pour renforcer la protection balistique. Les *Tank Destroyers* deviennent des chars… À la fin de la guerre, l'apparition du M26 Pershing armé d'un canon de 90 mm remplit sans problème le rôle dévolu aux « chasseurs de chars », tout en étant bien mieux protégé. Ce dernier facteur gagne en importance aux yeux des combattants, ce au détriment de la mobilité, car ils ont en face d'eux des *Panzer* de plus en plus lourds et donc perdant considérablement en souplesse tactique. Cette vision fait dire au général Devers, opposé aux « chasseurs de chars » depuis le début, que la meilleure arme antichar est le char lui-même. Un rapport préconise cependant de maintenir les *Tank Destroyers* comme arme d'appui organique des divisions d'infanterie, car ils ont apporté un concours appréciable aux fantassins sur l'ensemble des théâtres d'engagement. En dépit de cet avis autorisé, le démantèlement des unités commence immédiatement après la guerre, et la dernière formation – le *656th Tank Destroyer Battalion* – est dissoute le 1er novembre 1946. Le M26 joue de fait le rôle de *Main Battle Tank* et endosse toutes les fonctions de lutte contre les blindés, outre celle de l'appui feu.

▼ Ce M36 accidenté vient d'être remis sur ses chenilles. La machine, qui avait versé sur son flanc, a malheureusement écrasé deux de ses membres d'équipage postés en tourelle... Le M36 jouit d'un superbe canon de 90 mm capable de causer d'importants dégâts à tous les *Panzer*, même les plus lourds. En revanche, il souffre du même défaut que le Sherman, avec lequel il partage son châssis : son blindage n'est pas assez épais, et c'est la raison pour laquelle celui-ci a reçu des pièces de bois sur l'avant, afin d'améliorer la protection de son glacis.

▲ M36 Jackson en mouvement dans le massif ardennais à la fin de l'année 1944.

Cependant, l'histoire des « chasseurs de chars » ne s'arrête pas d'une manière définitive, car la guerre froide est devenue une réalité dès 1947. Deux faits interpellent les planificateurs de Washington. Primo, en 1973, pendant la guerre du Kippour, des éléments antichars égyptiens, concentrés le long des rives du canal de Suez, remportent un retentissant succès défensif contre les forces blindées de *Tsahal*. Cette bataille démontre l'efficacité d'une lutte antichar par des moyens concentrés.

Secundo, l'entrée en action du coûteux M1 Abrams dans le courant des années 1980 provoque un déséquilibre encore plus net qu'auparavant de la balance des effectifs face aux T-72 et T-80 produits en très grande série par les Soviétiques.

Une étude datant de 1987, réalisée par le *Major* Huntoon, souligne le fait que : « *l'Union Soviétique continue à produire des véhicules blindés en très grand nombre pour contrebalancer par les effectifs l'avantage technologique américain* ». Il précise également que la Russie est sur le point de dépasser l'OTAN en termes de puissance offensive conventionnelle et que, sous peu, les USA courent le risque d'être submergés par la masse cuirassée soviétique. Aux yeux de l'analyste, la *Bundeswehr* semble avoir adopté une politique plus adaptée en conservant en son sein des unités de *Jagdpanzer,* dont le rôle est : « *d'être employés en coordination étroite avec les chars dans tous les types d'opérations. Cette coopération est caractérisée par une division claire des responsabilités. Ainsi, le* Jagdpanzer *équipé de missiles guidés TOW engage les chars hostiles en profondeur, tandis que les Léopard s'en prennent à ceux évoluant en pointe* ». S'inspirant de la tactique allemande moderne, le *Major* Huntoon affirme que la vieille doctrine de la Seconde Guerre mondiale pourrait très bien être remise au goût du jour. Un autre expert, le *Major* Cope, reprend la même thèse deux ans plus tard, en concluant qu'il y a un bénéfice potentiel à remettre en service un engin spécialisé bon marché pour la lutte antichar, dans la mesure où il permettrait aux M1 Abrams de se consacrer à leur rôle d'appui à l'infanterie. Cependant, la chute du mur de Berlin en 1989 met un terme à ces études, et les descendants des M10, M18 et M36 ne verront jamais le jour.

▼ Tirs indirects dans les Ardennes en décembre 1944. Les *Tank Destroyers* joueront un rôle important dans ces affrontements !

TROP TARD…

À l'origine, les *Tank Destroyer Battalions* ont été mis sur pied pour faire face aux *Panzer-Divisionen* utilisant leurs chars en masse compacte. Mais quand l'Armée américaine arrive en Tunisie début 1943, puis en Europe quelques mois plus tard, elle ne se retrouve pas dans la situation qui existait au début du conflit et ne peut donc faire usage de l'outil qu'elle a forgé. La difficulté ne résulte pas dans une mauvaise performance des « chasseurs de chars » ni même dans une doctrine erronée, mais tout simplement dans le fait que les Allemands, eux-mêmes sur la défensive, n'emploient plus leurs formations cuirassées de la même manière.

▲ Le M18 Hellcat : il avait été conçu comme le *Tank Destroyer* idéal au regard de la doctrine imaginée par Bruce et les tenants de la solution « motorisée » au problème de la lutte antichar. Au final, il s'avérera insuffisamment blindé…

▼ L'Allemagne nazie n'a plus que quelques jours à vivre, et il y a fort à parier que cet équipage de M10 ne rencontrera plus le moindre *Panzer* !

Pour faire face à des *Panzer* de plus en plus lourds, les officiers américains utilisent les « chasseurs de chars » en petits groupes. L'idée est de renforcer la capacité antichar de l'ensemble des unités engagées. En même temps, les M10 deviennent des engins d'appui pour l'infanterie, un rôle dans lequel ils se montrent plus adaptés que les Sherman, dont la protection s'avère largement insuffisante. Imposée par la situation au front – en Italie d'abord, en Normandie ensuite –, cette évolution est généralement vue comme la preuve que le concept du *Tank Destroyer* était erroné dès le départ. De fait, nous pensons au contraire que le *Tank Destroyer* a reçu des rôles complémentaires dont il s'est acquitté d'une manière très honorable. Il démontre par là même ses facultés d'adaptation.

Il convient également de souligner la contribution psychologique des automoteurs à la victoire américaine, en amoindrissant la peur générée par les « hordes » de *Panzer*. Cette victoire de l'esprit n'a été permise que par le martèlement répété de l'affirmation que les chars aussi ont des vulnérabilités. Cette certitude, matérialisée par la présence des chasseurs de chars aux côtés des *GIs,* a permis d'éviter les vents de panique qui avaient balayé les premières victimes du « Blitzkrieg ».

Les *Tank Destroyers* ne devront leur disparition qu'à l'apparition du M26. Ce dernier partage avec eux des qualités de puissance de feu – son canon de 90 mm est le même que celui installé dans le M36 – et une suspension à barres de torsion similaire à celle du M18. Il s'en est suivi une fusion des capacités du « chasseur de chars » et du char qui a débouché sur le *Main Battle Tank* actuel. ■

Chroniques Africaines

Par **Xavier Tracol**

JUIN - JUILLET 1942

La guerre en Afrique du Nord change de visage avec l'arrivée de l'*Afrika-Korps* en février 1941. 70 ans après, nous revenons sur ce théâtre d'opérations pour détailler chaque bimestre d'une guerre décidément pas comme les autres.

Le 27 mai 1942, premier jour de l'offensive générale de Rommel sur la ligne « Gazala », un premier assaut de la division « Ariete » échoue devant Bir Hakeim, pointe Sud des défenses britanniques. Mais pendant ce temps, les unités allemandes continuent de progresser : en début de matinée, les *15.* et *21. Panzer-Divisionen* et la *90. leichte Afrika-Division* débordent la position française par le sud, puis remontent plein nord derrière elle. À 6h30, elles heurtent de plein fouet la *3rd Indian Motor Brigade* (*7th Armoured Division*), qui est anéantie en quelques heures, puis tombent par surprise sur les *4th Mechanized Brigade* et *7th Armoured Brigade* – toutes deux elles aussi de la *7th Armoured Division* –, qui se replient avec des pertes terribles. Ces deux unités n'avaient pourtant pas été repérées par le service de renseignements de Rommel, et même si la *90. leichte Afrika-Division* arrive à s'emparer du QG de la *7th Armoured Brigade* – avec tout son état-major et les codes de transmission –, l'engagement lui vaut à elle aussi des pertes significatives ; les Allemands s'aperçoivent en effet que l'ennemi dispose d'un nouveau char plus puissant que le *Panzer III* : le char moyen M3 Grant ! À midi, les *15.* et *21. Panzer-Divisionen* engagent la *22nd Armoured Brigade* (*1st Armoured Division*), qui ne peut soutenir le choc et se replie vers l'est, après la destruction d'une trentaine de ses engins.

▼ Ayant depuis longtemps prouvé sa désuétude, le Matilda II est cependant encore présent en nombre dans les brigades blindées britanniques de 1942. L'*Infantry Tank* qui sert de trophée à ces deux *Landser* a été détruit lors de la bataille de Gazala. Archives Caraktère

À l'assaut de la ligne « Gazala »

Tandis que la « Ariete » et le *DAK* remontent toujours plus au sud, poussant jusqu'à Knightsbridge, au centre de la ligne « Gazala », la *90. leichte Afrika-Division* fonce vers le nord-est, en direction d'El Adem, à environ 30 kilomètres derrière le front. Le plan de Rommel – atteindre la côte à Aïn el Gazala et empêcher toute retraite ennemie en prenant El Adem – est très ambitieux vu la faiblesse de son train logistique, mais le « Renard du désert » est confiant, espérant ainsi une victoire rapide. Côté britannique, la situation est des plus critiques : en une matinée, une brigade motorisée a été annihilée et deux autres sévèrement bousculées. Auchinleck tente alors de se rétablir en engageant frontalement les *2nd* et *22nd Armoured*

Brigades de la *1st Armoured Division* contre le *DAK* au nord de Knightsbridge. La bataille est confuse, les pertes lourdes dans les deux camps, et les combats ne s'arrêtent qu'une fois la nuit tombée. Les Allemands restent maîtres du terrain, mais ne peuvent aller plus loin, épuisés et à court de carburant. Victorieux, Rommel est toutefois dans une situation délicate : ses unités de tête ont perdu le contact avec le reste des forces italo-allemandes, et les objectifs n'ont pas été atteints ; Gazala n'est pas prise, et El Adem a aussi résisté aux assauts de la *90. leichte Afrika-Division*… Dans ces conditions, l'offensive italo-allemande patine jusqu'au 29 mai, date à laquelle une colonne de ravitaillement rejoint enfin les *Panzer*. Ce jour-là, le général Crüwell attaque la ligne « Gazala » par le nord, avec le 21e corps d'armée italien. Les divisions « Trento » et « Sabratha » donnent l'assaut, mais leurs fantassins sont incapables de franchir le mur de feu dressé par l'artillerie britannique. Alors que les pertes s'accumulent, Crüwell est fait prisonnier, son avion de liaison ayant été abattu par la DCA de la *150th Brigade*. Il est remplacé dans l'urgence par le *Generalfeldmarschall* Kesselring, qui n'a jamais commandé d'unités terrestres jusqu'à présent ! Ironie du sort, voici donc un maréchal sous les ordres d'un *Generaloberst* : Rommel… Le lendemain, ce dernier ordonne de traverser le champ de mines coupant le *Trigh* Capuzzo devant Sidi Mufta et El Adem. Dans un premier temps, la *150th Brigade* résiste admirablement dans le « chaudron » de Got El-Ualeb ; mais le 1er juin, à court de munitions et coupée de ses arrières, elle se fait hacher sur place : 3 000 prisonniers, 124 canons et une centaine de chars détruits. Le ravitaillement de l'Axe peut maintenant atteindre les unités du front sans devoir contourner Bir Hakeim, où les Français libres résistent toujours !

▲ Un M3 Grant lancé à pleine vitesse sur les arrières du front. À partir du printemps 1942, il va mener la vie dure aux *Panzer* de Rommel, malgré d'indéniables défauts de conception : une silhouette trop haute et une pièce principale en barbette. Archives Caraktère

Ce n'est que le 5 juin que le général Ritchie se décide à contre-attaquer en lançant l'opération « Aberdeen », censée pouvoir éliminer l'ennemi piégé dans le chaudron de Gazala : à 3 heures du matin, après une préparation d'artillerie, l'infanterie indienne et 156 chars Stuart des *7th Armoured* et *5th Indian Infantry Divisions* partent à l'assaut, dans un ballet complexe d'unités et en sous-estimant les défenses adverses. Prévenu par le service d'écoutes de la *Luftwaffe*, Rommel a en effet repositionné ses forces et attend les assaillants de pied ferme ; très vite, l'attaque des Britanniques vire au fiasco, et ils perdent une centaine de blindés. Donnant dans le champ de mines, 60 des 70 chars de la *32nd Brigade* sont ainsi perdus en quelques dizaines de minutes ! Alors que la *8th Army*, affaiblie et désorganisée, se replie, Rommel lance à son tour une contre-attaque qui fait 4 000 prisonniers. Les jours suivants sont consacrés à l'élimination de la résistance française à Bir Hakeim (cf. encadré p.56), véritable épine dans le flanc droit de l'Axe. C'est chose faite le 10 juin et, le lendemain, Rommel peut sortir du « chaudron » et reprendre sa progression plein est. La ligne « Gazala » n'existe plus.

Il rencontre les trois brigades de la *1st Armoured Division* sur les crêtes entre Knightsbridge et El Adem le 11 juin. Le choc est d'une grande violence, les Britanniques perdant 120 chars en quelques heures. Le lendemain est pire encore : après une journée de combat intense, il ne reste plus aux Anglais que 70 blindés en état de combattre, alors même que leur ligne de défense a été percée !

Suite p.56

La division blindée « Ariete »

La *132ª Divisione corazzata* « Ariete » (« Mouflon ») est créée en février 1939 et reçoit alors des chenillettes L3/35 et quelques chars moyens M11/39, puis des M13/40. Envoyés en Libye en 1940, ses blindés sont sacrifiés à Beda Fomm en février 1941. Reconstituée, l'unité va alors combattre aux côtés du *DAK* dans toutes les grandes opérations menées par Rommel. Elle s'illustre devant Tobrouk en mai 1941, puis à Bir el Gobi face à la *22nd Armoured Brigade*. Lors de la deuxième contre-offensive de l'Axe en janvier 1942, ses nouveaux Semoventi 75/18 font merveille contre la ligne « Gazala » et la *3rd Indian Motor Brigade*. Cependant, elle n'arrive à El-Alamein qu'avec un millier d'hommes et une dizaine de chars et se fait alors étriller par des forces supérieures, perdant plus de 500 soldats et sept batteries d'artillerie.

ALGÉRIE

LIBYE

Jock Columns

Une *Jock Column* est un type de groupement tactique motorisé employé pour des missions particulières. Créé par le lieutenant-colonel « Jock » Campbell pour harceler les forces italiennes en 1940-41, ce genre d'unité est généralement composé d'une compagnie d'infanterie, d'une ou deux sections de batteries antichars, d'une batterie antiaérienne et d'une batterie d'artillerie, le tout étant tracté ou monté en « Portée » sur camions. Ces forces mobiles servent alors à la reconnaissance profonde, et les FFL en conduiront plusieurs dans les alentours de Bir Hakeim en mai-juin 1942.

29 mai - Les généraux du *DAK*

Lors d'une inspection aérienne, le Storch du général Crüwell est abattu par la DCA britannique. Fait prisonnier, il est remplacé au pied levé par le maréchal de l'air Kesselring à la tête du *DAK*. Autres pertes d'importance pour Rommel, le général Gause et l'*Oberstleutnant* Westphal, blessés sur la ligne de front : le premier est le chef d'état-major général de la *Panzer-Armee Afrika*, tandis que le second est son chef des opérations (Ia). Quoique temporaires, de tels départs fragilisent encore un peu plus la situation allemande en Libye. Gause et Westphal seront remplacés par de bons éléments : l'*Oberst* Bayerlein et l'*Oberstleutnant* von Mellenthin.

TRIPOLI

SYRTE

ARCO DEI FILENI

EL AGHEILA

HOUN

MARADA

ZELLA

SEBHA

MOURZOUK

29 juin - 20 juillet
Séjour de Mussolini en Libye

Il avait fait le déplacement pour être présent lors de la chute du Caire.

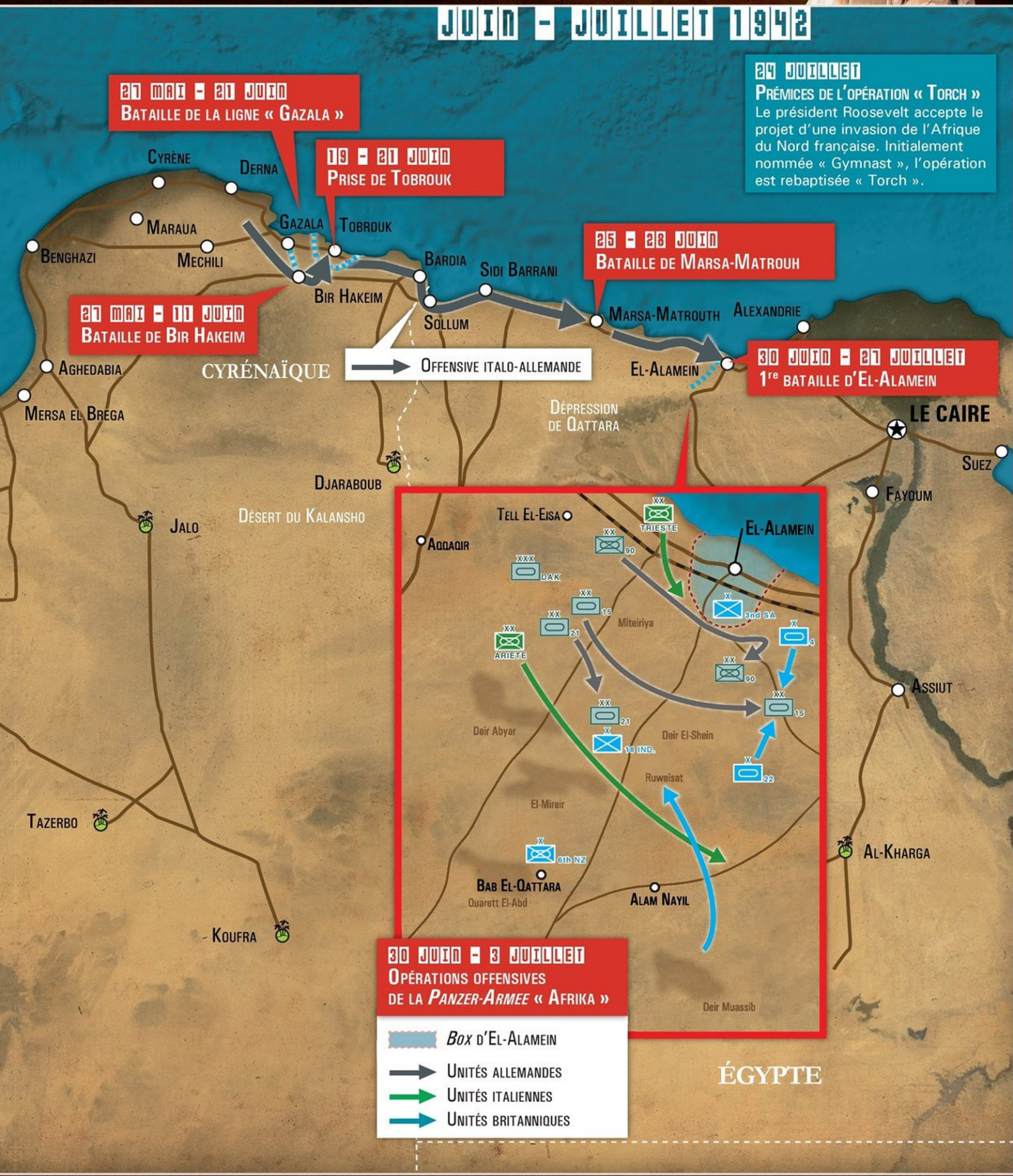
La dépression de Qattara

Cuvette topographique du nord-ouest du désert Libyque, son altitude est inférieure de 133 mètres au niveau de la mer, ce qui en fait le point le plus bas de l'Afrique (après la dépression de l'Afar, en Dancalie, avec -155 mètres). S'étendant sur près de 20 000 km², c'est un obstacle naturel infranchissable pour les véhicules à roues comme à chenilles. Son sable poudreux, le « fech fech », et ses pentes escarpées rendent en effet la conduite extrêmement délicate et l'ensablement fréquent. Les belligérants préféreront alors appuyer leurs positions fortifiées sur ce relief et n'y engager que de rares patrouilles spécialisées, comme celles du *LRDG*.

NIGER

TCHAD

JUIN - JUILLET 1942



Les 16 jours de Bir Hakeim

▲ Cette pièce de 75 mm est d'un modèle datant de… 1897 ! Modernisé durant l'entre-deux-guerres, il s'avère particulièrement utile à Bir Hakeim pour tenir à distance les forces de l'Axe. IWM

Le 27 mai, la 1re brigade française libre indépendante du général Koenig a brillamment résisté à un assaut italien mené par deux vagues de chars M13/40 de la « Ariete », qui perd la moitié de ses engins face au barrage d'artillerie et à cause des champs de mines entourant la position de Bir Hakeim. Du 28 mai au 2 juin, la garnison va ensuite chercher à reprendre contact avec les unités britanniques voisines qui, elles, se sont repliées. Des détachements motorisés et armés de canons antichars patrouillent ainsi autour de Bir Hakeim, harcelant à l'occasion les convois ennemis. Face à cette menace pesant sur son ravitaillement, Rommel décide d'en finir : le 2 juin, il engage donc la *90. leichte Afrika-Division* et la « Trieste » aux côtés de la « Ariete » pour en faire le siège. Le général Koenig rejette un ultimatum italien le 2 juin ; commence alors le bombardement intensif de la place par la *Luftwaffe*, la *Regia Aeronautica* et l'artillerie. À durée égale d'une semaine, le tonnage d'explosifs déversés par kilomètres carrés est comparable à celui largué sur Stalingrad et supérieur à celui de Verdun ! Les destructions sont importantes, mais les pertes humaines restent faibles. Le 10 juin, les Allemands parviennent à enfoncer le dispositif FFL. Au bord de la rupture, manquant d'eau et de munitions, les quelque 3 500 défenseurs décident d'une sortie en force pour rejoindre la *8th Army*. Cette sortie se fait dans la nuit du 10 au 11 juin et surprend les Allemands qui ne s'attendent sûrement pas à une charge à 1 contre 10 ! Une grande confusion s'ensuit, mais 2 619 FFL arrivent finalement à rejoindre les lignes britanniques. De son côté, le *DAK* perd 3 000 des 30 000 soldats engagés, 52 chars, 11 automitrailleuses, 5 canons, des dizaines de camions, ainsi qu'une soixantaine d'appareils abattus par la DCA et la *RAF*. « Défaite glorieuse » s'il en est, la résistance des FFL compromet le rythme soutenu voulu par Rommel pour prendre Tobrouk. Elle redonne aussi espoir au camp allié. Après-guerre, Malraux dira de la bataille : « *Bir Hakeim ne fut pas Austerlitz, mais a montré au monde que la France n'était pas morte.* » ■

Ils abandonnent alors Knightsbridge le 14, et Auchinleck ordonne à Ritchie de tenir une nouvelle ligne entre Acroma et El Adem pour protéger Tobrouk, qui n'est plus qu'à une vingtaine de kilomètres des colonnes de l'Axe…

La prise de Tobrouk

Le 15, la *21. Panzer-Division* atteint Sidi Rezegh, et, le lendemain, les Britanniques abandonnent El Adem, point essentiel d'une éventuelle défense de l'ouest de Tobrouk… Ils contre-attaquent cependant vivement le 17 sur Sidi Rezegh, mais ne font qu'ajouter à leurs pertes – déjà très importantes – un tiers des blindés de la *4th Armoured Brigade*… C'est la défaite de trop pour une *8th Army* épuisée et complètement démoralisée par plus de quinze jours de combats perdus. Ritchie l'autorise alors à se replier en Égypte, laissant par conséquent la garnison de Tobrouk totalement isolée. Le 18 juin, elle est encerclée par les troupes italo-allemandes qui se préparent à un assaut décisif. Rommel veut en effet éviter à tout prix un siège qui le priverait d'une grande partie de ses forces, et il imagine un plan ambitieux : tandis que les trois divisions allemandes feraient diversion en simulant une offensive à l'est, deux d'entre elles, appuyées par la « Ariete » et la « Trieste », fonderont en fait sur le périmètre défensif de Tobrouk par le sud-est. Le 19, l'attaque est déclenchée : le *DAK* progresse en direction de Bardia, mais, dans l'après-midi, les *15.* et *21. Panzer-Divisionen* se replient discrètement. Le lendemain, l'assaut sur Tobrouk est irrésistible : *Panzer* et fantassins percent des défenses bien moins élaborées que celles de l'année passée au même endroit et atteignent le port dans la soirée. Paniqués, les hommes de la garnison se rendent en masse, après avoir incendié les dépôts. Le général Klopper dépose finalement les armes le 21, tout espoir d'être secouru étant alors définitivement perdu. La chute de Tobrouk provoque un véritable séisme dans le camp allié, et Ritchie en fait immédiatement les frais : relevé de son commandement, il est remplacé par « The Auk » lui-même. L'Axe, par contre, exulte : Rommel a fait prisonniers quelque 33 000 soldats britanniques et a mis la main sur 2 000 véhicules (dont une trentaine de chars qu'il va retourner contre leurs anciens propriétaires), 5 000 tonnes de ravitaillement et 2 000 tonnes d'essence. En conséquence de quoi, il est élevé, le 22 juin, à la dignité de *Generalfeldmarschall* par Hitler.

La première bataille d'El-Alamein

Dès le 21 juin, Rommel demande et reçoit l'autorisation du *Führer* lui-même de poursuivre son offensive en direction de l'Égypte, où la *8th Army* s'est repliée en bon ordre et a pris position sur Marsa-Matrouh. Le « Renard du désert » ne peut alors compter que sur 90 *Panzer* opérationnels, mais il veut prendre l'ennemi de vitesse. Les avant-gardes germano-italiennes atteignent Bardia le 22 juin, puis c'est l'ensemble du *DAK* qui se présente devant Marsa-Matrouh le 25. L'*Afrika-Korps* ne dispose alors plus que d'une cinquantaine de *Panzer* en état de marche et d'un nombre limité de camions, ce qui ralentit fortement la progression de l'infanterie italienne. Cependant, les unités britanniques, mal positionnées et en pleine réorganisation, n'arrivent pas à empêcher la percée de l'Axe. Commencée le 26 juin, la bataille tourne rapidement en faveur de Rommel ; les divisions allemandes s'enfoncent entre les *X* et *XIII Corps*, qu'elles menacent bientôt d'encerclement. Préférant reculer plutôt que voir ses dernières unités annihilées, le général Auchinleck cède du terrain et se replie sur de nouvelles positions à El-Alamein,

tandis que les forces de l'Axe font leur entrée dans Marsa-Matrouh le 28. En quelques jours, 12 000 Britanniques ont été faits prisonniers et 40 blindés changent de mains ! Pour Rommel, la victoire finale est proche, il en est persuadé, allant même jusqu'à prédire la chute du Caire pour le 30 juin !

C'est fort présomptueux, car Auchinleck s'est rétabli sur une ligne plus courte que les précédentes : d'El-Alamein sur la côte, elle s'étend au sud sur 60 kilomètres jusqu'à la dépression de Qattara, un vaste relief infranchissable pour une colonne motorisée ou chenillée. Il tient donc le point de passage obligé pour quiconque veut atteindre le Nil. Conscient que c'est là la clef de la défense de l'Égypte, « The Auk » fortifie sa ligne avec les moyens à disposition : il constitue ainsi trois *Boxes*, des points fortifiés espacés de 25 kilomètres à El-Alamein, Bab el Qattara et Naqb Abu. Rommel, bien que n'étant pas tout à fait prêt, décide d'accélérer le tempo des opérations pour atteindre le canal de Suez entre Ismailia et Port Saïd, puis occuper Le Caire, distant de 160 kilomètres. Il est tout à fait conscient, au vu de l'état d'épuisement de ses hommes et de ses matériels, de jouer là son va-tout. Mais grâce au carburant trouvé à Marsa-Matrouh, il est en mesure d'envoyer ses chars plein est sans attendre. À Alexandrie et au Caire, l'arrivée probable du « Renard du désert » commence à jeter le trouble dans les esprits : des Arabes n'hésitent pas à montrer ouvertement leurs sentiments pro-allemands, et les quartiers généraux déménagent en hâte pour la Palestine, Haïfa ou Beyrouth…

Rommel décide de passer à l'attaque là où l'attend Auchinleck, dans les environs du seul *Box* suffisamment accessible pour faire manœuvrer des *Panzer*, c'est-à-dire entre El-Alamein et Bab el Qattara. De plus, son plan est une réédition de celui de Marsa-Matrouh : positionnée à gauche de son dispositif, la *90. leichte Afrika-Division* doit contourner les défenses d'El-Alamein et les couper de l'est, tandis que les deux divisions blindées allemandes, en pointe sur la droite, ont pour mission de progresser en direction du sud-est et de prendre à revers le *XIII Corps*. Les 20e et 21e corps d'armée italiens attaqueraient ensuite frontalement pour prendre les *Boxes* isolés d'El-Alamein et de Bab el Qattara.

Le 30 juin à 3 heures du matin, Rommel lance son assaut, mais très vite des retards et une tempête de sable freinent la progression des *Panzer*, qui s'empêtrent dans le dispositif défensif des Britanniques, qui résistent bien mieux que prévu. En fin de journée, les Allemands sont bloqués, cloués au sol par l'artillerie sud-africaine ; le nombre de chars opérationnels chute de façon alarmante : ils n'en ont plus que 37 en état de combattre ! L'offensive est relancée le 2 juillet sans grand résultat. Le lendemain, la « Ariete » est partiellement détruite dans le secteur Sud par l'artillerie de la 2e division néo-zélandaise. Les pertes italo-allemandes sont telles que, le 4 juillet, la *Panzer-Armee* « Afrika » reçoit l'ordre d'arrêter sa progression et de s'enterrer. C'est un aveu d'échec ! Rommel ne peut aligner que 26 chars, et leur ravitaillement fait défaut ; aussi cherche-t-il à gagner du temps jusqu'à ce qu'arrivent de Tripoli des renforts importants : 510 chars italiens et 200 *Panzer*.

Auchinleck reprend l'initiative le 10 juillet en repoussant la « Sabratha ». Le 12, c'est au tour de la « Trieste » de reculer devant une attaque australienne. Pire, le 14, les Néo-Zélandais et les Indiens anéantissent quasiment les divisions « Brescia » et « Pavia » sur la crête de Ruweisat. À chaque fois, pour combler les brèches et rétablir un semblant de front, Rommel est dans l'obligation d'envoyer temporairement en soutien ses *Panzer* – que l'artillerie britannique s'empresse alors de malmener ! Le 17 juillet, il évite ainsi de justesse une catastrophe, lorsque les Australiens bousculent, encore, la « Trieste » et la « Trento »… L'espoir d'une victoire change alors radicalement de camp, et « The Auk » décide d'une nouvelle offensive d'envergure, qui est déclenchée le 22 juillet. Or, le *XIII Corps* subit des pertes énormes pour des résultats quasi nuls : 146 chars détruits et 1 500 hommes hors de combat ! Cependant, la défense allemande est à bout de souffle, et, le 27 juillet, la *9th Australian Infantry Division* perce les premières lignes ennemies. Le *DAK* contre-attaque alors pour « limiter la casse ». Voyant que l'effet de surprise n'a pas fonctionné, Auchinlek préfère se replier et garder ses troupes intactes pour une prochaine occasion. ■

Le *Panzer III*, ici une *Ausf. J*, est le principal char de bataille de l'*Afrika-Korps* à El-Alamein. Avec son tube long de *5cm*, il peut s'opposer sans difficulté à tous les blindés adverses alors en service.
Archives Caraktère

Beutepanzer!

Quelques mois seulement après leur arrivée en Libye, les Allemands commencent déjà à retoumer contre leurs anciens propriétaires les blindés qu'ils capturent en bon état. La *5. leichte Division* s'équipe ainsi partiellement en Matilda II, tandis que la *15. Panzer-Division* crée bientôt un *Beutepanzer-Zug*. Au fil des mois, la tendance s'amplifie et, après la prise de Tobrouk, le DAK comprend plus de véhicules d'origine alliée que provenant des usines allemandes !

Fin 1941, Rommel constitue ainsi un *Begleit-Kommando* avec les M3 Stuart pris à la *8th Army*. En avril 1942, il devient une *Kampfstaffel*, dirigée par l'*Hauptmann* Kiehl. Un mois plus tard, l'unité est divisée en deux détachements : la *Korps-Kampfstaffel* pour le DAK et l'*Armee-Kampfstaffel* pour la *Panzer-Armee*. Leur rôle est alors la protection rapprochée des états-majors.

1 *Infantry Tank* Matilda *Mk. II / Panzer Mk. II 748(e)*. US Nara

2 Autoblindée Humber / *Panzerspähwagen* Humber *(e)*. Archives Caraktère

3 Autoblindée Humber / *Panzerspähwagen* Humber *(e)*. Archives Caraktère

4 M3 Stuart / *Panzer Mk. III 749(e)*. AMC - E18091

5 *Infantry Tank Mk. III* Valentine / *Panzer Mk. III 749(e)*. AMC - E002997

4

5

BAROUD D'HONNEUR À LAUBAN

MARS 1945 : LES ALLEMANDS CONTRE-ATTAQUENT

Des semi-chenillés progressent dans un terrain gonflé par les pluies à proximité de l'Oder, en 1945. La petite embarcation accrochée au flanc du véhicule le plus proche sert de traîneau pour l'impedimenta en cas de besoin. NIOD

C'est lors de la poussée du maréchal Koniev en Basse-Silésie que les Allemands montent l'une de leurs dernières contre-attaques d'envergure pour reprendre la ville de Lauban. Cette bataille illustre parfaitement la vraie nature de la guerre sur le front de l'Est en 1945, entre une *Wehrmacht* cherchant l'encerclement et obsédée par une bataille décisive d'anéantissement, et une Armée rouge sûre d'elle-même, guidée par sa pratique de l'art opératif qui la mènera à la victoire.

Par **Stéphane Mantoux**

L'histoire de la Grande Guerre Patriotique – comme l'appellent encore les Russes – a été largement écrite par les vaincus : les Allemands. Les mémoires des généraux nazis ont fortement influencé, jusque dans les années 1980, la vision occidentale de l'Armée rouge et de ses performances durant le conflit. Ces derniers se gargarisaient de leurs succès tactiques dans les deux premières années de la guerre, tout en évitant soigneusement d'évoquer les grandes défaites de 1944-45 : l'Armée rouge n'aurait triomphé que par la force brute, le nombre et la puissance de feu. Ce qui montre bien qu'ils n'ont pas compris que leur supériorité tactique est en fait l'une des causes de leur défaite, faute d'avoir développé l'art opératif[1]. Car, dès les années 1930, les Soviétiques conçoivent et expérimentent un niveau intermédiaire entre le tactique et le stratégique : l'opérationnel[2], une réflexion très en avance sur son temps. Leur offensive « Vistule-Oder » de janvier 1945 peut d'ailleurs être considérée comme un modèle du genre, avec ses prolongements pour nettoyer les ailes de l'effort principal soviétique en Prusse-Orientale, Poméranie et en Silésie.

KONIEV FOND SUR LA BASSE-SILÉSIE

Du 12 au 16 janvier 1945, le 1er Front de Biélorussie du maréchal Joukov et le 1er Front d'Ukraine du maréchal Koniev passent à l'offensive sur la Vistule. En une vingtaine de jours, ils enfoncent les lignes allemandes sur 500 kilomètres et atteignent l'Oder le 3 février, établissant des têtes de pont sur la rive Ouest du fleuve. Berlin n'est alors plus qu'à 60 kilomètres des avant-gardes soviétiques ! Suite à la contre-attaque adverse sur le flanc du 1er Front de Biélorussie de Joukov (opération « Sonnenwende » – Solstice en allemand – du 15 au 18 février 1945), la *Stavka*[3] décide de changer l'axe de son offensive principale et d'arrêter l'assaut sur Berlin. Les 1er et 2e Fronts de Biélorussie[4] vont opérer une conversion vers le nord, sur la Baltique, pour nettoyer la Poméranie. Joukov fonce sur Stettin et l'embouchure de l'Oder, pendant que Rokossovsky assiège et prend Dantzig.
Le 28 janvier 1945, à la tête du 1er Front d'Ukraine, Koniev fait avaliser ses plans par la *Stavka*. Il doit en théorie couvrir l'attaque principale de Joukov, tout en se portant à sa hauteur pour parer à toute éventualité. Koniev a donc pour mission de progresser entre les villes de Guben et Görlitz, jusqu'à atteindre la Neisse de Lusace, un affluent de l'Oder. Obstacle majeur sur la route de Koniev, la *Festung* (forteresse) Breslau, qu'il va falloir encercler et réduire au plus vite, même si le maréchal soviétique en exagère en fait le potentiel offensif. Koniev mène son assaut avec des forces fatiguées par la course depuis la Vistule, peu soutenues par l'aviation et dont le ravitaillement est aléatoire (les dépôts principaux sont encore 500 kilomètres plus à l'est).
Pour venir à bout de Breslau, Koniev prévoit de l'encercler par des attaques venant de deux têtes de pont sur l'Oder, au nord et au sud de la ville. Dans le même temps, certaines de ses armées iront au nord-ouest pour border la Neisse. À 30 kilomètres au sud de Breslau, la 5e Armée de la Garde (5e AG) et la 21e Armée sont renforcées par les 31e et 4e corps blindés[5] de la Garde (31e et 4e CBG). Elles doivent sortir de la tête de pont d'Ohlau-Brieg, sur l'Oder, pour enfoncer la *17. Armee* allemande et contourner Breslau pour opérer la jonction avec l'autre pince. Celle-ci part de la tête de pont de Steinau, 70 kilomètres au nord de la forteresse. Elle comprend quatre armées (les 6e, 13e et 52e ainsi que la 3e de la Garde) et deux armées blindées de la Garde (les 3e et 4e ABG).

▲ Un T-34/85 à pleine vitesse. Cette ultime version du T-34, mise en service début 1944, peut rivaliser avec le *Panzer IV* ou le *StuG III*, mais plus difficilement avec le Panther. Archives Caraktère

1 Pour plus de détails sur l'art opératif : Lopez (J.), *Berlin. Les offensives géantes de l'Armée Rouge Vistule-Oder-Elbe* (12 janvier-9 mai 1945), Paris, Economica, 2010, pp. 73-88.

2 Ou encore « opératique ».

3 État-major des forces armées soviétiques, créé le 23 juin 1941, au lendemain de « Barbarossa », par un décret de Staline.

4 Ce dernier est commandé par Rokossovsky.

5 En 1945, un corps blindé soviétique comprend 270 chars et canons automoteurs, plus de 11 000 hommes et quelque 180 canons et mortiers.

Lexique
AG : Armée de la Garde
ABG : Armée blindée de la Garde
CBG : Corps blindé de la Garde
CMG : Corps mécanisé de la Garde

▲ Un BM-13 *Katyusha* lance une salve de roquettes de 132 mm. Les projectiles sont montés sur un camion américain *Studebaker* US6, signe visible du *Lend-Lease* dont bénéficie l'URSS pendant le conflit. Archives Caraktère

▲▲ Répondant aux Soviétiques, les Allemands utilisent massivement leurs *15cm Nebelwerfer 41* pour saturer les lignes de front ennemies avant l'assaut. La précision de ces lance-roquettes est cependant très médiocre. Archives Caraktère

Les Allemands, quant à eux, disposent de la *4. Panzer-Armee*, rescapée de l'offensive « Vistule-Oder ». Ce sont les 6e et 52e Armées qui sont chargées d'encercler Breslau par le nord, tandis que les deux armées de chars doivent marcher sur la Bóbr et franchir la Kwisa – deux affluents de l'Oder – pour longer le massif forestier de Lusace, sur la Neisse, que Koniev préfère ne pas traverser pour ne pas enliser ses blindés. Le 8 février à 5h10, la préparation d'artillerie soviétique commence et ne dure que cinquante minutes, faute d'obus. L'infanterie perce sur 10 à 15 kilomètres, ce qui permet l'introduction des deux armées de chars qui exploitent la brèche sur 30 à 60 kilomètres : la 4e ABG passe la Bóbr le 9, la Kwisa le lendemain, tandis que la 3e ABG atteint Liegnitz le soir du 8, puis fonce sur la Bóbr, ralliée le 11. La 4e ABG a cependant laissé derrière elle des « chaudrons mobiles » allemands qui se réfugient en forêt, avant de contre-attaquer ses arrières non couverts par la 13e Armée progressant bien moins vite. Heureusement, les *VVS*[6] se manifestent, et les ripostes adverses s'essoufflent, mais Leliouchenko, le patron de la 4e ABG, n'a pas pu établir de tête de pont sur la Neisse. La 3e ABG, quant à elle, envoie un de ses corps encercler Glogau-sur-Oder, tandis que les deux autres atteignent le confluent Oder-Bóbr le 15 février, puis celui Oder-Neisse à Guben le 20, à 110 kilomètres de leur ligne de départ.

Cependant, étirée pour conquérir le terrain dépassé par les deux formations de chars, la 6e Armée rencontre des difficultés pour investir Breslau, et elle se retrouve contre-attaquée, notamment par la *8. Panzer-Division* acheminée en renfort sur place. Deux corps de la 3e ABG, arrivés à Bunzlau sur la Bóbr, foncent donc au sud pour aider à l'encerclement de la cité, qui est réalisé entre le 13 et le 15 février. Ainsi, le lendemain, l'intégralité de la 3e ABG peut repartir plein ouest sur la Kwisa et la ville de Lauban, puis sur la Neisse, atteinte le 18 février. Koniev, inquiet cependant de la tournure des événements, a précisé dans un mémorandum envoyé à la *Stavka* le 16 qu'il ne pourrait atteindre Berlin dans ces conditions, et qu'il se fixe des objectifs plus limités, tout comme Joukov, ralenti par le nettoyage des bouches de l'Oder, en Poméranie ; mais il ne pourra établir de tête de pont sur la Neisse, et la 3e ABG de Rybalko a dispersé ses corps entre Bunzlau, Görlitz et Lauban, ce qui va faciliter la contre-attaque allemande sur cette dernière localité.

6 *Voenno-Vozdushnye Sily* en russe, autrement dit l'armée de l'Air soviétique.

7 La *Panzerfaust 60*, la version la plus répandue produite à partir de septembre 1944, est efficace jusqu'à 60 m et peut percer 200 mm de blindage.

UNE OPÉRATION POUR LA PROPAGANDE ?

Au 16 février 1945, le 1er Front d'Ukraine aligne encore 1 289 blindés (chars et canons automoteurs) contre 3 645 au déclenchement de l'opération « Vistule-Oder » un mois plus tôt ! Rybalko reçoit l'ordre de foncer sur la Neisse et de s'emparer de la ville de Görlitz, avec ses 419 chars et canons automoteurs encore opérationnels. Son 9e corps mécanisé bute sur la *8. Panzer-Division*, et Rybalko ordonne à ses deux autres corps d'encercler les forces allemandes dans et autour de Görlitz. En conséquence, le 7e corps blindé de la Garde (7e CBG) traverse la rivière Kwisa et attaque Lauban, une ville qui comptait un peu plus de 17 500 habitants en 1939 et située à 20 kilomètres au sud-est de Penzig, entre la *4. Panzer-Armee* et la *17. Armee* allemandes. L'assaut est donné le matin du 17 février par un bataillon d'infanterie mécanisée et une brigade de fusiliers motorisés du 6e CBG, soutenus par les 54e et 55e brigades blindées du 7e CBG. La cité est défendue par les restes de la *6. Volks-Grenadier-Division* et des forces locales sans armement lourd. Les Soviétiques pénètrent facilement dans les parties Nord et Est de la ville, tenant ainsi une intersection de première importance sur la ligne de chemin de fer reliant Görlitz à Berlin. Les combats se poursuivent les jours suivants, et les maisons changent de main à de multiples reprises. Les grenadiers allemands tirent parti de leurs *Panzerfäuste*[7] pour s'attaquer aux chars russes dans les ruines de la ville : au 21 février, les brigades blindées soviétiques ne comptent plus que 15 à 20 machines chacune. Le 7e CBG se trouve réduit à 55 chars ; le 9e corps mécanisé de la Garde (9e CMG) n'en compte plus que 48 seulement ! Les pertes en hommes sont également très lourdes : la 23e brigade de fusiliers motorisés de la Garde, forte de trois bataillons, ne compte plus que 550 hommes valides !

Inquiet de la résistance allemande à Lauban, le général Rybalko regroupe un puissant dispositif à proximité de la ville : 7e CBG, 51e et 53e brigades blindées du 6e CBG, une partie du 9e CMG, la 16e brigade d'artillerie autopropulsée, le 57e régiment de chars lourds de la Garde ainsi que plusieurs régiments d'artillerie et de mortiers.

LA 3e ARMÉE BLINDÉE DE LA GARDE

T-34/85 modèle 1944
7e corps blindé de la Garde
3e Armée blindée de la Garde
Lauban, mars 1945

Avec ses trois consœurs du 1er Front d'Ukraine et du 1er Front de Biélorussie (les 1re, 2e et 4e ABG)[8], la 3e ABG est à ce moment-là l'un des outils principaux de l'art opératif soviétique. Ce sont en effet les armées blindées[9] qui sont l'instrument essentiel de la bataille en profondeur : la 3e ABG a été ainsi en pointe de l'offensive « Vistule-Oder » en janvier 1945, au sein du 1er Front d'Ukraine. Elle comprend alors les 6e et 7e corps blindés, le 9e corps mécanisé[10], la 199e brigade d'artillerie légère, le 57e régiment de chars indépendant de la Garde, la 16e brigade d'artillerie autopropulsée, le 50e régiment indépendant de motocyclistes, la 19e brigade motorisée indépendante du génie, le 91e régiment de mortiers de la Garde. Pour l'offensive sur la Vistule et l'Oder, la 3e ABG se voit attribuer le 145e bataillon d'artillerie et la 194e brigade d'artillerie (20 canons de 152 mm), le 90e régiment blindé du génie (22 chars T-34/76 démineurs), le 207e bataillon motorisé indépendant du génie et d'autres unités de soutien. Au début de l'opération, la 3e ABG compte 55 674 hommes, 640 chars T-34/85[11] (soit plus que sa dotation théorique), 22 T-34/76 démineurs, 21 chars lourds IS-2[12], 63 chasseurs de chars ISU-122, 63 chasseurs de chars SU-85, 63 canons automoteurs SU-76, 49 SU-57, ainsi que 20 canons de 152 mm, 20 canons antichars BS-3 de 100 mm, 222 canons ZIS-3 de 76 mm, 84 canons antichars ZIS-2 de 57 mm, 48 LRM BM-13 *Katyusha*, 140 mortiers de 120 mm, 224 mortiers de 82 mm, 79 canons antiaériens de 37 mm, 60 *Half-Tracks* M17 avec affût quadruple de mitrailleuses de 12,7 mm (fournis par le *Lend-Lease*) et 161 mitrailleuses antiaériennes DshK de 12,7 mm. Au 8 février, jour du déclenchement de l'offensive de Koniev sur la Basse-Silésie, la 3e ABG dispose encore de 459 T-34/85 (348 opérationnels), 18 T-34/76 démineurs (11), 21 IS-2 (20), 59 ISU-122 (41), 57 SU-85 (53), 53 SU-76 (46) et 48 SU-57 (48).

8 Shein (D.), *Tanki Vedet Rybalko*, 2007.

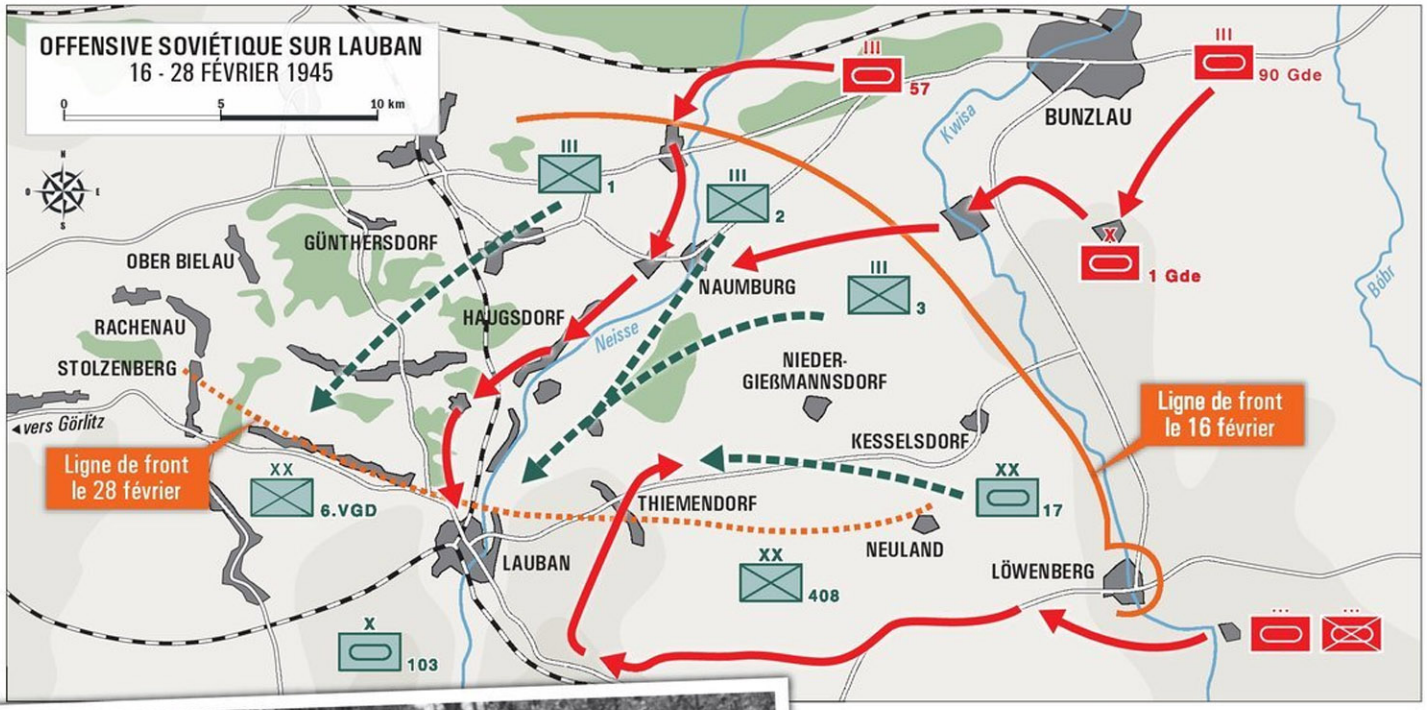
9 Il y en a 6 en 1945, numérotées de 1 à 6.

10 En 1945, un corps mécanisé soviétique comprend plus de 240 chars et canons d'assaut, plus de 16 000 hommes, dont 4 500 fusiliers portés.

11 Version améliorée du célèbre T-34, rééquipée avec un canon de 85 mm au lieu du 76 mm initial, entrée en service en février-mars 1944.

12 Char lourd soviétique armé d'un canon de 122 mm, entré en service en avril 1944.

▶ Fantassins allemands dans les rues de Lauban, reprise aux Soviétiques. Ils transportent de nombreuses *Panzerfäuste 60*, la version la plus courante en 1945 de cette arme antichar « jetable ». NAC



Le 22 février, la 254e division de fusiliers, détachée de la 52e Armée, arrive dans le secteur du 6e CBG. Deux brigades blindées sont toujours engagées dans les combats de rues à Lauban, où les tankistes soviétiques bataillent dans des artères bloquées par des obstacles antichars en béton, ce qui ne les empêche pas de progresser en détruisant dix blindés et un bataillon d'infanterie. Puis ils s'emparent de la gare de Wünschendorf, où ils capturent quatre trains chargés de matériel militaire et libèrent 300 travailleurs forcés venant d'URSS.

Entre les 18 et 20 février, les Allemands acheminent à Lauban la *8. Panzer-Division*, la *408. Infanterie-Division* (*408. ID*) et la *10. Volks-Grenadier-Division* (*10. VGD*).

Le 25 février 1945, le Haut commandement demande à Schörner, chef du groupe d'armées Centre, de dégager Breslau encerclée, en commençant par reconquérir la ville de Lauban, pour frapper le flanc des Soviétiques et les faire renoncer à leur marche sur Berlin. Schörner approuve le projet de contre-attaque : Lauban est un important carrefour ferroviaire en partie électrifié, dont la ligne longe depuis Dresde les contreforts des Sudètes et permet des mouvements de rocade sur les arrières allemands jusqu'en Slovaquie. Le général pense aussi en termes psychologiques : il a besoin d'une victoire bien montée en épingle par la propagande pour regonfler le moral de la troupe et des civils, surtout après avoir lui-même perdu la Haute-Silésie ; une victoire à mettre à son crédit serait bienvenue !

Schörner confie l'opération à Schulz, le chef de la *17. Armee*. Une *Panzergruppe* est réunie pour l'occasion. L'attaque sera menée par deux corps d'armée : le *LVII. Panzer-Korps* du général Walther Nehring et le *XXXIX. Panzer-Korps*.

Certains commandants d'unité viennent tout juste d'être nommés et ne connaissent pas leurs subordonnés. Les moyens de communication font défaut, tout comme le ravitaillement en essence. Le plan d'attaque allemand est simple : pendant que les restes de la *6. VGD*[14] et de la *103. Panzer-Brigade* tiendront Lauban, les deux corps blindés attaqueront sur les flancs de part et d'autre de la

◀ Une colonne de T-34/85 en attente dans une forêt allemande. Les engins cherchent certainement à échapper à une *Luftwaffe* relativement active au-dessus de l'Oder en mars 1945. DR

LES FORCES ALLEMANDES À LAUBAN
DÉBUT MARS 1945

LVII. Panzer-Korps (général Walther Nehring)		
Panzer-Brigade 103		
4 *Jagdpanzer IV/70* (2 opérationnels), 7 Panther (3), 12 *StuGe* (12).		
8. Panzer-Division		
	1er - 5 mars 1945	**1er avril 1945**
Panzer IV	38 (12)	15 (11)
Panther	15	10 (5)
StuGe	37 (32)	nc
Jagdpanzer (38t)	9	nc
Jagdpanzer IV/70	10 (3)	nc
408. Infanterie-Division		
16. Panzer-Division		
	1er mars 1945	**1er avril 1945**
Panzer IV	8 (1)	3 (1)
Panther	13 (10)	7 (5)
StuGe	37 (32)	14 (6)
Jagdpanzer (38t)	11	16
Jagdpanzer IV/70	17 (14)	10 (7)
Führer-Begleit-Division		
	1er mars 1945	**8 mars 1945**
Panzer IV[13]	39 (16)	38 (6)
Panther	20 (10)	17 (6)
StuGe	29 (10)	25 (8)
XXXIX. Panzer-Korps		
Führer-Grenadier-Division		
	1er mars 1945	**8 mars 1945**
Panzer IV	5 (3)	3 (1)
Panther	17 (10)	26 (4)
StuGe	33 (22)	27 (6)
17. Panzer-Division		
	1er mars 1945	**1er avril 1945**
Panzer III	1	2
Panzer IV	31 (15)	11 (3)
Panther	0	6

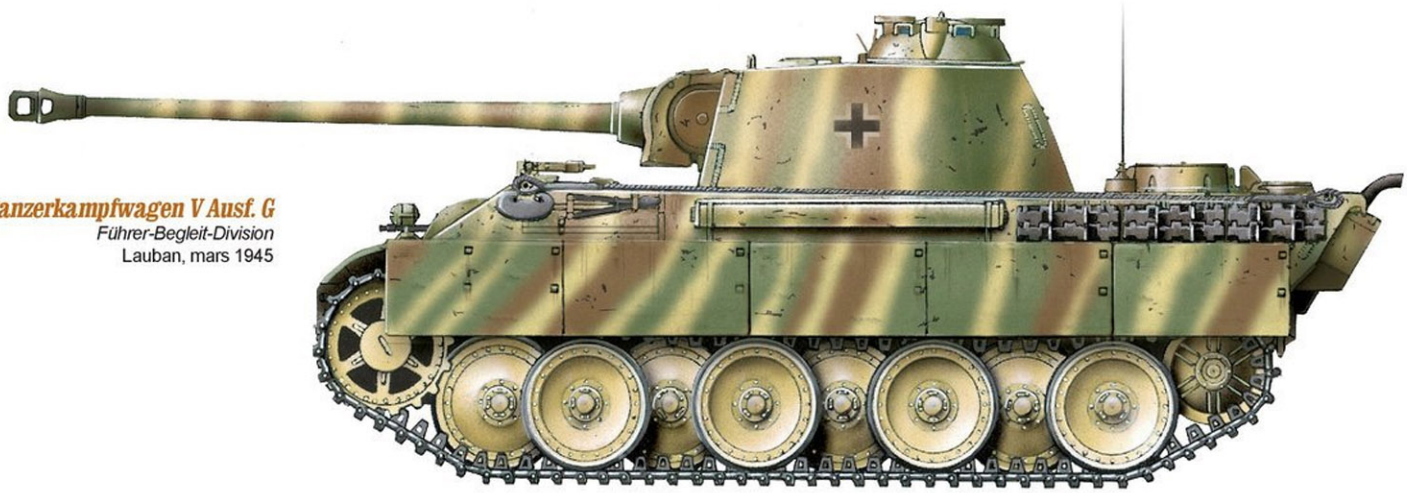
ville, se rejoindront à Naumburg et encercleront la 3e ABG. À droite, le *LVII. Panzer-Korps* forme la pince la plus puissante du dispositif. L'ensemble regroupe 60 000 hommes – un effort considérable en cette année 1945 pour l'*Ostheer* – et, sur le papier, plus de 300 blindés, mais seulement les deux tiers des chars et canons automoteurs sont opérationnels…

UNE CONTRE-ATTAQUE DIFFICILE

L'attaque germanique démarre le 1er mars. La pince gauche progresse d'abord convenablement en terrain découvert, s'empare du village d'Ober Bielau, mais au nord-est de la localité, les Allemands sont arrêtés devant une forêt par la résistance des Soviétiques. Le général Maeder, commandant la *Führer-Grenadier-Division*, hésite alors entre poursuivre l'offensive en dépit des lourdes pertes prévisibles, ou bien se rabattre à l'est plus tôt que prévu pour faire la jonction avec l'autre pince de l'attaque. Maeder contacte alors Schörner, qui discute lui-même avec Nehring, et la décision est prise de se contenter de la « petite solution » : bel exemple *d'Auftrags-Taktik*, autrement dit de prise d'initiative par les commandants de terrain à partir d'ordres plus généraux. La *Führer-Grenadier-Division* se rabat donc vers l'est pour assaillir les Soviétiques aux prises avec la *6. VGD* sur Haugsdorf, localité située entre Lauban et Naumburg. Dans la soirée, le *Führer-Grenadier-Regiment 4* et le *Führer-Panzer-Regiment 2* atteignent la rivière Kwisa et établissent une tête de pont sur l'autre rive, mais elle sera abandonnée suite à une contre-attaque soviétique. Les canons allemands menacent désormais la route de Naumburg. Les chars du *Führer-Panzer-Regiment 1* et du *Führer-Panzer-Grenadier-Regiment 1* (de la *Führer-Begleit-Division* – pince droite) capturent Neuland et rencontrent une sérieuse opposition dans les forêts au sud de Kesselsdorf. Finalement, la forêt et la ville sont nettoyées. Le *III. Panzer-Grenadier-Bataillon* perce les lignes soviétiques près de Neuland et attaque ensuite la forêt au nord-ouest de la ville, où il est repoussé par des canons antichars. Le 2 mars, une tempête de neige sévit sur la région, tandis que les obus de mortiers et les roquettes soviétiques s'abattent sur Neuland.

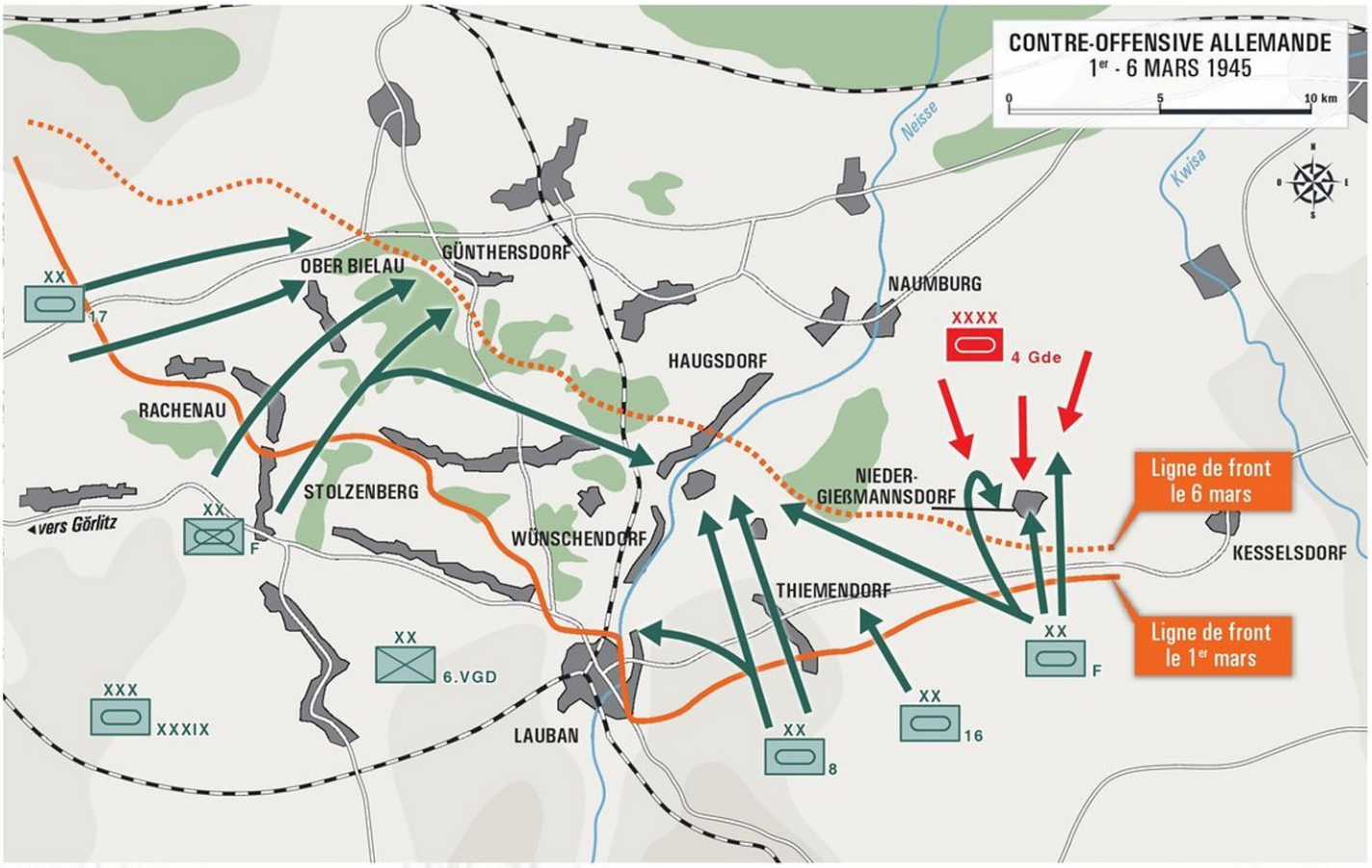
13 Dont des *Panzer IV/70*.

14 Soutenue par la *Panzerjäger-Kompanie 1183* avec 9 *Jagdpanzer 38(t)* (1 opérationnel), une autre unité de 19 *Jagdpanzer 38(t)* (4), et 6 *Panzer IV* détachés de la *17. Panzer-Division*.



Panzerkampfwagen V Ausf. G
Führer-Begleit-Division
Lauban, mars 1945

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2012



▼ En Silésie en 1945, des *Landser* progressent prudemment pour éclairer la voie devant un *Jagdpanzer 38(t)* Hetzer, un véhicule très utilisé dans les combats autour de la ville de Lauban. NIOD

Le *III. Panzer-Grenadier-Bataillon* attaque Nieder-Gießmannsdorf et atteint la voie ferrée entre Naumburg et Löwenberg, où sont retranchés les Soviétiques. Au nord-est de Görlitz, la *17. Panzer-Division* pousse vers Bunzlau. Les Rouges contre-attaquent à droite, près de Kesselsdorf, mais les chars allemands répliquent et laissent 70 T-34 sur le terrain ; 10 autres sont détruits lors d'une autre contre-attaque sur l'aile gauche. Le 3 mars, Remer est constamment harcelé par l'aviation soviétique, et tout le groupe d'attaque allemand est sous le feu de puissantes contre-offensives partant de Naumburg. Un bataillon du *Führer-Panzer-Grenadier-Regiment 1* se retrouve même temporairement encerclé dans Kesselsdorf. En dépit des difficultés posées par le terrain, les Soviétiques expédient des renforts, et il apparaît à l'évidence que leur prendre Naumburg est impossible. Le commandement allemand envisage donc un encerclement à plus petite échelle. Les pionniers de la *Führer-Grenadier-Division* ont renforcé la tête de pont sur la Kwisa, tandis que les chars du *Führer-Panzer-Regiment 2* tiennent toujours sous leur tir la route pavée Lauban–Naumburg. De nombreuses colonnes de camions soviétiques sont détruites. Le *Führer-Panzer-Grenadier-Regiment 4* s'empare d'Haugsdorf, avec l'aide de la *17. Panzer-Division*, puis s'approche de Günthersdorf, où 48 canons automoteurs du 9e corps mécanisé sont pris intacts à l'ouest de la ville. En dépit du mauvais temps, les deux corps blindés allemands sont soutenus par le *VIII. Flieger-Korps*. Craignant l'encerclement, les Soviétiques retirent progressivement leurs troupes de Lauban, et la 6. *VGD* reconquiert la ville au prix de 54 tués. Des témoins rapportent avoir compté 24 T-34 détruits sur la grande place ! 11 épaves supplémentaires seront trouvées aux alentours. Au total, 81 blindés ou canons automoteurs auraient été perdus autour de la cité le 2 mars.

Le 4 mars, à leur grande surprise, les hommes de Remer butent sur un grand nombre de chars soviétiques à l'est de Gießmannsdorf. Les Russes leur infligent des pertes sérieuses et contre-attaquent. Le même jour, la *Führer-Grenadier-Division* part à l'assaut depuis la Kwisa et fait la jonction avec la *8. Panzer-Division*. Le 5 mars, les progrès allemands sont faibles. Le 6 mars, le *XXXIX. Panzer-Korps* détruit encore 30 chars ennemis à 6 kilomètres au nord-est de Lauban, tandis que le *LVII. Panzer-Korps* ne progresse que faiblement : de nombreuses unités soviétiques s'échappent de la poche, car Remer, dont l'unité est décimée, ne peut faire lui aussi sa jonction avec la *Führer-Grenadier-Division.* La contre-attaque allemande s'arrête donc le 6 mars, et le nettoyage dure jusqu'au 8.

UN COUP POUR RIEN ?

Le maréchal Koniev n'évoque pas la contre-offensive allemande de Lauban dans ses mémoires de guerre. Il a pourtant une discussion orageuse au téléphone avec Staline, qui lui demande quel est le problème avec la 3e ABG. La situation n'est débloquée que par l'envoi de renforts tirés de la 52e Armée. Joseph Goebbels, ministre de la Propagande du *Reich*, visite Lauban le 8 mars et évoque dans son journal la destruction d'un corps blindé russe au complet. Il parle aussi de la férocité des combats entre Soviétiques et Allemands, ce qui expliquerait le faible nombre de prisonniers russes (176). Les images de chars ou de canons automoteurs détruits produisent l'effet escompté, en regonflant le moral de la population à travers un reportage du *Deutsche Wochenschau* (les actualités cinématographiques allemandes) soigneusement mis en scène. Sur les images [15], on voit Goebbels s'entretenir avec le jeune Wilhelm Hübner, âgé de 16 ans, estafette de la *Führer-Grenadier-Division* et récipiendaire de la Croix de fer 2e classe pour s'être distingué durant les combats [16].

▲ Ci-dessus :
Un *Sd.Kfz. 251*, sur lequel sont juchés des *Panzer-Grenadiere*, passe devant l'épave d'un canon soviétique ZIS-3 de 76 mm. Principal canon de campagne de l'Armée rouge, ce dernier possède aussi une certaine capacité antichar.
NIOD

▲ En haut :
Un groupe de semi-chenillés en patrouille. En 1945, l'infanterie allemande est de moins en moins mécanisée, devant davantage compter sur de simples camions ou sur la traction hippomobile…
NIOD

Les pertes des deux camps sont difficiles à établir, les archives allemandes étant incomplètes et les témoignages peu nombreux sur l'événement ; côté russe, cette défaite n'a pas été mise en avant pour des raisons bien compréhensibles. Les Soviétiques auraient perdu 162 chars, 106 véhicules, 159 canons automoteurs et 74 mortiers. Les Allemands rééquipent d'ailleurs certaines de leurs unités avec des blindés et de l'artillerie capturés en bon état. Contrairement aux dires de Goebbels, les pertes allemandes en hommes auraient été lourdes ; la propagande du *III. Reich* reconnaît la destruction de dix *Panzer* pendant la bataille au sein des unités engagées, mais les spécialistes s'accordent à reconnaître que le nombre de chars allemands détruits a dû être beaucoup plus important vu la férocité des combats [17].

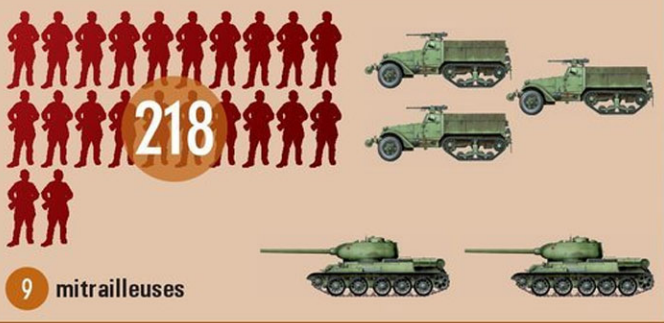
15 http://youtu.be/KDQmqujiVlQ

16 Wilhelm Hübner fait partie des quelques jeunes Allemands combattant alors dans les rangs de la *Wehrmacht* passés en revue par Hitler lors d'une de ses dernières apparitions, le 20 mars 1945, dans les jardins de la chancellerie du *Reich*. Incluses au *Deutsche Wochenschau*, ces images sont parmi les plus célèbres de la fin de la Seconde Guerre mondiale.

17 http://forum.axishistory.com/viewtopic.php?f=55&t=83383&start=45

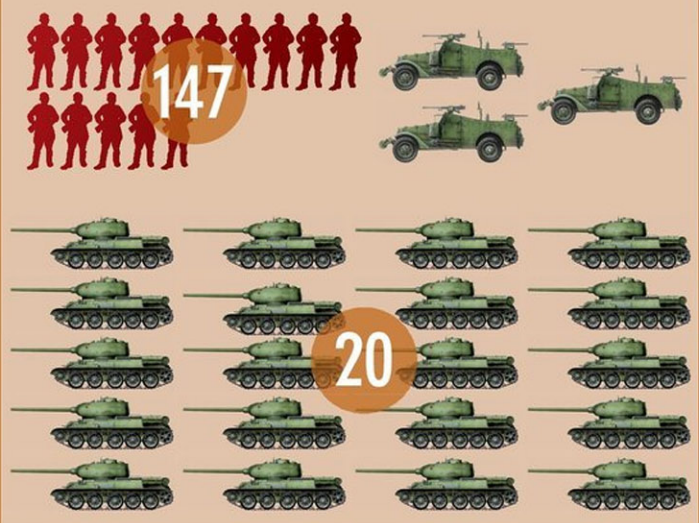
BRIGADE BLINDÉE SOVIÉTIQUE
DÉBUT MARS 1945

ÉTAT-MAJOR

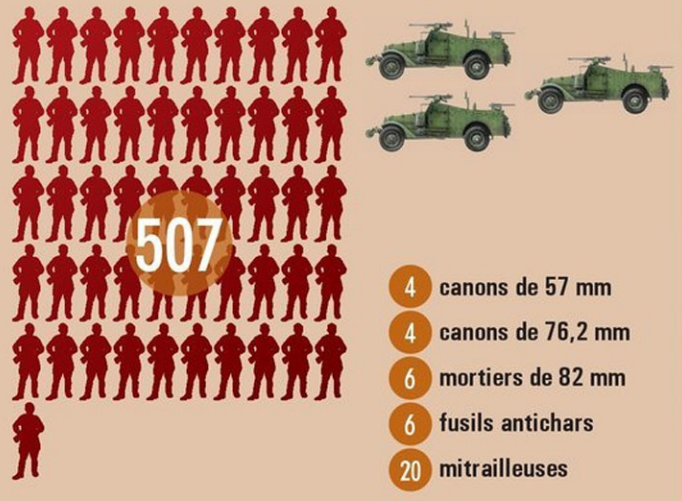


La brigade blindée soviétique a été forgée pour exploiter les failles du dispositif adverse. C'est une unité puissante mais plus légère que la *Panzer-Brigade* allemande. Son principal défaut structurel réside dans l'absence d'une unité de maintenance, avec pour conséquence un taux de disponibilité des machines d'environ 50 % (en moyenne) ; voilà qui relativise la notion de « marée blindée soviétique » ! Elle ne dispose pas non plus d'un groupe d'éclairage, la reconnaissance étant généralement confiée aux tankistes eux-mêmes.

3 BATAILLONS BLINDÉS (DOTATION IDENTIQUE)



BATAILLON DE FUSILIERS MOTORISÉS



◀ Le 8 mars 1945, Goebbels se déplace en personne pour inspecter Lauban reconquise par la *Wehrmacht*. Il y décore le jeune Wilhelm Hübner, 16 ans, pour son rôle d'estafette auprès de la *Führer-Grenadier-Division*, symbole d'un régime nazi qui n'a pas hésité à mobiliser les plus jeunes pour prolonger sa survie. US Nara

À la *Führer-Begleit-Division* par exemple, il y a sans doute au moins 20 blindés nécessitant des réparations à long terme à la fin de la bataille, dont de nombreux *StuGe* ou *StuH* ; 8 chars ont été définitivement perdus (dont 3 Panther, 1 *StuG III* et 3 *StuH 42*). Le nombre est le même à la *Führer-Grenadier-Division* (1 Panther, 5 *StuGe III*, 1 *Jagdpanther*, 1 *StuGe IV* ou *Jagdpanzer IV/70*). La *8. Panzer-Division* aurait laissé sur le carreau un *Jagdpanzer 38(t)*, 6 *Panzer IV* et 1 à 8 Panther. La *16. Panzer-Division* aurait perdu, quant à elle, 9 *StuGe III* et un *Jagdpanzer IV/70*. La *17. Panzer-Division*, enfin, compterait la perte d'un *Panzer IV* et d'un *Jagdpanzer IV/70*. Au total, environ 40 à 50 blindés allemands sont détruits, soit un quart des engins opérationnels engagés, ce qui relativise le succès tactique et minimise le ratio de pertes par rapport à celui des Soviétiques. Pour ceux-ci, aux environs du 14 mars, la 3e ABG n'aligne plus que 255 chars et canons automoteurs opérationnels. D'après les sources russes, elle a effectivement perdu 115 blindés entre les 1er et 8 mars, soit un ratio de 1/2, voire 1/3, en faveur des Allemands, ce qui n'est pas si extraordinaire. Au final, la contre-offensive de Lauban n'est donc pas véritablement une victoire tactique notable de la *Panzerwaffe*…

En fait, l'opération « Gemse » (nom de code de la contre-offensive sur Lauban) n'a en rien affaibli la poussée soviétique : Breslau reste encerclée, alors que les Allemands ont rassemblé les maigres forces blindées qui leur restaient dans ce qui est un coup d'épée dans l'eau, un modeste succès tactique sans grande répercussion opérationnelle. Néanmoins, Schörner n'en reste pas là et lance une deuxième contre-attaque pour reprendre la petite ville de Striegau, à 70 kilomètres à l'est de Lauban. Là encore, c'est un carrefour ferroviaire d'importance, et des collines dominant la ville, les lumières de Breslau, à 30 kilomètres de là, sont visibles. Le 9 mars, la *208. Infanterie-Division* et la *31. SS-Freiwilligen-Grenadier-Division* passent à l'attaque. La lutte se fait au corps-à-corps dans les ruines pendant trois jours. Dans la nuit du 11 au 12, les Soviétiques, à court de munitions, se retirent, et le combat se déplace alors sur les hauteurs. Une tentative de l'Armée rouge pour reprendre la ville en pleine tempête de neige avec des T-34/85, soutenus par les fusiliers, est brisée… par un tir fratricide de *Sturmovik* ! Côté allemand, l'opération coûte 1 500 tués pour peu de résultats ; mais, le 15 mars, Koniev lance ses forces à la conquête définitive de la Haute-Silésie, au prix de lourdes pertes et d'un sursis de deux mois pour le régime nazi. Cependant, celui-ci n'aura guère le temps d'en profiter : le 16 avril démarre la grande offensive soviétique, qui va conduire l'Armée rouge à Berlin et provoquer la fin de l'Allemagne d'Hitler. ■

◀ Un Panther *Ausf. G* stationne derrière une maison des environs de Lauban, son tube manifestement pointé en direction des positions ennemies, sans doute pour faciliter une quelconque opération de maintenance. NIOD

POUR EN SAVOIR PLUS

- Lopez (J.), *Berlin. Les offensives géantes de l'Armée Rouge Vistule-Oder-Elbe (12 janvier-9 mai 1945)*, Paris, Economica, 2010
- Duffy (C.), *Red Storm on the Reich*, Da Capo Press, 1991
- Shein (D.), *Tanki Vedet Rybalko (Rybalko mène les chars)*, 2007
- http://forum.axishistory.com/viewtopic.php?f=55&t=83383
- http://historicoblog3.blogspot.fr

◀ Page de gauche : Une colonne blindée à l'arrêt dans une ville allemande, au printemps 1945. Le T-34/85 constitue l'essentiel des brigades de tanks soviétiques. Il est cependant peu à peu remplacé par le char lourd IS-2, bien plus puissant avec son tube de 122 mm. RIA Novosti

LES TIGER DE LA MORT

À l'instar de la *SS-Division* « Reich » et de la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Leibstandarte SS Adolf Hitler », la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Totenkopf » reçoit une *Tiger-Kompanie* de manière à accroître sa puissance de feu. En dépit d'une mise sur pied laborieuse, la formation de Tiger devient le fer de lance de la division à « tête de mort » lors des batailles de Kharkov et de Koursk.

Par **Laurent Tirone**

Sauf mentions contraires, toutes photos Archives Caraktère

DE KHARKOV À KOURSK : LE PARCOURS DES TIGER DE LA « TOTENKOPF »

NAISSANCE LABORIEUSE D'UNE *TIGER-KOMPANIE*

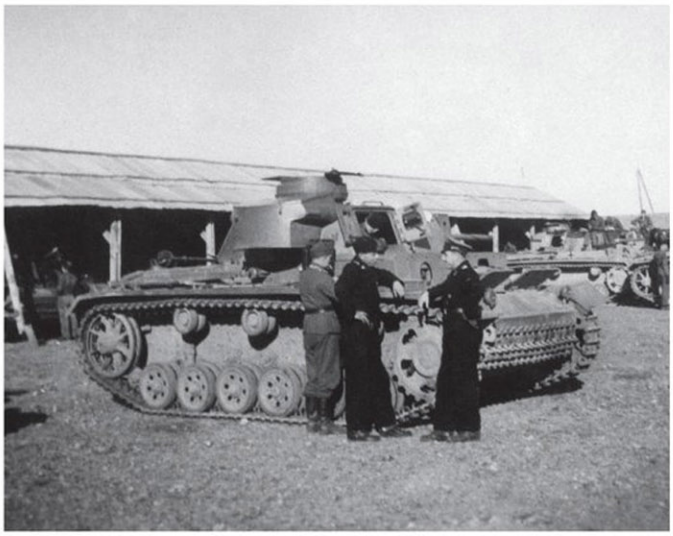
Le 15 novembre 1942 est créée la *4. schwere SS-Panzer-Kompanie* du *SS-Panzer-Regiment 3* de la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Totenkopf » à partir de personnels en provenance des *I.* et *II./SS-Panzer-Regiment 3*, plus précisément des pelotons de reconnaissance. Par ailleurs, des hommes des compagnies lourdes de la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Leibstandarte SS Adolf Hitler » et de la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Das Reich » sont également transférés. Leurs *Kommandeure* respectifs, n'ayant pas particulièrement envie de voir partir leurs meilleurs éléments, se séparent alors des soldats dont ils ne veulent plus… Sous le commandement du *SS-Hauptsturmführer* Kanth, la *4. schwere SS-Kompanie* doit commencer l'entraînement au camp de Fallingbostel avec 10 *Panzer VI Ausf. E* Tiger (*Sd.Kfz. 181*) et 10 chars moyens *Panzer III* (*Sd.Kfz. 141*), du moins théoriquement. Les blindés lourds étant livrés au compte-gouttes, les *Panzerschützen* font leur apprentissage sur des véhicules en bois avant de toucher… des *Panzer III* réformés ! Usés jusqu'à la corde, ils procureront quelques sensations fortes à leurs équipages, contraints de les stopper sans frein… Contrairement à ses deux divisions « sœurs », la *Tiger-Kompanie* de la « Totenkopf » (tête de mort) est dotée d'un solide peloton de maintenance, doublé d'une unité de dépannage sous les ordres du *SS-Untersturmführer* Dionys Greisinger. Courant janvier 1943, avec la livraison de neuf « lourds », la *4. schwere SS-Kompanie* peut enfin se familiariser avec ces nouveaux matériels. Dans un même temps, les officiers expérimentés de la *schwere Panzer-Abteilung 502* sont dépêchés pour enseigner aux recrues toutes les ficelles du combat et surtout comment éviter les pannes au moment de changer les vitesses. Fragile, la transmission demande effectivement un maniement tout en douceur sous peine de rapidement flancher.

BAPTÊME DU FEU À KHARKOV

Suite à l'anéantissement de la *VI. Armee* dans Stalingrad et la poussée soviétique en direction de Kharkov, la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Totenkopf » part pour le front de l'Est afin de former un puissant groupement mécanisé : le *SS-Panzer-Korps.* Dans ces conditions, les personnels de la *4. schwere SS-Kompanie* sont obligés d'écourter leur formation, et, le 10 février 1943, les premiers préparatifs de départ sont entamés. Outre l'éternel paquetage, les hommes sont dans l'obligation de monter les chenilles de transport sur leurs engins, de manière à les adapter au gabarit ferroviaire du *III. Reich*. Entassés dans des wagons à bestiaux, les Allemands doivent tant bien que mal endurer le froid mordant russe. Enfin, le 16 février, le premier train arrive à Poltava, et le déchargement s'effectue de nuit. Durant les deux jours suivants, le reste de la *4. schwere SS-Panzer-Kompanie* débarque à son tour ses montures. Le jeune *Panzerschütze* Schäfer témoigne de la dureté des conditions climatiques : « *Plus que les Russes, le froid intense est notre pire ennemi. Comme nous n'avons pas de quartier, nous dormons dans nos blindés. Malheureusement, il y fait aussi froid qu'à l'extérieur ! De temps à autre, nous faisons tourner le moteur pour réchauffer l'atmosphère de notre « chambre ». Nous avons pourtant l'interdiction de le faire, car, au front, le bruit du moteur d'un char s'entend de loin, et cela n'aurait pas manqué de nous faire remarquer par les Ruski. De plus, cela entame nos si précieuses réserves de carburant.* »

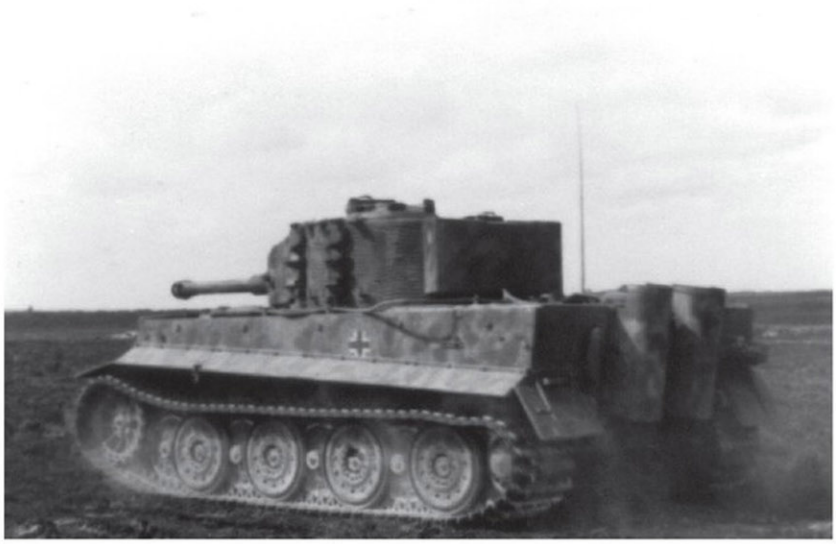
◀ La silhouette massive du *Panzer VI Ausf. E* Tiger impressionne tout autant les pellicules des photographes de la propagande allemande que les rétines des soldats adverses ! Sa seule présence rend effectivement les tankistes ennemis des plus prudents.

◣ et ◢ Les équipages de la *4. schwere SS-Panzer-Kompanie* du *SS-Panzer-Regiment 3* de la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Totenkopf » débutent leur entraînement au camp d'instruction de la Braconne, situé à Angoulême. Leurs montures sont des *Panzer III* bien fatigués, entre autres car des blindés italiens sont également présents, dont le maniement est à des lieux de celui d'un Tiger de presque 60 tonnes ! L'engin présent sur le cliché de droite est même un *Panzer III Ausf. D*, identifiable au train de roulement doté de ressorts à lames inclinés, dont l'assemblage date de juin 1938.
Coll. Tiquet



Au 20 février, le nouveau *Kommandeur*, le *SS-Hauptsturmführer* Mooslechner, après avoir comptabilisé neuf *Panzer VI* en état de marche, reçoit l'ordre de partir vers Karlowka dans une violente tempête de neige. Puis la *Kompanie* se regroupe au nord de Pereschtschepino en vue de vérifier les mécaniques. Sur ces entrefaites, une mésaventure arrive à un équipage un peu trop confiant : le Tiger du *SS-Obersturmführer* Rinner s'engage sur l'épaisse glace recouvrant une rivière et se retrouve au fond de l'eau ! Le fauve pourra être récupéré quelques jours plus tard ; mais compte tenu des dégâts, il devra être envoyé dans l'unité de maintenance, dont les dépôts sont situés à Dniepropetrovsk. Le 22 février, les huit machines restantes ont pour mission d'ouvrir une brèche au nord de la rivière Ssamara, en direction de Pawlograd. Bien que plus puissante que celle des *Panzer* moyens, la charge des « lourds » est toutefois bloquée sur les pentes verglacées près de Krassnograd. Profitant de la situation, l'Armée rouge contre-attaque à proximité de Pereschtschepino, hélas le succès n'est pas au rendez-vous, et les fusiliers russes sont énergiquement dispersés avec de lourdes pertes en chars. Le 25 février, une nouvelle opération est montée : les Tiger doivent s'élancer de Vjasowok et foncer vers Alexejewka en passant par Kondragewka. Les *Panzer* parviennent à progresser, cependant, le lendemain, l'adversaire tente de reprendre la main le long de la ligne de chemin de fer reliant Orelka à Losowaja. Schäfer et ses compagnons parviennent toutefois à contenir l'assaut : « *Plusieurs T-34 veulent nous barrer la route. Calmement, j'ordonne au chargeur d'approvisionner le canon en obus perforants. Comme à l'exercice, je donne les consignes grâce à des directives tactiles sur les épaules du chargeur et par le laryngophone, et, déjà, quatre T-34 flambent sur le terrain. Quelques 76,2 mm antichars tentent bien d'endiguer notre avance, mais ils sont détruits eux aussi. Notre monture encaisse encore des coups, néanmoins son épais blindage résiste sans problème aux projectiles russes. Seules quelques traces plus ou moins profondes sur nos blindés témoignent des combats que nous avons victorieusement menés.* »

La situation est pour le moins confuse. Les Allemands ne parviennent pas à coordonner leurs manœuvres à cause d'un manque de postes radio, et les affrontements virent aux combats de rencontre. Dans ces conditions, le *SS-Obergruppenführer* Theodor Eicke, alors à la tête de la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Totenkopf », décide de survoler le champ de bataille avec un Fieseler Storch, de façon à établir le contact avec les éléments avancés. Pris sous le feu de la défense antiaérienne russe, le petit avion est abattu. De la carcasse de l'appareil n'est extirpé aucun survivant. La continuité du commandement est assurée par le *Brigadeführer* Max Simon qui succède à « Papa » Eicke. Le 27 février, les événements s'accélèrent. Les Tiger se dirigent vers l'ouest, en direction de Zaredarowka. Leur intervention facilite la prise de Panjutina. Le 28 février, le *SS-Panzer-Regiment 3* se regroupe autour de Barbaschewka et de Michailowka afin de se réorganiser. Le 2 mars, les Soviétiques saisissent l'occasion et foncent vers Paraskoweja, où ils sont contrés de justesse. Le 3 mars, les Tiger appuient le *SS-Panzer-Grenadier-Regiment* « Der Führer », qui se hâte vers Berestowaja. Les assaillants parviennent à faire jonction avec des éléments de la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Das Reich » près de Jeremejewka, emprisonnant au passage le gros des troupes russes œuvrant dans ce secteur. Puis la *4. schwere*



▲ Des Tiger I à l'exercice. Le *Panzer* lourd nécessite un solide entraînement de la part de ses équipages pour en tirer toute la quintessence. Effectivement, son poids rend sa conduite délicate, et le pilote doit manier sa monture avec « délicatesse », sous peine de mettre en péril la fiabilité de la transmission. Le 12 cylindres Maybach doit aussi être traité avec « égard ». Ses 700 chevaux assurent une vitesse de pointe de 40 km/h, mais, en contrepartie, ils nécessitent un temps de chauffe conséquent si le conducteur ne veut pas voir les durites lâcher rapidement. Une situation qui provoquera de fortes déconvenues chez les *Fährer*, formés sur des mécaniques plus endurantes.

Photo souvenir d'un équipage de la *9. schwere SS-Kompanie* « Totenkopf » dans le secteur de Koursk en juillet 1943. La présence d'un manchon au bout du tube de *8,8cm* indique que l'unité est pour l'instant stationnée en arrière du front. Afin d'éviter d'être repéré, et donc d'être la cible de l'aviation d'attaque au sol ou de l'artillerie adverse, l'engin est camouflé sous des frondaisons.

SS-Panzer-Kompanie est amalgamée à la « Das Reich » juste avant la conquête d'Ochotschaje. Surmontant l'absence d'armements susceptibles de détruire à coup sûr les mastodontes germaniques, les fusiliers soviétiques ne laissent que six Tiger opérationnels à la fin des combats. Le 5 mars, ces derniers procèdent au nettoyage de la poche, parachevant la victoire des *SS*.

Le 6 mars 1943, durement éprouvée, la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Totenkopf » est retirée du front, et ses personnels stationnent dans une zone autour de Tischinkowka, de manière à servir de corps de réserve. La défaite ennemie ne signifie pas pour autant la fin des difficultés pour les « lourds ». Il est vrai que les pilotes multiplient les « bourdes ». Ainsi, lors d'une étape de liaison vers la région de Stary Mertschik, la traversée d'une rivière gelée près de Grijekowo se termine par le bain forcé du Tiger du *SS-Untersturmführer* Köhler ! Le *Panzer* ne sera récupéré qu'en avril, avant d'être remorqué à Dnepropetrowsk en vue d'y subir des réparations lourdes. De plus, les tourbières causent aussi leur lot de pertes, notamment au moment où le *SS-Untersturmführer* Rathsack s'engage sur un terrain gras, bien peu propice aux évolutions d'une masse de 56 tonnes. Le bilan est sévère, avec un moteur bien endommagé, réduisant par là même le nombre de chars à sept. Le 9 mars, la division chemine vers le nord, en direction de Kharkov, dans le but d'enfin chasser l'Armée rouge de la ville. L'adversaire plie sous la poussée, si bien que les *SS* établissent une solide tête de pont à Oltschany. Le lendemain, une contre-offensive est lancée. Accompagné de la *I./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 1*, les fauves se dirigent vers Udy, à proximité de Golowatschtschewka, avant que leur axe de progression se déplace vers le nord, en direction de Dergatschi. Le village finit par tomber, protégeant de cette manière les positions établies à l'est d'éventuels coups de main. Ce succès a été durement acquis, car tous les *Panzer VI* sont en panne ! C'est donc sans eux que la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Totenkopf » couvre l'avance du corps principal vers Kharkov. Ce n'est que le 14 mars que trois « lourds » peuvent participer au combat en rejoignant le col de Tschugujew. Les *Panzerschützen* se préparent ensuite à marcher sur Bjelgorod. Dans l'autre camp, Moscou n'est pas décidée à laisser la pleine initiative aux Alleman ds, et tandis que les Tiger retournent dans le giron de leur formation « mère », les forces ennemies frappent vers Tschugujew. Si elles sont contrecarrées, cette manœuvre impose à la *6. Panzer-Division* de se porter en avant et, par conséquent, de disperser ses efforts avant l'attaque principale. Pendant ce temps, les *SS* se rassemblent en arrière pour préparer leur assaut sur Bjelgorod. Le 18 mars, les trois *Panzer VI* encore en état de fonctionner se portent en direction de Ternowaya, puis obliquent, le lendemain, vers Iwanowka. Durant une escarmouche, le *SS-Hauptsturmführer* Mooslechner cherche à engager un attroupement ennemi imprudemment avancé à découvert. Une véritable aubaine pour le Tiger, qui peut alors profiter pleinement de l'allonge de sa pièce et de la précision de ses optiques. Le *Bordführer* ordonne le tir et… rien ne se passe, vu que le projectile de *8,8cm* vient de faire long feu ! Au moment où une nouvelle munition est engagée dans la culasse, l'obus défectueux explose, tuant Mooslechner sur le coup.

◀ Un équipage pose pour la postérité. Les tenues des *Panzerschützen* sont à comparer à celles portées sur le cliché d'introduction. Visiblement, les hommes ont préféré le confort à la « prestance » !

KOMMANDEURE

15 novembre 1942-20 février 1943 : *SS-Hauptsturmführer* Kanth
20 février 1943-19 mars 1943 : *SS-Hauptsturmführer* Mooslechner
20 mars 1943-12 juillet 1943 : *SS-Obersturmführer* Schroder
8-12 juillet 1943 : *SS-Untersturmführer* Köhler
12 juillet – août 1943 : *SS-Untersturmführer* Schüssler
11 août – 1er septembre 1943 : *SS-Untersturmführer* Quade

▶ Un Tiger I lors d'un entraînement au tir dans le camp de Zwolle. Dans de telles conditions, à 1 500 mètres, le pointeur est capable de toucher une cible de 2,5 x 2 mètres dans 98 % des cas. En action, ce taux tombe à 74 %, car le stress des combats influe sur la concentration.

▼ Ravitaillement d'un *Panzer III*, sans doute une *Ausf. M* du fait de la présence des lance-pots fumigènes sur les flancs de la tourelle, appartenant à la compagnie de commandement du *SS-Panzer-Regiment 3* « Totenkopf » au vu de son codage « I2 ». Coll. Tiquet

En dépit de cette disparition douloureuse, ses hommes continuent le combat et réduisent les têtes de pont ennemies près d'Iwanowka, non sans que les Soviétiques n'opposent une farouche résistance. Schäfer est aux premières loges : « *Suite à un manque d'attention, nos blindés sont entrés dans un champ de mines. Brusquement, le Tiger du SS-*Oberscharführer *Wunsch saute sur l'une d'elles. Immédiatement, nous appelons les pionniers à la rescousse. Un autre char y laisse également une chenille. J'aperçois alors, à 1 200 mètres, trois T-34. Sans attendre, je dirige mes hommes sur la menace. En très peu de temps, ce ne sont plus que trois épaves flambantes et fumantes qui jalonnent notre chemin. Soudain, les événements s'enchaînent. Un éclair à gauche à l'orée d'un petit bois attire notre attention. Un canon antichar vient d'ouvrir le feu ! L'obus ricoche sur le blindage frontal de mon* Tiger *et fuse vers le ciel, laissant une traînée sinistre.*

- Obus explosif ! 800 mètres !

Le pointeur a déjà pris la menace dans son objectif, et le projectile s'envole sans attendre. Sous l'impact, des morceaux de ferraille disloqués s'envolent dans les airs et retombent éparpillés. Les Russkofs *des antichars ont eu une fin tragique. D'autres batteries se débusquent, mais nous parvenons à sécuriser le secteur, non sans que quelques-uns de nos chars n'encaissent des perforants ennemis, heureusement sans dommage.* »

Pendant que le *SS-Hauptsturmführer* Richter prend le commandement de la *schwere SS-Kompanie*, le *SS-Panzer-Regiment 3* « Totenkopf » se positionne à proximité de Mikojanowka. Jusqu'au 20 avril, tandis que l'unité est cantonnée dans une zone de repos à Jushny, au sud-ouest de Kharkov, les mécaniciens s'affairent dans les entrailles des fauves, étant donné que leur taux de disponibilité est proche de zéro… Il est vrai que, à la lecture du témoignage de Schäfer, les engins ont constamment été sollicités : « *Notre blindé porte sa livrée blanche pour se fondre dans le paysage d'hiver. Malgré tout, nous avons fièrement peint des cercles sur le tube pour dénombrer le nombre de nos victimes. Nous combattons avec force et courage, puisque nous avons juré fidélité au pays et à son* Kommandeur. *Comme nous le répétaient souvent nos officiers, nous sommes les pompiers que l'on envoie là où la situation l'exige afin de stabiliser le front. Les gars de la* Wehrmacht *le savaient bien et dormaient tranquilles lorsque nous étions à leurs côtés.* » Ce n'est qu'au 30 mai que 10 machines, sur les 15 en dotation, sont enfin en état de repartir au front. Les hommes chargés de la maintenance ont véritablement accompli des miracles. Les équipages profitent de cette accalmie pour s'entraîner sur place ou faire des stages à Paderborn, de manière à parfaire leurs connaissances.

▼ en bas : Ce cliché met bien en évidence les 72,5 cm de largeur des chenilles d'un Tiger I. Dimensions qui contribuent à assurer au lourd blindé un meilleur comportement en terrain meuble que celui du *Panzer III* plus léger mais au train de roulement plus étroit.

▼ Ce Tiger I arbore un camouflage trois tons et ne présente pas de numéro tactique, habituellement peint sur les flancs de la tourelle.

KOURSK

Réorganisée selon la *Kriegsstärkenachweisung* (*K.St.N.*) *1176*, datée du 5 mars 1943, la formation prend la dénomination de *9. schwere SS-Kompanie* « Totenkopf », et tous ses *Panzer III* sont reversés au régiment de chars de la division. Rassemblés dans la zone d'Udy, les personnels en profitent pour réviser leurs montures. « *Vient enfin pour nous le moment de prendre un peu de repos. Un temps est mis à profit pour reconditionner la division grâce à la venue de nouvelles recrues et de matériels. Les combats ainsi que les conditions atmosphériques ont littéralement épuisé notre unité. Nous reprenons l'instruction*

◥ Page de droite, en haut :
Tiger I de la *9. schwere SS-Panzer-Kompanie* « Totenkopf » juste avant la bataille de Koursk. Au début de l'opération « Citadelle », l'unité aligne 15 chars lourds.
Coll. Tiquet

▶ Page de droite :
Le signe tactique à 3 barres, peint juste à côté de la fente de vision du conducteur, identifie ces *Panzer III Ausf. M* comme appartenant au *SS-Panzer-Regiment 3* de la *3. SS-Panzer-Grenadier-Division* « Totenkopf » lors de l'opération « Citadelle » (juillet 1943).
Coll. Tiquet

de ces jeunes soldats et nous en profitons pour donner une nouvelle livrée à nos blindés. Pendant deux à trois mois, nous avons pu reprendre notre souffle. Mais nous pouvions sentir la pression monter. Notre expérience nous indiquait l'imminence d'une nouvelle grande offensive. »

Schäfer a vu juste. Le 22 juin, l'état du matériel fait l'objet d'une inspection. Hitler a programmé la campagne d'été de l'Armée allemande sur le saillant de Koursk au 5 juillet 1943. De ce fait, il est fondamental que tout soit fin prêt. En vue de l'opération « Citadelle », les Tiger sont acheminés, le 30 juin, dans la région de Strelezkoje–Kasazjoje–Bessonowka, avant de partir pour Rakowo, base de départ de leurs attaques.

Le 5 juillet 1943, 11 Tiger s'élancent à l'assaut des lignes soviétiques, brisant la défense opiniâtre établie devant Beresoff. Le long de la route Gonki–Belgorod, l'élan donné par les « lourds » à l'avance des *SS* est irrésistible, et la cote 225,9 est enlevée. Les Russes sont néanmoins loin d'avoir abattu toutes leurs cartes. Effectivement, les Tiger s'engagent dans un champ de mines non repéré et doivent laisser cinq des leurs sur le terrain. « *Dans la nuit du 3 au 4 juillet, nos chefs nous indiquent les nouveaux objectifs qui nous sont assignés. Le 5 au matin, toute ma* Kompanie *se met en marche. Nous sommes vite arrêtés par des fils de fer barbelés et un balisage sommaire à l'aide de chiffons de couleur. Un énorme champ de mines nous barre la route. Apparemment, les pionniers ont dû faire vite, et ils ont négligé de nous ouvrir un passage. Que faire ? Nous avons un objectif à atteindre et un horaire à tenir. Pas de temps à perdre, nos fantassins comptent sur nous ! Bientôt, l'ordre fuse dans les écouteurs :* « En avant ! » *Malgré les risques, nous engageons nos machines dans le champ de mines. Une explosion nous secoue sèchement. Lorsque la poussière se dissipe, je dois me rendre à l'évidence : nos* Tiger *sont insensibles aux mines russes !*

Incroyable, insensé mais véridique ! Sûr de mon fait, je donne l'ordre à mon pilote d'avancer et aux autres de me suivre, tout en restant dans mes traces afin de limiter la casse. Je referme la tourelle de mon char, et en avant ! Nous devons cheminer en faisant sauter ces mines et ainsi permettre aux fantassins de suivre. Pour l'instant, tout va bien. Les mines explosent sous nos chenilles, secouant quelque peu notre engin, sans plus. Nous finissons par croire que l'ordre n'est pas si idiot que cela ! Notre Tiger *est invulnérable aux mines ! Soudain, une énorme explosion, bien plus forte que les précédentes, ballotte notre char dans tous les sens. L'équipage est projeté contre les parois épaisses, chacun se blessant ou se faisant très mal. Dans l'explosion, notre* Panzer *se dresse presque à la verticale et retombe violemment. Groggy, je me doute que les chenilles doivent avoir subi des dégâts. Un lourd silence règne dans le char. Nous sommes immobilisés au beau milieu d'un champ de mines, sans pouvoir descendre sous peine de poser le pied sur une mine antipersonnel et de perdre un membre ou la vie. En nous penchant sur les côtés, nous apercevons les lourds dommages infligés par la mine à la chenille gauche. Par radio, je contacte mes chefs pour leur demander d'envoyer une équipe de pionniers. Eux seuls peuvent déminer le terrain aux alentours du char pour assurer les réparations. Dans un deuxième temps, j'appelle notre atelier de maintenance pour lui expliquer notre situation. Nos braves pionniers sont vite à l'œuvre. Nous profitons de cette pause forcée pour panser nos plaies et autres ecchymoses. L'*Uscha *du génie me précise que nous avons sauté sur une grosse mine américaine qui a fait un trou d'un mètre de profondeur ! Heureusement pour nous, le terrain meuble a permis à une partie de la déflagration de souffler vers le bas. Cela aurait pu être pire… Une fois les chenilles réparées, nous contactons la* Kompanie *pour la prévenir que le* Panzer *est de nouveau prêt au combat. La situation ayant certainement changé durant notre immobilisation forcée, il nous faut recevoir de nouveaux ordres ! Ces derniers sont clairs, mon équipage et moi devons rejoindre le reste de la* Kompanie *le plus rapidement possible. Plus simple à dire qu'à faire ! Une série d'obstacles gêne notre progression. J'ordonne au pilote d'effectuer une grande courbe pour les contourner, puis de suivre le chemin tracé par les pionniers. Faute de visibilité suffisante, je dois descendre de mon blindé pour diriger mon conducteur à travers les embûches. À grand renfort de gestes et de cris, je le guide lentement hors de ce traquenard. La manœuvre terminée, je lui indique une hauteur toute proche, où je lui demande de m'attendre afin de remonter dans ma tourelle. Le blindé franchit*

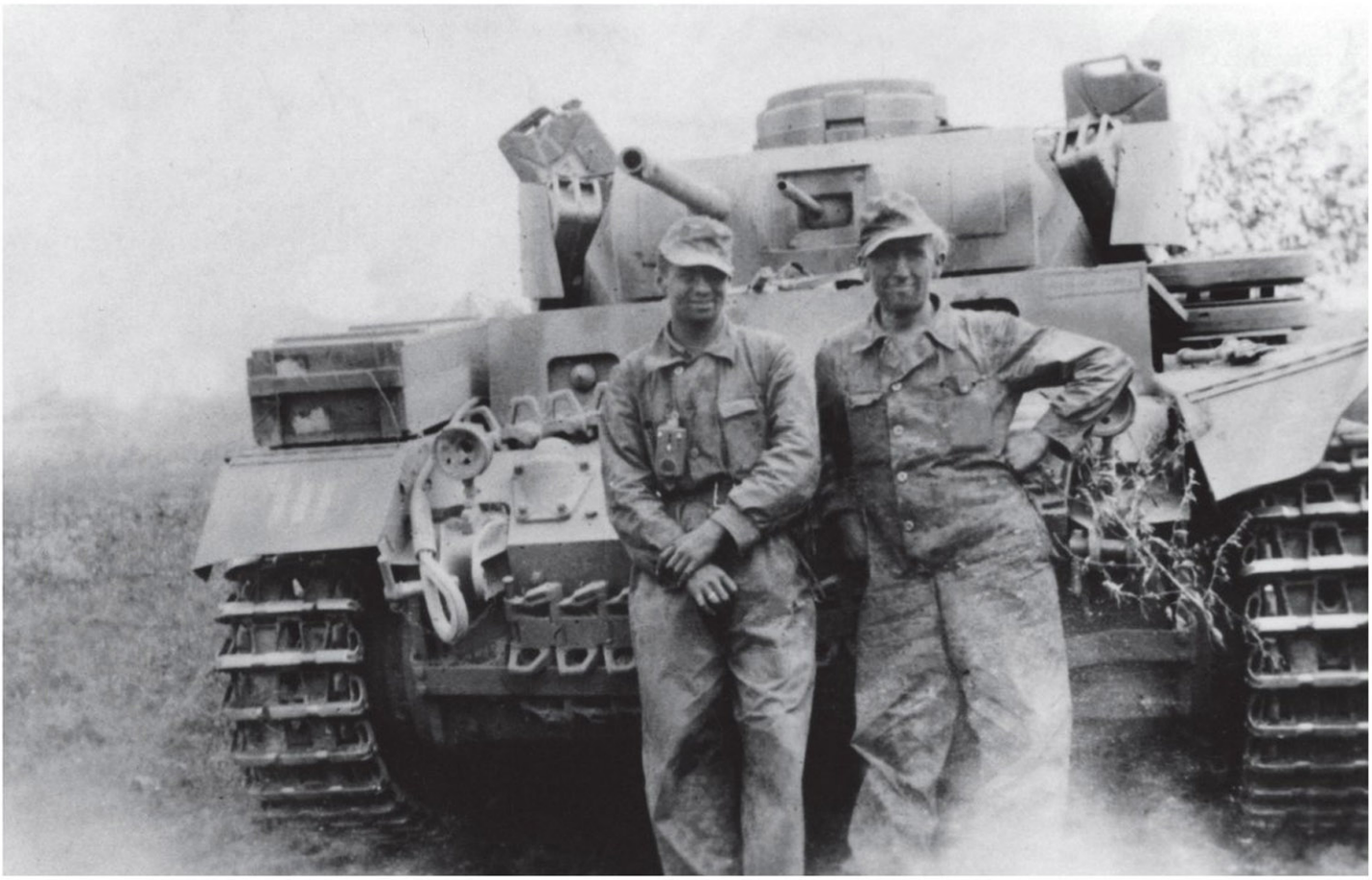
une petite déclivité et stoppe dans un grincement de chenilles. Malheureusement pour moi, je ne me suis pas aperçu que mon char venait de s'arrêter à environ 1 500 mètres d'une position tenue par les Russes ! À peine venais-je de grimper sur les superstructures qu'un canon antichar russe nous décoche un obus dans le compartiment moteur. Un éclat vient me frapper à l'arrière gauche de la tête, me faisant tout de suite perdre connaissance. Ce qui se passe et m'arrive après, je ne l'apprends que bien plus tard en lisant mes papiers à l'hôpital. Je suis resté quatre semaines dans le coma ! »

Pour Schäfer, l'opération « Citadelle » est finie. La guerre continue toutefois pour ses camarades. Le nettoyage des alentours de la cote 225,9 s'avère difficile, si bien que les *Panzer* sont bloqués sur un carrefour situé au sud. Les « lourds » obliquent donc vers Schopino de façon à forcer la décision sur un autre point du front. Vers midi, une nouvelle mission leur est confiée : réaliser une reconnaissance en force vers Lutschki en vue d'appuyer le *SS-Panzer-Regiment 3* « Totenkopf » dans sa tentative d'établir un contact avec la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Das Reich ». Le 7 juillet, au moment où la charge mécanisée se développe sur la route principale, l'artillerie russe se déchaîne en tir tendu sur les mastodontes. Frappé de plein fouet, le Tiger codé « 912 » s'embrase, mais l'équipage parvient à s'extirper de l'épave. Le 8, dans le secteur de Gonki, des T-34 sont mis en échec au moment où ils tentaient de s'infiltrer dans les ravins situés à Wissloje et à Ternowka. S'apercevant que les *Panzer* n'ont plus de garde rapprochée, l'infanterie soviétique cherche à engager le combat, et les équipages doivent sortir de leurs habitacles de manière à la mettre en fuite ! Le *SS-Obersturmführer* Schröder essaye alors de faire reculer les soldats russes à coups de rafales de pistolet-mitrailleur, mais il est abattu par un projectile de fusil antichar. Au pied levé, le *SS-Untersturmführer* Köhler prend le commandement provisoire des cinq *Panzer VI* restants. Le lendemain de la mort de leur *Kommandeur*, les équipages s'emparent d'une crête à deux kilomètres à l'est de Kotschetowka. Positionnés en hauteur, ils attendent de pied ferme la 24e brigade de chars de la Garde. La bataille est féroce, et si les Russes refluent, il ne reste plus qu'un seul Tiger apte à affronter l'ennemi ! Ce n'est que le 11 juillet que 11 « lourds » frappés de la *Balkenkreuz* organisent une contre-attaque sur Wasiljewka, avant de converger vers un pont enjambant le fleuve Pssel, à l'ouest de Bogorodizkoje. La coupure humide est traversée le 12 juillet, après qu'une manœuvre adverse a été défaite. Le prochain objectif est la cote 226,6, située à deux kilomètres au nord-ouest du Poleshajew. Pour y parvenir, les Tiger empruntent l'axe reliant Beregowoje à Kartaschewka, sur lequel le *SS-Untersturmführer* Köhler est tué durant le trajet. Le 13 juillet 1944, du fait d'une dotation insuffisante, quatre *Sd.Kfz. 181* sont en effet aux mains des mécaniciens, obligation est faite d'annuler la mission prévue sur la route Kartaschewka–Prochorowka. À ce moment-là, les Soviétiques se concentrent derrière la cote 226,6 et passent à l'offensive. Celle-ci est *in extremis* jugulée par les fauves. Cependant, le prix à payer est élevé : les Tiger sont tous hors service ! Il est vrai que les Russes contiennent toutes les actions des *SS* et, au fur et à mesure que les *Panzer VI* retrouvent le chemin du front, ils sont employés à rigidifier la défense. Finalement, le 16 juillet, Hitler annule l'opération « Citadelle ». Effectivement, la *Stavka* (état-major des forces armées soviétiques) vient de déclencher une manœuvre de diversion dans le secteur du Mious. Les *Panzer VI* se replient sur la rive Sud de la rivière Pssel, prêts à rejeter toutes les tentatives ennemies sur leurs positions de départ. Sous le feu de l'artillerie bolchevique, ils s'interposent régulièrement avant de prendre, le 21 juillet, le chemin de la gare de Kharkov en vue d'être convoyés vers la zone critique.

◀ Page de gauche, en haut : Lors de la bataille de Koursk, les Tiger sont régulièrement en pointe des offensives et encaissent donc le gros du feu adverse, comme en témoignent les nombreux coups au but sur la caisse. Ainsi, le bloc de vision du pilote est parsemé d'impacts de fusils antichars soviétiques de 14,5 mm. Coll. Tiquet

◣ Page de gauche, en bas : Tiger I à l'entraînement. Si le *Panzer VI Ausf. E* est une puissante machine de guerre, il n'en reste pas moins vrai que sa valeur au combat est, avant tout, définie par le niveau de formation des équipages qui sont, pour la plupart, des vétérans. Effectivement, la formidable capacité d'encaissement du Tiger autorise un haut niveau de survie des hommes, qui engrangent alors une précieuse expérience. Une sorte de cercle « vertueux » en définitive.

▼ Un *Panzer-Beobachtungswagen III* de la *3. SS-Panzer-Grenadier-Division* « Totenkopf ». De février 1942 à avril 1944, 262 de ces véhicules d'observation d'artillerie sont assemblés sur base de *Panzer III Ausf. E/F/G*. Du point de vue de l'uniforme, les deux hommes portent une combinaison bariolée (*Kombination, getamt für Panzer*) adoptée en janvier 1943. Jugée peu pratique, elle sera remplacée, début 1944, par un ensemble veste et pantalon. Coll. Tiquet



LES TIGER DE LA MORT

Le 28 juillet 1943, la *9. schwere SS-Kompanie* « Totenkopf » arrive sur zone et part vers Ssneslloje avant d'obliquer vers Rmowskij. Une fois à destination, les Tiger reçoivent l'ordre de se porter des deux côtés de la voie montagneuse reliant Ssenesnoje à Marinowka. Le but est d'atteindre rapidement les cotes 213,9 et 191,3. De là, leur mission sera de couvrir le flanc Est et d'établir le contact à Jelisawtinskij avec les *Landser* provenant du sud. Pour ce faire, la *Kompanie* est renforcée par huit « lourds » appartenant à la *13. schwere SS-Panzer-Kompanie*, les personnels de cette dernière partant combattre les Anglo-Saxons en Italie. Le 30 juillet, forte de dix *Panzer VI*, la *Tiger-Kompanie* avance vers la cote 213,9. L'objectif se révèle être solidement fortifié et hérissé de pièces antichars. En outre, des champs de mines couvrent tous les axes d'approche. Bien qu'épuisés, les équipages sont confiants dans la puissance de leurs machines. Néanmoins, au soir, la position est toujours entre les mains des Russes, et sept Tiger sont si durement touchés qu'ils doivent se replier. Les *Panzerschützen* ne se découragent pourtant pas et repartent à l'assaut après avoir passé la nuit à rafistoler leurs montures. En dépit de leurs efforts, la puissance des fauves est neutralisée par le feu adverse, et le Tiger du *SS-Oberscharführer* Lampert est immobilisé, suivi quelques instants plus tard par un autre de ses congénères. Les deux devront être sabordés au vu de l'impossibilité de les remorquer. Sur un total de 20 *Sd.Kfz. 181*, un seul fonctionne encore… Les mécaniciens réalisent alors des exploits, et, dans l'après-midi du 1er août 1943, 10 Tiger finissent par enlever la cote 213,9. Immédiatement, des reconnaissances en force sont lancées vers l'est. Le lendemain, la cote 191,3 n'oppose pas de véritable résistance, et les *Panzerschützen* éliminent graduellement toutes les troupes présentes sur la rive Ouest de la rivière Mious. Sur leur lancée, ils réoccupent les anciennes lignes allemandes conquises par l'Armée rouge. Afin de préserver leur potentiel mécanique, déjà sévèrement écorné, les Tiger sont rassemblés à Stepanowka-Perwomaisk de manière à constituer une réserve mobile avec trois véhicules… Le lendemain, la *23. Panzer-Division* relève la *9. schwere SS-Kompanie* « Totenkopf », et des rumeurs courent sur un éventuel retour au pays. L'offensive montée par la *Stavka* face à la *4. Panzer-Armee* et à l'*Armee-Abteilung* « Kempf », stationnées dans le secteur de Koursk, met fin aux espoirs des équipages qui, le 8 août 1943, reprennent le train en direction de Kharkov ! Le 10, les hommes sont sur place avec seulement deux Tiger opérationnels… Le 11, quatre chars supplémentaires ont rejoint les rangs, et tous s'ébranlent vers Kolomak, où les fantassins russes, pilonnés à coups d'obus explosifs, sont refoulés. Tschutowo est prise durant un coup de main nocturne. Le 12 août, les *Panzer VI* butent sur des canons antichars camouflés près de Kosliki. Lors d'une tentative d'enveloppement vers l'ouest, le n° 913 du *SS-Unterscharführer* Finn est durement touché par une pièce de gros calibre. Les coups pleuvent sur les fauves et, malgré leur épaisse cuirasse, l'unité déplore la mort de sept hommes. Histoire d'encore corser la situation, des « Orgues de Staline » entrent dans la danse, et une avalanche de roquettes s'abat sur les assaillants. Bravant le déluge de feu, les *Panzer-Grenadiere* s'emparent

de l'objectif grâce à l'intervention du dernier survivant de la *Tiger-Kompanie* : le fauve du *SS-Untersturmführer* Quade. Le 13 août, les engins réparés sont amalgamés à la *13./Panzer-Regiment* « Großdeutschland » en vue d'une tentative pour enlever Katschalowka. Bien en a pris aux officiers de faire appel aux « lourds », car, au cours de l'avance sur Alexejewa, un assaut massif de T-34 prend à partie la colonne. Le feu des *8,8cm* impose aux assaillants de reculer, non sans laisser 30 des leurs sur le carreau. Si les pertes soviétiques sont terribles, les Tiger ont néanmoins dû stopper leur marche. Les *SS* n'ont plus la possibilité de reprendre leur progression dans ce secteur, programmée le 15 en début de matinée, puisque seulement trois machines fonctionnent encore. Pour autant, l'initiative tactique est du côté de la *Wehrmacht*. Les troupes germaniques percent à l'est d'Alexejewa, encerclant d'importantes forces adverses. Le lendemain, le secteur Mertschik–Merla est sécurisé, puis la progression reprend vers l'ouest de la rivière Merla. Karaiskasowka tombe enfin. La *9. schwere SS-Kompanie* « Totenkopf » revendique la destruction d'une quarantaine de tanks dans la journée ! Le 19 août, elle traverse la rivière à une vingtaine de kilomètres en aval, près de Ssolonizewka, puis le mouvement se poursuit jusqu'à Kolontajew, qui tombe entre les mains des *SS*. Au nord, la *Tiger-Kompanie* prend contact avec les éléments de la *Panzer-Grenadier-Division* « Großdeutschland » se rapprochant de Parchomowka. Un nouvel encerclement vient de se réaliser au détriment d'une Armée rouge totalement dominée, tactiquement parlant. En riposte, les Soviétiques tentent une sortie, qui est brisée dans le sang. Le 22 août, cinq Tiger combattent avec le *II./SS-Panzer-Regiment* « Totenkopf » au nord de Ljubowka et à l'est de Kotelewka. Pour autant, les succès allemands sont de courte durée. Le 25 août 1943, la *Stavka* ordonne une reprise massive de l'offensive, forçant les *Panzer* à abandonner le terrain conquis et à repasser de l'autre coté de la rivière Merla. Désormais, l'initiative est dans le camp de Moscou. Les Tiger « de la mort » de la *9. schwere SS-Kompanie* « Totenkopf » vont maintenant livrer d'âpres batailles défensives pour retarder l'inexorable avance de l'Armée rouge. ■

▲ Un Tiger I à Koursk (signe tactique à 3 barres verticales, peint à droite de la caisse). Malgré l'opiniâtreté des défenses soviétiques, la *9. schwere SS-Panzer-Kompanie* ne perd qu'un seul *Panzer* lourd le 7 juillet 1943, suite à un tir direct d'artillerie. Coll. Tiquet

◀ Page de gauche :
Posant sur son Tiger lors de l'opération « Citadelle », ce *Bordführer* de la *9. schwere SS-Panzer-Kompanie* « Totenkopf » est un vétéran, comme l'indiquent les 14 cercles de victoires, peints sur le canon de *8,8cm*. Bundesarchiv-Bildarchiv

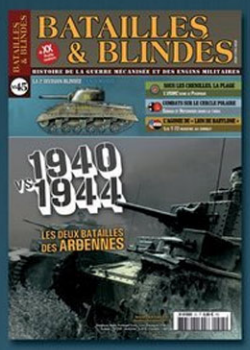
▼ Ce Tiger I bénéficie d'un filet de camouflage destiné à le soustraire aux pilotes de la *Voenno-Vozdushnye Sily* (Force aérienne soviétique) opérant dans le secteur de Koursk.

BATAILLES & BLINDÉS

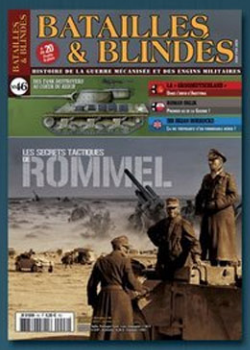
Anciens numéros ▶

Retrouvez les sommaires détaillés sur notre site :

www.caraktere.com



N°45
- **DOSSIER : « BLITZKRIEG » 1940 *VS* 1944**
- La 2e division blindée en Normandie
- L'instruction des équipages de l'*USMC* dans le Pacifique
- Les T-72 irakiens au combat
- ...



N°46
- **DOSSIER : LES SECRETS TACTIQUES DE ROMMEL**
- Août 1943 : la « Großdeutschland » lâche ses fauves
- *Tank Destroyers* en combat urbain
- ...

N°47
- **M4 SHERMAN**
- L'enfer de Bobrouïsk La *20. Panzer-Division* dans la tourmente
- Inventer le « Blitzkrieg » !
- Otto Carius
- Les bataillons amphibies de l'*USMC*
- ...

N°48
- **KÜSTRIN**
- Les lions de Maczek, la 1re DB polonaise
- *Panzerzug 3*
- L'enfer de Bobrouïsk La *20. Panzer-Division* dans la tourmente (2e partie)
- ...

	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
Abonnements :					
Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés**, soit 6 numéros, à partir du n°50 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x_____ =	
Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés**, soit 12 numéros, à partir du n°50 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x_____ =	
Hors-séries :					
B&B hors-série n°2 : Opération Daguet (réf.74)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
B&B hors-série n°3 : L'épopée du 6e GRDI (réf.75)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
B&B hors-série n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°8 : Afrika-Korps / Tome 2 (réf.80)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°12 : Barbarossa / Tome 2 (réf.143)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°14 : Tiger-Abteilungen ! Tome I (réf.167)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°15 : Guderian (réf.185)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°16 : Tiger-Abteilungen ! Tome II (réf.276)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°17 : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°18 : La bataille des Ardennes - T.2 (réf.278)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
Anciens numéros :					
B&B n°27 : Dans l'enfer de la Roer (réf.27)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°30 : Dossier Ferdinand / Elefant (réf.30)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°33 : La Campagne de Tunisie (réf.127)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°34 : Les chars du *Heyl Shirion* (réf.134)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°35 : *SS-Panzer-Division* « Wiking » (réf.140)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°36 : Dans l'enfer du bocage (réf.145)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°37 : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°38 : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°39 : *Panzerschreck* (réf.162)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°40 : *Skijäger* (réf.172)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°41 : Wittmann à Koursk (réf.181)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°42 : Nashorn au combat (réf.182)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°43 : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°44 : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°45 : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°46 : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°47 : M4 Sherman - Une approche industrielle (réf.247)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°48 : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)		8.00 €		x_____ =	
TOTAL :					

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
3120 route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
FRANCE

Commandez les anciens numéros de *Batailles & Blindés* et de nos autres publications, consultez également les sommaires détaillés ou bien encore vérifiez leur disponibilité sur notre site :

www.caraktere.com

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours. Merci de votre compréhension.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
.....
Pays : .....
E-mail : .....

Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift ☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :
Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Cryptogramme visuel : .....
(3 derniers chiffres au dos de la carte) :
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

HORS-SÉRIES N°17 & 18

LA BATAILLE DES ARDENNES 1944

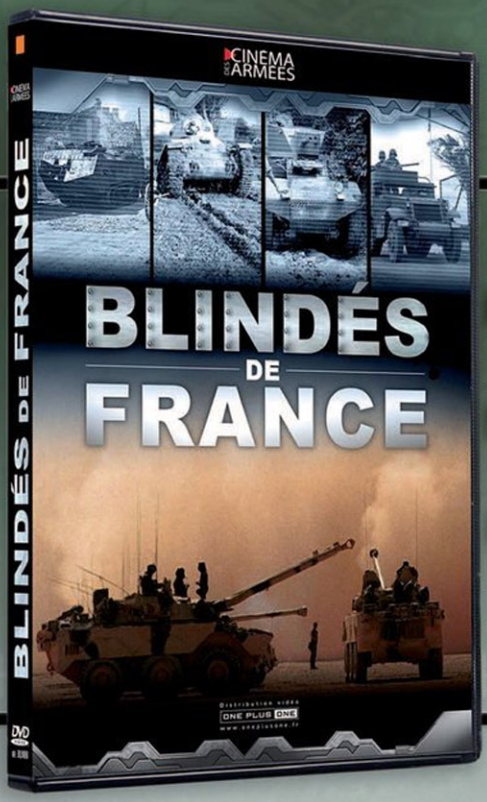
TOMES I & II

16 décembre 1944. Hitler lance sa dernière offensive à l'Ouest, celle qui doit lui permettre de pousser les Britanniques en dehors du conflit et de parvenir à une paix séparée avec les Alliés occidentaux. En vue de cette opération de la dernière chance, il a réussi, contre toute attente et dans le plus grand secret, à réunir 770 chars, 500 canons d'assaut et 1 700 pièces d'artillerie, le tout appuyé par 1 500 chasseurs. Une nouvelle fois, il a choisi la voie d'invasion traditionnelle des armées allemandes depuis 1870 : les Ardennes. Une nouvelle fois, malgré l'opposition de ses généraux, il va y surprendre les Alliés qui estimaient la *Wehrmacht* agonisante et incapable de lancer pareille offensive avant Noël. Le *Führer* pense tout bonnement pouvoir rééditer le coup de Dunkerque en contraignant l'Armée britannique à réembarquer pour l'Angleterre, une fois ses *Panzer* rendus à Anvers.

Les trois premiers jours de l'opération « Herbstnebel » sonnent comme une victoire aux oreilles d'Hitler : malgré des difficultés sur les ailes Nord et Sud, le front américain est totalement enfoncé au centre, et les *Panzer* s'engouffrent dans la brèche, vers la Meuse, sans que rien ne soit en mesure de les arrêter. C'est sans compter sur le courage des *GIs* et la réaction des généraux américains qui vont parvenir à contrarier l'avance allemande en résistant à Saint-Vith et à Bastogne pour les premiers, et en organisant d'habiles attaques de flanc pour les seconds. Même si les éléments ne leur sont plus favorables, les Allemands se distinguent, tout au long des combats, par une grande discipline de feu et par une pratique inégalée de l'infiltration sous-bois. La destruction de la *Kampfgruppe* « Peiper » à La Gleize, la veille de Noël, marque toutefois le début du basculement du sort des armes au profit des Américains : malgré leur mordant, les Allemands, matraqués et bombardés sans relâche, sont contraints un peu plus chaque jour à passer sur la défensive. Le 25 marque leur ultime avancée. La défaite allemande est devenue d'autant inévitable qu'au sud du saillant, le bouillant général Patton arrive à la tête de sa 3e armée à la rescousse et libère Bastogne le 26 décembre. La conclusion de cet engagement dantesque n'interviendra cependant qu'à la fin janvier 1945, puisqu'il faudra encore un mois aux Américains et aux Britanniques pour réduire le saillant des Ardennes.

Avec ce premier tome dévolu à l'offensive allemande dans les Ardennes, *Batailles & Blindés* vous emmène au plus près des combats dans le massif ardennais : les engagements des tankistes de la *2. Panzer-Division* jusqu'à Dinant ou le siège soutenu par les « Screaming Eagles » de la *101st Airborne* à Bastogne n'auront plus de secret pour vous ! Le second tome se propose, quant à lui, d'en retracer les grandes lignes : récits de combats de chars, témoignages palpitants de vétérans, photographies inédites et profils en couleur vous permettront de replonger dans cet engagement comptant parmi les plus acharnés de la Seconde Guerre mondiale !

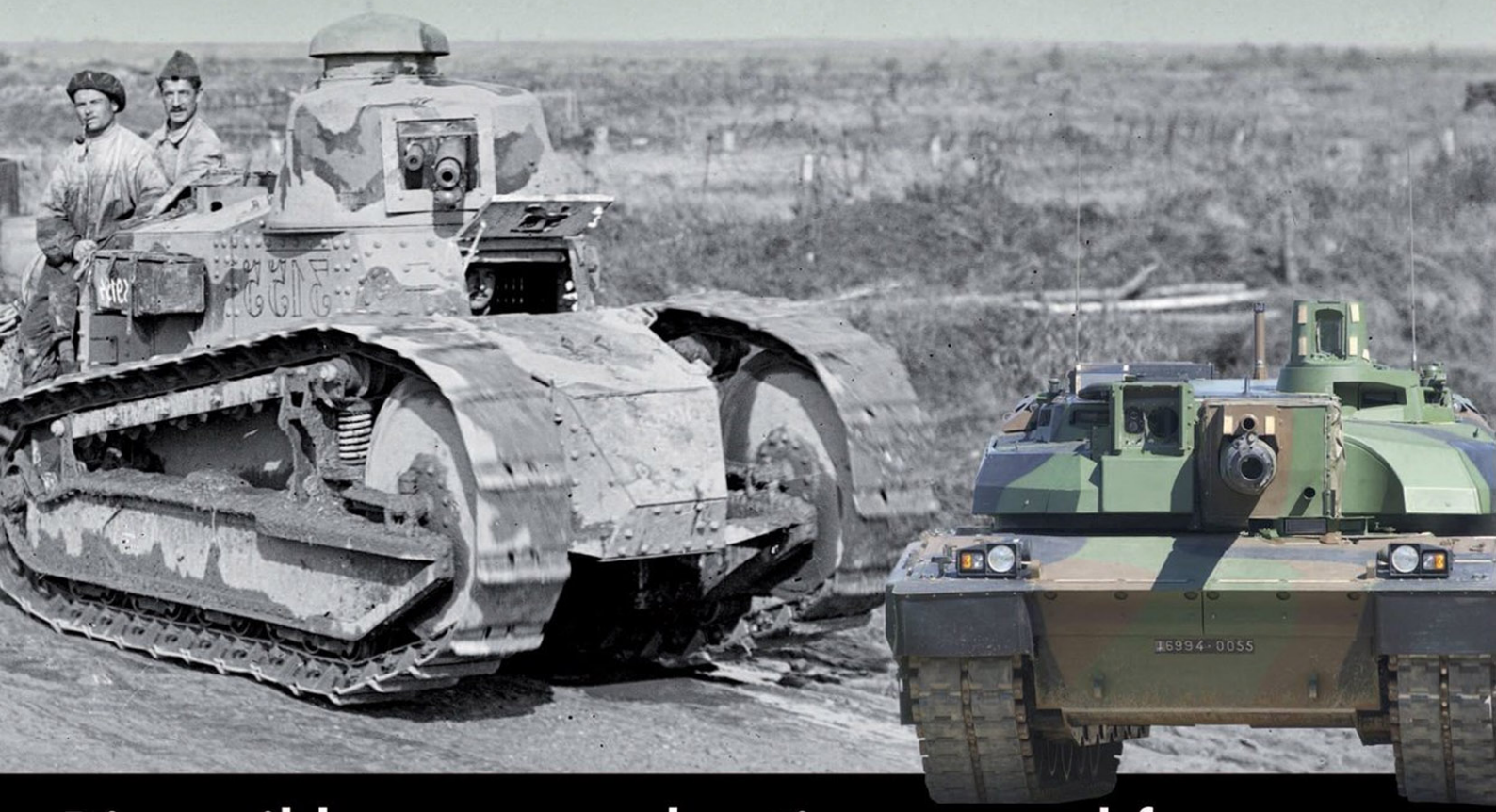
BLINDÉS DE FRANCE



DU RENAULT F17 AU LECLERC,

DÉCOUVREZ LES BLINDÉS DE L'ARMÉE FRANÇAISE

DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE À AUJOURD'HUI



Disponible sur www.boutique.ecpad.fr

Renseignement : 01 49 60 59 51

ecpad BOUTIQUE